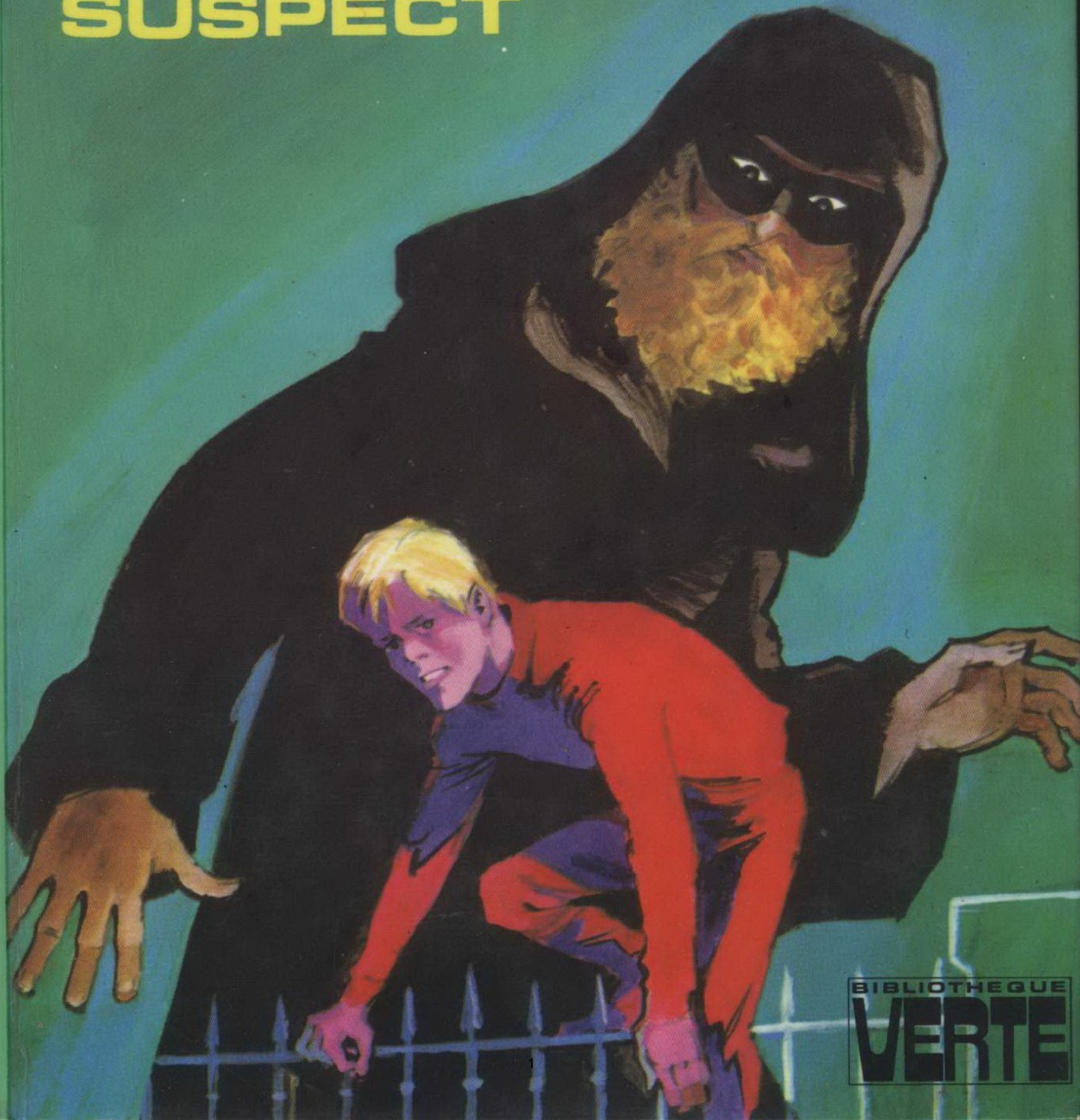
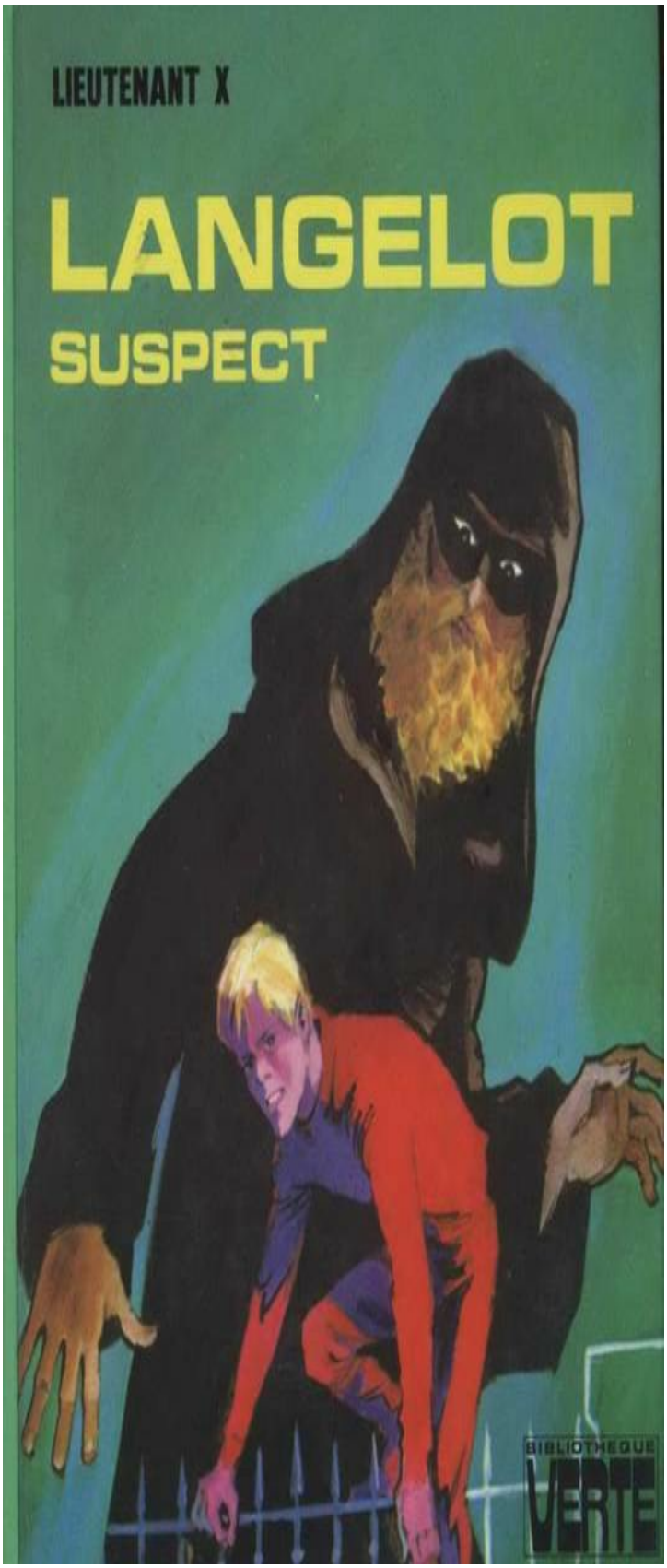
LIEUTENANT X

LANGELOT SUSPECT



BIBLIOTHEQUE VERTE


LIEUTENANT X
LANGELOT
SUSPECT
BIBLIOTHÈQUE
VERTE

LIEUTENANT X

LANGELOT

SUSPECT

ILLUSTRATIONS DE MAURICE PAULIN

HACHETTE

Les services de renseignements français ont été pénétrés par une puissance étrangère.

Les soupçons se portent sur Langelot lui-même qui décide alors d'ouvrir une enquête pour son propre compte et de démontrer ainsi son innocence.

Pour réussir il lui faudra :

— bien de l'astuce,

— de sérieuses connaissances de judo et de karaté,

— une fausse barbe,

— un hôtel particulier avenue Foch,

— une complice blonde aux yeux violets,

— une Rolls Royce,

— et, pis encore, se faire mettre « la boule à zéro ! ».

SIGNATURE DU TITULAIRE

S.N.I.F.

SOLITAIRES MAIS SOLIDAIRES

SERVICE NATIONAL D'INFORMATION FONCTIONNELLE

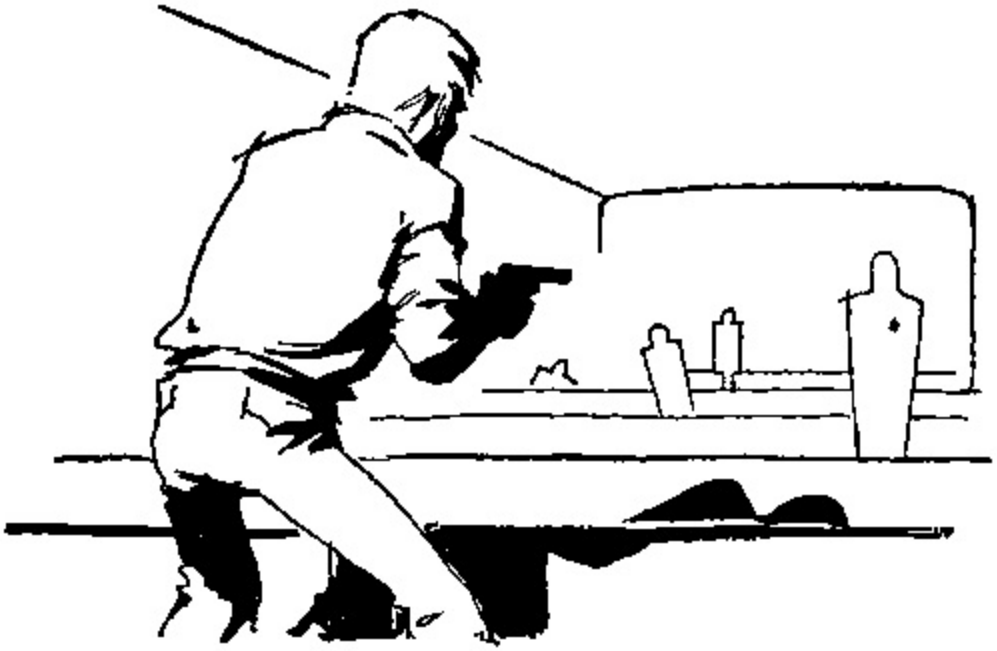
Agent N° .. 222 .....

sous-lieutenant LANGELOT.

Obligation est faite à toutes les autorités civiles et militaires de faciliter l'exécution des missions du titulaire.

le chef du S.N.I.F.

PREMIÈRE PARTIE



1

PAN !... PAN !... PAN-PAN !...

Une à une, les silhouettes-cibles surgissaient au fond du pas de tir souterrain. Tantôt à droite, tantôt à gauche ; à rythme irrégulier. Certaines apparaissaient debout, tout près du tireur ; d'autres rasant le sol, au bout du tunnel.

Sans hésiter, sans viser, sans en manquer une seule, Langelot les abattait, chacune d'un coup de son pistolet automatique 22 long rifle dont la crosse d'ébonite était moulée à sa main.

Ainsi s'exerçaient tous les jours, lorsqu'ils n'étaient pas en mission, les agents du S.N.I.F. (Service National d'Information Fonctionnelle).

L'interphone se fit entendre :

« 222 chez P-1. Immédiatement. »

Cela signifiait :

« Le sous-lieutenant Langelot doit se rendre immédiatement chez le capitaine Montferrand, chef de la section de Protection. »

Langelot arrêta son tir, regarnit son chargeur au moyen d'une chargette du calibre correspondant, et, après avoir remis le pistolet dans la housse qu'il portait sous l'aisselle gauche, se jeta dans l'escalier qu'il gravit au pas de course.

« L'ascenseur, c'est fait pour les vieux. »

À un tournant, il donna, la tête la première, dans le ventre imposant d'un personnage en uniforme de capitaine qui descendait sans se presser.

« Je suis désolé, mon capitaine ! Toutes mes excuses ! » lança Langelot en cédant la rampe, et en s'aplatissant contre le mur.

Le capitaine porta aimablement la main à son képi noir, et un léger sourire étira ses lèvres.

« Merci, jeune homme. Nous avons de la chance que vous soyez mince pour deux : autrement, vous auriez été obligé de redescendre jusqu'au palier. »

Langelot, qui était en civil, comme – sauf pour des circonstances exceptionnelles – tous les agents du S.N.I.F., esquissa un garde-à-vous. Cependant, en détaillant la large face du capitaine inconnu, ses lunettes épaisses à monture rectangulaire, en écaille, ses bajoues gonflées, son gros cou, son corps volumineux engoncé dans sa tenue jaspée, le jeune agent ne pouvait s'empêcher de penser, irrévérencieusement :

« Celui-là, c'est la grenouille qui voulait se faire aussi grosse que le bœuf… et qui a réussi ! »

Au-dessus de la porte du capitaine Montferrand, le feu vert était allumé, et Langelot entra sans se faire annoncer.

« Mes respects, mon capitaine. »

Montferrand – quarante-cinq ans, des cheveux gris fer coupés en brosse, un regard attentif derrière une pipe favorable à la méditation – observa Langelot pendant quelques instants avant d'ouvrir la bouche.

Enfin :

« Le C.C.S.S. a téléphoné, dit-il. Ils ont besoin de faire remettre un pli au ministre. Vous le porterez.

— Euh… Bien, mon capitaine.

— Vous avez l'air déçu.

— Non, mon capitaine. C'est-à-dire que, quand vous m'avez convoqué, j'espérais recevoir une nouvelle mission. Jouer les facteurs,

ce n'est pas ce qu'il y a de plus folichon au monde.

— Sans doute. Mais vous devez comprendre qu'il s'agit d'un pli extrêmement secret, qu'on ne pourrait confier à n'importe quel planton. Dans la mesure de ses disponibilités, le S.N.I.F. a accepté, vous le savez, d'assurer la liaison entre les échelons supérieurs des diverses hiérarchies intéressées à la Défense. Dans ces conditions, il est naturel que ce soit à mes agents les plus jeunes et les moins expérimentés que je demande, comme vous dites, de jouer les facteurs.

— Oui, mon capitaine. »

« Bizarre, pensait cependant Langelot. Le pitaine ne fait jamais des phrases aussi longues, et il n'a pas l'habitude de justifier les ordres qu'il me donne. Il n'est pas dans son assiette, mon pitaine ! »

« Vous prendrez la voiture de service », dit Montferrand.

Langelot, considérant que l'entrevue était terminée, claqua les talons et se dirigea vers la porte. Il avait déjà la main sur la poignée, lorsque Montferrand le rappela.

« Langelot.

— Mon capitaine.

— Il vous est déjà arrivé, n'est-ce pas, de porter des plis du C.C.S.S. ?

— Oui, mon capitaine. Deux fois au ministre des Armées ; une fois au Centre national d'études sur les fusées balistiques et cosmiques ; une fois au Premier Ministre. »

Montferrand ôta sa pipe de la bouche.

« Asseyez-vous », dit-il.

Langelot, se demandant où son chef voulait bien en venir, obéit.

« Ces quatre plis, commença Montferrand d'une voix neutre, contenaient des indications sur les essais de la nouvelle fusée française *Frédégonde*. Seuls les agents du gouvernement classés « Cosmic » avaient, en théorie, le droit d'en prendre connaissance. En fait, tous ces *plis* étaient marqués *Très secret* et, comme tels, ne pouvaient être ouverts que par leurs destinataires, à l'exclusion de tout intermédiaire. Or, la Sdèke[1] vient de découvrir que le contenu de ces quatre plis est parfaitement connu des services de renseignement d'un pays étranger qu'il n'est pas utile de nommer pour le moment, mais qui n'est même pas l'allié de la France, et n'a certainement pas à connaître nos secrets. »

Langelot poussa un léger sifflement.

« Comment la Sdèke l'a-t-elle appris ?

— La Sdèke n'a pas l'habitude de donner ses sources, mais nous pouvons supposer qu'elle dispose d'un agent français ayant pénétré les services adverses, ou d'un informateur étranger, membre de ces services, et travaillant pour nous. En tout cas, la Sdèke affirme – et nous avons toutes les raisons de croire qu'elle ne se trompe pas –, que le contenu de ces plis est parvenu à l'adversaire en quatre fois, les dates de réception coïncidant à peu près avec les dates où vous-même avez porté les originaux à leurs destinataires… »

Langelot pâlit. Il venait seulement de comprendre ce que Montferrand s'efforçait de lui expliquer : aux yeux de la Sdèke, du Premier Ministre, du chef du S.N.I.F., de Montferrand lui-même peut-être, il était suspect. [v]

Le capitaine fit semblant de n'avoir pas remarqué le trouble de son subordonné et poursuivit :

« Le capitaine Sourcier, de la Sécurité militaire, a été chargé de l'enquête. Il sort d'ici. Il pense – et je suis d'accord avec lui – qu'il est peu probable que nous ayons affaire à trois fuites distinctes : l'une au Centre des fusées, la deuxième boulevard Saint-Germain[2] et la troisième à Matignon[3]. Ou bien c'est au C.C.S.S. même qu'il faut chercher le coupable, ou bien… »

Langelot se leva. Devant l'ennemi, il était toujours d'un calme exemplaire. Mais il ne pouvait supporter que son chef, qu'il aimait comme un père, doutât de lui.

« Mon capitaine, prononça-t-il en s'efforçant de ne pas bégayer d'émotion, si vous me soupçonnez d'avoir remis à un service étranger des copies de ces documents qui m'avaient été confiés, il… il ne me reste qu'une chose à faire. Je vous demande de bien vouloir accepter… ma démission du S.N.I.F. »

Montferrand ne répondit pas aussitôt. Ce garçon blond et pâle, à la voix brisée, aux mains tremblantes, était-ce bien l'agent secret efficace et sûr qui avait mené à bien plusieurs missions aussi dangereuses que délicates ?

Le capitaine tira une bouffée de sa pipe ; ensuite :

« Premièrement, dit-il, je vous serai obligé de ne pas m'interrompre. Deuxièmement, si je voulais votre démission, je vous

l'aurais demandée. Troisièmement, si je vous soupçonnais d'avoir trahi, je vous assure que vous ne seriez pas ici, dans mon bureau, à vous octroyer de petites crises de nerfs. »

Cinglé par ces phrases comme par des coups de fouet, Langelot releva la tête.

« Mon capitaine, vous seriez parfaitement capable de me tendre un piège. Si je travaillais pour l'ennemi, j'irais lui porter ce cinquième pli, qui ne contiendrait évidemment que des renseignements bidon. Et comme vous m'auriez fait suivre, vous sauriez à quoi vous en tenir.

— Juste, reconnut Montferrand. C'est exactement ce que j'aurais fait. Mais je ne vous aurais probablement pas mis au courant des renseignements communiqués par la Sdèke, n'est-ce pas ?... Allons, Langelot, secouez-vous. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit le jour où nous avons fait connaissance et où nous ne savions pas encore, ni vous ni moi, que vous seriez un agent du S.N.I.F. ? « Il faut apprendre à avoir « confiance en ses supérieurs[4] » Des soupçons sont tombés sur vous, je ne vous le cache pas. Sourcier ne vous connaît pas : il peut tout supposer. Pour ma part, je suis persuadé que vous ne vous êtes rendu coupable ni d'une trahison ni même d'une indiscrétion. Mais d'une négligence, qui sait ?... Cela ne vous amuse pas de jouer les facteurs. Peut-être avez-vous laissé l'ennemi s'approprier ces plis pour quelques instants sans vous en rendre compte ? Peut-être les a-t-il radiographiés ? Dites-moi que vous êtes absolument sûr de vous, et j'adresserai une réponse dans ce sens au capitaine Sourcier. »

Langelot respira. Il n'aurait pas à abandonner un métier qu'il adorait ; il n'était pas soupçonné de trahison par le capitaine Montferrand. La vie valait encore la peine d'être vécue.

« Mon capitaine, dit-il, les plis m'ont chaque fois été remis en mains propres par le général de la Tour du Becq, chef du C.C.S.S. J'ai pris immédiatement ma voiture, je me suis rendu chez les divers destinataires, et je leur ai remis le pli de la main à la main. À aucun moment, je ne me suis arrêté en route, sauf à des feux rouges, bien entendu.

— Vous ne transportiez pas de passagers dans votre voiture ?

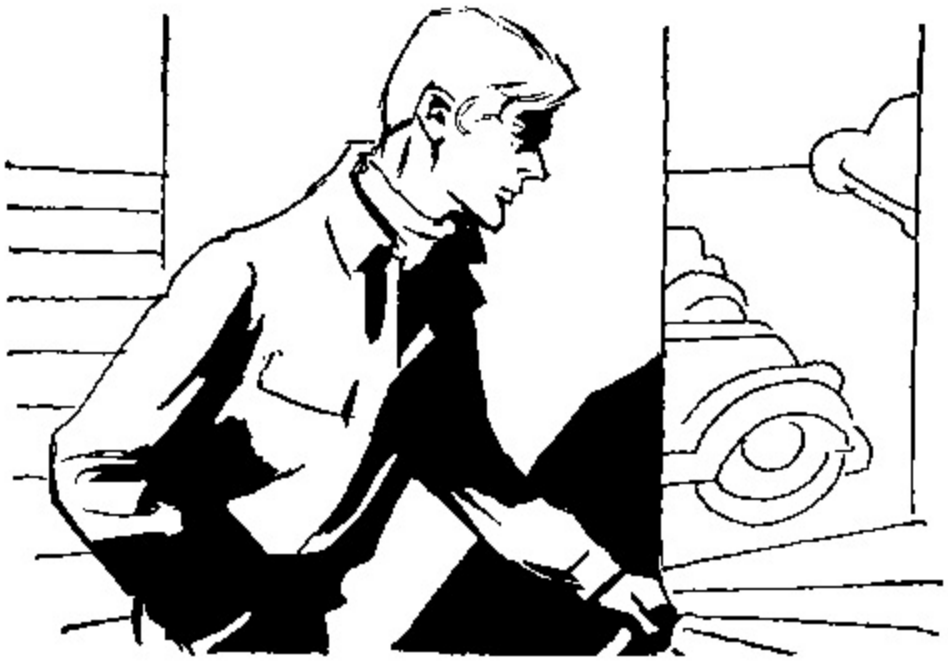
— Non, mon capitaine.

— Ni... – Montferrand rallumait sa pipe et observait Langelot du coin de l'œil – ni de passagères ? »

Langelot rougit, mais, en toute sincérité, répondit fermement :

« Jamais.

— C'est bon, dit Montferrand. Agissez aujourd'hui comme vous l'avez toujours fait. Vérifiez bien que vous n'êtes pas suivi. Quand vous aurez le pli en poche, téléphonez boulevard Saint-Germain pour leur annoncer que vous vous mettez en route. Bien entendu, le fait que nous avons découvert l'existence de ces fuites doit demeurer secret. Filez, Langelot. Moi, mon petit, j'ai confiance en vous. »



2

LANGELOT n'était qu'à moitié rasséréné quand il quitta son chef. Montferrand avait confiance en lui à titre personnel, soit ; mais le capitaine Sourcier – il s'agissait sans doute de cette grenouille qui avait réussi à se faire bœuf – ne pouvait manquer de soupçonner le courrier du S.N.I.F. Et il en serait de même de tous ceux des intéressés qui ne le connaissaient pas, lui, Langelot. Dès qu'il aurait quitté l'immeuble du S.N.I.F., un agent de la Sécurité militaire le prendrait peut-être en filature. Selon toute vraisemblance, on hésiterait dorénavant à lui confier des missions importantes… Bref, il lui faudrait vivre en permanence sous le poids du soupçon, à moins qu'on ne finît par mettre la main sur le vrai coupable. Et encore ! Dans un service aussi secret que le S.N.I.F., un agent qui a été une fois soupçonné, même à tort, est forcément quelque peu noirci : il se trouve toujours quelqu'un pour rappeler l'adage : « Il n'y a pas de fumée sans feu. »

« Ce n'est guère, pensa Langelot, que si je démasque moi-même le

vrai coupable que je redeviendrai blanc comme neige, et cela, il n'y faut pas compter. »

Soucieux, il descendit au garage.

Le garage du S.N.I.F. était une forteresse souterraine en béton armé. À son niveau supérieur, il débouchait dans une rue peu passante du XVIe arrondissement, et ressemblait à tous les garages d'immeuble. Mais, si l'on prenait la rampe qui menait aux étages inférieurs, on arrivait à une succession de niveaux où se trouvaient la station-service, l'atelier de réparations, l'atelier de montages spéciaux, et où les agents garaient leurs voitures de service, sous la surveillance de l'adjudant-chef Brahim. Brahim lui-même, un ex-spahi à la moustache patriarcale, siégeait dans une cabine de verre à l'épreuve des balles et manœuvrait la lourde grille d'acier qui séparait le garage du S.N.I.F. proprement dit de son niveau supérieur.

Parmi les Buick trapues, les Rolls élancées, les Jaguar équipées de mitrailleuses sous le capot, les 403 scientifiquement cabossées pour paraître vieilles mais disposant d'un moteur tout neuf, les DS sculpturales munies d'émetteurs radio du dernier modèle, les Renault 16 à l'élégance discrète, les Cadillac les plus tape-à-l'œil, les camionnettes fermées, commodes pour le transport des prisonniers, sans compter quelques taxis et même un autobus aux numéros interchangeables, Langelot choisit sa modeste 2 CV grise, – dont le moteur et le poids étaient en vérité ceux d'une voiture de sport.

En première, il s'engagea dans la rampe spirale qui aboutissait à la rue. Parvenu devant la grille d'acier, il corna, tout en faisant un signe amical de la main à la paire de moustaches qu'il distinguait dans la cabine de verre. Brahim le reconnut, appuya sur un bouton, et, aussitôt, la grille se releva. Dès que Langelot fut passé, elle retomba, comme un couperet de guillotine.

Vingt minutes plus tard, l'agent secret garait sa voiture dans un étroit créneau du boulevard de Latour-Maubourg, et entrait, par une porte latérale, aux Invalides, où le Comité de Coordination Scientifique et Stratégique avait son siège.

Ayant présenté sa carte d'accès permanent, Langelot reçut la permission de s'égarer dans les couloirs de l'immense bâtiment. Mais il ne s'égara pas : il connaissait son chemin dans ce labyrinthe, et, après avoir suivi une dizaine de couloirs et monté ou descendu autant

d'escaliers, il frappa enfin à la porte du chef du C.C.S.S.

« Entrez ! » aboya le général de la Tour du Becq.

Le général était un petit homme chauve, tout rond, tout rouge, qu'on voyait à peine derrière son bureau.

« Courrier demandé, à vos ordres, mon général. »

Le chef du C.C.S.S. dévisagea sans aménité le petit blondinet qui se tenait au garde-à-vous devant lui. De taille minuscule lui-même, le général n'aimait que les géants.

« C'est un courrier au rabais qu'on m'envoie chaque fois ! grommela-t-il, sans reconnaître Langelot. Il n'y a plus que des Pygmées dans l'Armée, ou alors on me les choisit exprès. Montrez-moi votre carte d'officier, voulez-vous. »

Après avoir jeté un coup d'œil à la carte du S.N.I.F. que Langelot lui montra, le chef du C.C.S.S. chercha et trouva sous une pile de dossiers une grosse enveloppe cachetée à la cire et adressée à

Monsieur le Ministre des Armées,
en mains propres.

« Tenez, grogna le général. Et tant que vous y serez, dites donc au ministre de ne plus me mettre à la portion congrue la prochaine fois qu'il m'enverra un courrier. »

Les plus grands hommes ont leurs travers, et Langelot ne s'offusqua nullement d'être traité de la sorte par un héros de Bir Hakeim devenu autorité scientifique. Il salua, et quitta les Invalides, tout en jetant de discrets regards autour de lui, pour voir s'il n'était pas suivi.

Montferrand lui avait recommandé de téléphoner au destinataire du pli. Langelot pensa d'abord à passer au poste de police qui se trouvait à l'entrée du bâtiment, mais il décida ensuite que ce n'était pas prudent :

« De toute évidence, l'ennemi doit m'espionner, même si je suis trop maladroit pour m'en apercevoir. Les plantons ou le chef de poste travaillent peut-être même pour lui. Pas si bête, mes petits agneaux : je vais utiliser une cabine publique. »

Il descendit donc le boulevard jusqu'au square où il trouva une cabine inoccupée. À l'intérieur, les murs étaient couverts de graffiti : *Vive moi ! Mort à Jules ! Dites-le avec des fleurs ! Sans blague ! Le*

gouvernement au poteau ! Vivent les Papous ! Il y avait aussi des sigles politiques et d'innombrables numéros de téléphone inscrits avec des crayons, des stylos à bille de toutes les couleurs, de vieux clous rouillés, des bâtons de rouge à lèvres, et d'autres instruments hétéroclites.

Langelot avait dissimulé la grosse enveloppe cachetée sous son blouson de daim. En décrochant l'écouteur, il laissa tomber l'enveloppe. Comme il se penchait pour la ramasser, il découvrit un graffiti de plus, sous l'appareil : quelqu'un s'était amusé à écrire quatre fois de suite le prénom *Arthur*.

« Elle doit en être joliment amoureuse, de son Arthur ! » pensa Langelot.

Il appela le ministère et annonça qu'il se mettait en route. Il regagna ensuite sa voiture, au volant de laquelle il traversa l'esplanade des Invalides. Après toute une série d'identifications, il fut admis à remettre son pli au ministre en personne.

« Merci », dit le grand homme, et Langelot, quelques instants plus tard, se trouva sur le trottoir du boulevard Saint-Germain, sans avoir été suivi ou espionné à aucun moment.

« Ça alors ! pensa-t-il. Ce n'est tout de même pas le vieux La Tour du Becq lui-même qui passe des renseignements à l'étranger. Les vieux durs à cuire comme lui, ça ne trahit pas. »

Il remontait déjà dans sa 2 CV lorsqu'il constata qu'il fredonnait inconsciemment une espèce de dicton qu'il connaissait depuis son enfance :

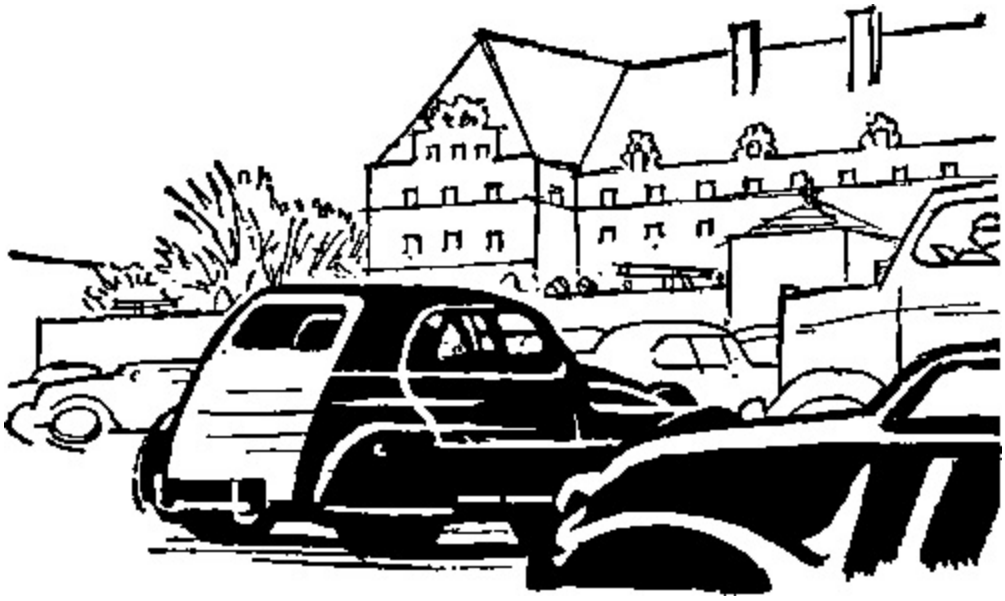
Arthur
Mange des confitures !

Il haussa les épaules, agacé. Il s'agissait bien d'Arthur et de ses confitures !...

Il avait un pied à bord de la 2 CV et l'autre sur le trottoir lorsque, soudain, une illumination le frappa.

« Snif, snif... » murmura-t-il.

Ah ! si seulement il ne se trompait pas !



3

NAPOLÉON considérait que la principale qualité d'un général, c'est d'avoir de la chance : ce n'est pas moins vrai pour les agents secrets, et Langelot, pour sa part, ne cessait jamais pour bien longtemps de croire à son étoile.

Il retraversa l'esplanade des Invalides sans trop se soucier des réglementations de vitesse, et laissa la 2 CV rue Chevert, dans un passage clouté : le S.N.I.F. s'occuperait des contraventions.

Il entra ensuite dans une papeterie du boulevard de Latour-Maubourg, face aux Invalides, et y acheta un bloc de papier à lettres et un rouleau de Scotch. Il se rendit enfin, en essayant de ne pas presser le pas, à la cabine téléphonique d'où il avait appelé le ministère une demi-heure plus tôt. Un coup d'œil jeté au bas du mur, sous le téléphone, lui apprit que l'inscription qui l'intéressait était toujours là, inchangée.

Les quatre *Arthur* superposés avaient été tracés au stylo à bille bleu, d'une écriture irrégulière, nettement penchée à gauche, avec des courbes très fermées.

Langelot s'agenouilla, sans se soucier de l'opinion des passants, et

examina l'inscription en détail. En collant presque son œil au mur, il constata en particulier deux points qui le remplirent d'aise :

— d'abord, le second *Arthur* était plus baveux que le premier, et le troisième l'était plus que le second, mais le dernier, au contraire, paraissait plus net, comme si l'auteur avait, entretemps, changé de stylo ;

— Les deux premiers *Arthur* coïncidaient avec l'empreinte d'un gros pouce graisseux qui les rendait un peu malaisés à distinguer ; mais, tandis que le tout premier avait été abîmé par l'empreinte, l'encre de l'A majuscule formant une petite tache bleue, le deuxième était demeuré intact, comme si l'empreinte avait été faite peu après la première inscription, mais avant la seconde.

« Autrement dit, pensa Langelot, ces quatre *Arthur* n'ont probablement pas été écrits en une seule fois, mais en plusieurs… »

Si vagues qu'ils fussent, ses soupçons commençaient à se vérifier, et il devait maintenant appeler le S.N.I.F. pour en rendre compte.

Il décrocha le combiné et commença à former le numéro, mais n'acheva pas.

Quoi ! Lui, le jeune, l'inexpérimenté Langelot, qui était plus ou moins suspect de trahison ou du moins de négligence, allait-il lancer le S.N.I.F. dans une enquête qui ne produirait vraisemblablement aucun résultat et dont il ressortirait lui-même ridiculisé et peut-être encore plus suspect ? Il pensait, lui, que ces quatre *Arthur* pouvaient constituer un signal adverse ; la proximité des Invalides était un argument en sa faveur ; mais combien de chances y avait-il pour que les professionnels du S.N.I.F. fussent de son avis, et surtout pour que l'événement lui donnât raison ? Non, décidément il ne pouvait risquer le peu qui lui restait de réputation sur une intuition aussi fantaisiste. D'ailleurs, à supposer même que le S.N.I.F. réussît à capturer les coupables grâce à lui, il n'en retirerait qu'un bénéfice assez mince : c'était à lui tout seul qu'il incombait de les démasquer et de les mettre hors d'état de nuire, afin d'être définitivement blanchi.

Après quelques instants de réflexion, il refit le numéro du S.N.I.F. et, dès qu'on lui eut passé l'officier de permanence, il dit :

« Ici 222. Honneur rendre compte pli remis à destinataire. Aucune observation d'espionnage en route. Honneur solliciter permission de vingt-quatre heures. Ne dérangez pas P-1 pour cela. Demandez à P-2. »

Avec un peu de chance, P-2, le capitaine Blandine, adjoint au capitaine Montferrand, ne serait pas au courant de l'affaire des fuites et accorderait la permission sans deviner les intentions cachées de Langelot.

Ce fut ce qui arriva. Langelot raccrocha, en règle avec ses supérieurs, sinon tout à fait avec sa conscience professionnelle : quel droit avait-il, après tout, de mener de petites enquêtes particulières ? Bah ! Il prendrait des précautions pour ne pas compromettre le S.N.I.F. D'ailleurs, c'était de son honneur à lui qu'il s'agissait.

Tirant un couteau de sa poche, il fendit délicatement l'habillage du fil téléphonique, et trancha ensuite le fil proprement dit.

Puis il arracha la couverture du bloc qu'il avait acheté et écrivit en grosses lettres sur le carton :

Enfin il sortit de la cabine et se mit en devoir de coller sa pancarte sur la porte.

Une grosse dame se planta devant lui :

« Alors ! s'indigna-t-elle. On ne peut pas téléphoner ?

— Madame, débita Langelot d'un ton inexpressif, le ministère des P. et T. vous prie d'agréer ses excuses les plus plates. Un mauvais plaisant semble avoir délibérément endommagé le fil de cet appareil de téléphonie, qui sera réparé en temps et lieu un peu plus tard. En attendant, veuillez utiliser nos installations téléphoniques de la rue de Cléry. Ceci est un message enregistré. »

Et, laissant la bonne dame pantoise, il traversa le boulevard, acheta un journal, et s'installa à la terrasse d'un café, à partir de laquelle il pouvait observer la cabine téléphonique sans se faire trop remarquer.

« J'attends quelqu'un. Je commanderai plus tard », dit-il au garçon.

Le piège était amorcé. Savoir si l'ennemi allait y tomber ?

4

TROIS HEURES avaient passé. Langelot s'était déjà résigné à boire un demi, un café, un thé, une menthe à l'eau, et venait de commander un jus d'orange. Le garçon le contemplait d'un air apitoyé et hochait la tête en marmonnant :

« Ah ! les femmes ! Elles s'y entendent, pour nous faire tourner en bourriques ! »

Une quinzaine de personnes s'étaient à divers moments arrêtées devant la cabine téléphonique ombragée par les arbres du square. Les unes lisaient la pancarte et s'éloignaient sans montrer de réaction ; d'autres haussaient les épaules, cherchaient une cabine à proximité, tout en exprimant leur mécontentement. Deux hommes et une femme, croyant sans doute à une farce, étaient même entrés dans la cabine et avaient essayé de téléphoner. Langelot avait mentalement noté leur signalement, mais sans juger bon de se déranger : après tout, leur attitude n'avait rien que de naturel pour des citoyens un peu méfiants.

Langelot était en train de dévorer un sandwich au jambon qui lui tiendrait lieu de déjeuner lorsque son attention fut attirée par un

homme corpulent, portant un imperméable et un chapeau de feutre, qui venant du métro Latour-Maubourg, se dirigeait vers la cabine.

L'homme – Langelot distinguait fort bien son visage violacé et boutonneux – ne parut nullement décontenancé par la pancarte signalant le dérangement. Il entra dans la cabine, hésita un instant, puis décrocha, et alla même jusqu'à former un numéro de cinq chiffres sur le cadran.

Langelot mit les bouchées doubles. Il n'avait pas envie de se lancer le ventre creux dans cette aventure.

L'homme raccrocha, ouvrit l'annuaire, le feuilleta, le referma ; sans doute cherchait-il simplement à se donner une contenance.

Langelot avala sa dernière bouchée, jeta un billet sur la table et se leva.

L'homme allait-il ressortir de la cabine ?... Non, il se penchait, il tirait un stylo de sa poche, il avait l'air de gribouiller quelque chose, il remettait le stylo en place ; maintenant, il sortait.

Bondissant entre les voitures, poursuivi par dix imprécations et vingt coups de trompe, Langelot traversa l'avenue, croisa le monsieur au visage violacé qui se dirigeait vers le métro, et se précipita dans la cabine.

Victoire ! Un cinquième *Arthur* tracé au stylo à bille bleu était venu rejoindre les quatre autres.

Langelot ressortit à son tour et se jeta dans le métro, à la poursuite du gros homme dont il vit le chapeau disparaître du côté de la direction Place Balard.

Une filature, c'était son affaire. Veillant à se trouver toujours en dehors du champ de vision de son gibier, l'agent secret descendit après lui sur le quai, monta après lui dans un wagon, changea avec lui à La Motte-Picquet-Grenelle, puis à Denfert-Rochereau, le suivit à dix mètres de distance dans les couloirs de Montparnasse-Bienvenue, et finit par se persuader que l'homme au chapeau essayait systématiquement de semer son suiveur, soit qu'il eût constaté le manège de Langelot, soit qu'il agît ainsi par précaution.

L'affaire se compliquait. Il est relativement facile de filer un homme qui ne se doute de rien. Mais si le gibier est averti, et si, d'un autre côté, on ne veut pas se laisser reconnaître par lui, il n'en va plus de même.

Lorsque le violacé bouscula le conducteur pour sauter d'un train déjà en marche, Langelot le suivit bien sur le quai, mais il ne pouvait plus se faire d'illusions : il lui fallait ou bien abandonner la filature ou bien se résigner à ce que le violacé s'aperçût de sa présence.

« Je me donne encore trois minutes », pensa l'agent secret.

En ce milieu d'après-midi, le métro était relativement désert, et il ne serait pas aisé de coudoyer l'homme au chapeau sans qu'il s'en rendît compte. Cependant Langelot combina à l'avance et exécuta ensuite le scénario suivant.

Comme le gibier suivait à pas accélérés les couloirs de correspondance de la station Odéon, le chasseur le dépassa en courant, puis, après s'être mêlé aux autres voyageurs, fit demi-tour et revint sur ses pas, tenant son journal déplié devant lui, comme s'il en dévorait les petites annonces.

L'homme au chapeau ne se gara pas assez vite. La collision eut lieu. Langelot eut le temps de distinguer les traits bouffis, les petits yeux jaunes et brillants, le teint rouge virant au bleu de celui qu'il appelait déjà « Arthur ».

« Oh ! Pardon, m'sieur ! » fit le jeune maladroit, en rattrapant au vol les feuilles de son journal, dont plusieurs lui avaient été arrachées

par le choc.

« Pourriez regarder où vous marchez ! grommela Arthur.

— Je suis confus, m'sieur ! continuait Langelot. Un instant, m'sieur ! Vous en avez un morceau sous votre coude. »

En effet, un bout de page s'était coincé sous le coude du violacé.

« Vous avez bientôt fini, oui ?

— Mais oui, m'sieur ! Merci bien, m'sieur ! Encore une fois, pardon, m'sieur ! »

Le violacé s'éloigna à grands pas, les mains dans les poches de son imperméable. Le jeune maladroit le laissa partir sans plus s'occuper de lui, et lui-même gagna rapidement la sortie.

S'asseyant à la terrasse d'un café près de la statue de Danton, il commanda un nouveau sandwich.

Puis, de la poche de sa veste de daim, il tira le butin dont il s'était emparé à la faveur de la collision : un petit agenda marron, pas très propre, muni d'un crayon à la mine cassée.

Ce n'était pas pour rien que Langelot passait pour un des meilleurs pickpockets du S.N.I.F.

5

LES PAGES datées de l'agenda, Langelot s'en aperçut bientôt, ne contenaient guère de renseignements exploitables. À la date du 15 janvier, on lisait par exemple : *Martin, 17 heures 30 ;* à celle du 3 mars : *Breton, Gare du Nord, 11 heures*. Pour Langelot, cela ne signifiait rien que des rendez-vous, peut-être même parfaitement innocents.

L'agent secret se rappelait à peu près les dates auxquelles il avait servi de courrier au C.C.S.S., mais, dans l'agenda, rien n'indiquait que son propriétaire se fût intéressé à ces activités.

« Rien de particulier non plus à la date d'aujourd'hui, 8 avril… »

Langelot se mit à déchiffrer le répertoire d'adresses. N'ayant pas fait d'études de graphologie, il ne pouvait être certain que l'écriture de l'agenda fût la même que celle des cinq *Arthur*, mais elle lui parut tout aussi fermée, et penchée vers la gauche. Les adresses elles-mêmes, qui recoupaient quelquefois les indications datées, ne suggéraient rien de particulier.

Martin, 18 rue du Croissant,
Mionville, 11 rue du Banquier, GOB. 18-40,
Nannier, avoc., 3 rue Arsène-Houssaye, WAG. 14-36, etc.

Aucun nom connu, aucune spécialisation dans les métiers, les quartiers, rien qui permît de dégager la personnalité du propriétaire. Et, ce qui était plus grave, l'espace réservé au nom même du propriétaire, à son adresse, à son numéro de téléphone, de voiture, de compte en banque, à sa pointure de chemise et de chaussures, avait été laissé en blanc.

À première vue, le gibier que Langelot avait laissé échapper ne pourrait donc être retrouvé.

Voire… Avec l'aide du S.N.I.F., et en interrogeant adroitement MM. Martin, Mionville et compagnie, on parviendrait tôt ou tard à remettre la main sur Arthur le violacé, mais non pas, vraisemblablement, sans lui avoir donné l'éveil. Et surtout, il faudrait pour cela recourir aux bons offices du S.N.I.F., ce à quoi Langelot ne tenait nullement.

Furieux contre lui-même, mais s'efforçant de ne pas se laisser aller à son dépit, Langelot, tout en achevant son sandwich de moins bon appétit qu'il ne l'avait entamé, se força à relire l'agenda de bout en bout.

Dans la colonne des numéros de téléphone, l'un d'eux attira son attention parce qu'il n'était précédé d'aucun nom ni d'aucune adresse.

« INV. 11-23… Tout seul comme un grand ! Arthur est donc certain de se rappeler à qui ce numéro appartient… Et, comme par hasard, le central s'appelle Invalides… »

La raison voulait que Langelot prît maintenant contact avec le S.N.I.F. et demandât à qui appartenait le numéro INV. 11-23. Mais il serait toujours temps de faire cela plus tard. Pour l'instant, la tentation de remonter la filière tout seul, sans aucune aide, fut trop forte. L'agent secret descendit au sous-sol du café, s'enferma dans l'une des cabines téléphoniques, tira un jeton de sa poche, et l'introduisit dans la fente de l'appareil.

Il n'avait pas d'autre intention que celle d'entendre la voix de la personne qui lui répondrait. Ensuite, pensait-il, il rentrerait dans le chemin professionnel et aviserait ses supérieurs. Quelle voix allait-il entendre dans quelques instants ? Un soprano ou une basse ?...

Il se prépara une petite histoire à débiter et, d'un index ferme, forma le numéro.

INV. 11-23...

Drr... Drr... Drr...

La sonnerie retentit longtemps. L'abonné était-il absent ?

Enfin, on décrocha.

« Allô ? »

C'était plutôt un rugissement qu'une réponse. À son grand étonnement, Langelot eut l'impression de reconnaître la voix, sans toutefois pouvoir en nommer le possesseur. Il l'avait entendue, peu de temps auparavant, mais où ? quand ? Mystère !

« Bonjour, monsieur, commença-t-il d'un ton enjoué. Je suis navré de vous déranger, mais je voudrais savoir si vous êtes satisfait de votre machine à écrire et de votre matériel de bureau en général. Je représente la firme Olympia et je... »

Il n'acheva pas.

« Dites donc, mon petit ami, tonnait déjà son irascible interlocuteur, est-ce que vous me prenez pour une vieille ganache ? Vos histoires de machines à écrire, d'aspirateurs, de postes de télévision et tutti quanti, je les connais. J'ai fait ça avant vous, moi, monsieur ! Mais je vous ai déjà dit de laisser Thérèse tranquille pendant ses heures de bureau. Tant que j'y suis, d'ailleurs, j'aime autant vous dire qu'elle a de drôles de goûts, Thérèse, pour s'amouracher d'un quart de portion comme vous ! Oui, oui, vous êtes venu l'attendre l'autre jour au petit café en face et je vous ai vu. Les portillons automatiques, dans le métro, vous devez passer dessous sans vous baisser. Alors tenez-vous-le pour dit, mon petit monsieur : Thérèse peut sortir avec tous les nains de la Création si elle veut, mais en dehors de ses heures de travail. Bonsoir. »

Le colérique personnage raccrocha. Langelot, lui, souriait aux anges. Il savait maintenant par qui il venait de se faire apostropher : par le général de la Tour du Becq en personne.

Y avait-il donc une mystérieuse relation entre le chef du C.C.S.S. et Arthur le violacé ? À qui le général croyait-il parler quand il traitait son interlocuteur de nain et de quart de portion ? Pas à Arthur, sans doute, qui était d'une taille respectable. Et Thérèse ? Qui pouvait bien être Thérèse ?

« Thérèse, raisonna Langelot, doit être la secrétaire du général de la Tour du Becq. Elle a un amoureux de petite taille, qui lui téléphone de temps en temps. Quand c'est le général qui répond, l'amoureux essaie de se faire passer pour le représentant d'une firme quelconque. Mais que fait Arthur dans tout cela ? Est-il le correspondant du général ou de Thérèse ? Dans un roman, le général serait sûrement le coupable parce qu'il n'est pas suspect *a priori*, mais, dans la vie, on rencontre plus de secrétaires que de chefs de service qui travaillent pour des organismes étrangers. Voyons : le téléphone a sonné longtemps avant que le général ne se donne la peine de répondre. Or, dans son bureau, il y a un seul appareil, sur sa table de travail. La secrétaire doit probablement avoir un bureau à elle, avec téléphone. Elle se sera absentée pour quelques instants. Son patron aura été agacé par la sonnerie et il sera allé répondre, pensant bien que ce devait être, encore une fois, le petit amoureux qu'il déteste tant… Eh bien, vérifions. »

Et, une fois de plus, Langelot forma le numéro fatidique :
INV. 11-23.

6

CETTE FOIS, au deuxième *drrr*, quelqu'un décrocha le combiné et une voix de femme, bien timbrée et impersonnelle, s'annonça :

« Ici la secrétaire personnelle du chef du C.C.S.S. »

Jusque-là, les déductions de Langelot étaient donc justes ; mais, n'y comptant guère, il n'avait pas préparé de tactique pour cette éventualité. Il ne lui restait plus qu'à improviser.

Il chuchota :

« Thérèse ?... »

Aussitôt, le ton de voix de son interlocutrice changea. Elle demanda tendrement :

« C'est toi, Jojo ?

— Oui, c'est moi. »

Langelot chuchotait toujours. Grâce au ciel, Thérèse l'avait tutoyé dès les premiers mots : il n'allait donc pas commettre l'erreur de la vouvoyer.

« Écoute, j'ai besoin de te voir. Immédiatement.

— Mais Jojo, il n'est pas quatre heures. Comment veux-tu que je

sorte ? Et le patron est d'une humeur, aujourd'hui !...

— Thérèse, c'est urgent. Une question de vie ou de mort, peut-être...

— Tu as l'air bien agité. Il y a quelque chose de grave ?

— Oui, Thérèse. Très grave.

— Tu n'es pas en train de me faire une farce ?

— Non. Il faut que je te voie dans une demi-heure. Dis au patron que tu es malade. N'importe quoi. Je t'attendrai au petit café en face, comme d'habitude. »

Et Langelot raccrocha, ravi d'avoir terminé la conversation sur ce « comme d'habitude » qui vous avait un petit aspect véridique.

« Heureusement que le général a cru bon de me dire où il avait vu le petit Jojo... »

Il sauta dans un taxi et se fit conduire boulevard Latour-Maubourg. Un petit café était situé exactement en face de l'entrée des Invalides par laquelle il était lui-même passé quelques heures plus tôt. Il s'attabla à la terrasse, souhaitant que Thérèse, inquiète, n'eût pas cru bon de quitter le bureau avant la demi-heure prescrite.

En attendant, il avait le temps de mettre au point une méthode d'approche.

Le problème, c'était qu'il ne savait rien de Thérèse. S'agissait-il d'une espionne expérimentée introduite dans la place ? Ou d'une authentique secrétaire travaillant pour l'ennemi par convictions politiques, ou pour de l'argent, ou parce qu'elle s'était laissé, d'une façon ou d'une autre, compromettre ? D'un autre côté, quel genre de personne était-ce ? Pouvait-on l'acheter, la terroriser, faire appel à ses meilleurs sentiments ? Lui-même, il ne pourrait continuer à se faire passer pour Jojo, et il lui faudrait ou bien révéler sa véritable identité, ou bien s'en inventer une autre.

Tout en réfléchissant ainsi, il surveillait l'entrée des Invalides. Peu de personnes en sortaient à cette heure-là, et aucune ne ressemblait à l'image qu'il se faisait de Thérèse. Enfin, une demi-heure exactement après leur entretien téléphonique, Thérèse apparut.

Il ne douta pas un instant que ce fût elle. Grande, svelte, habillée d'un tailleur bleu marine, portant des chaussures rouges à talon et un sac assorti, on pouvait deviner rien qu'en la regardant qu'elle était secrétaire de général. Pendant qu'elle traversait la rue, Langelot put détailler son joli visage à l'expression distante, ses cheveux châtains

impeccablement coupés et frisés, semblait-il, un à un, son port de tête hautain légèrement affecté. Tout cela ne le renseignait guère. Il résolut de payer d'audace.

La jeune fille s'arrêta à l'entrée de la terrasse du café et regarda autour d'elle, cherchant son petit Jojo. Langelot s'approcha d'elle d'un air décidé.

« Mademoiselle Thérèse, dit-il, je viens de la part de Jojo. »

Elle le toisa.

« Qui êtes-vous ?

— François Brulard. Jojo a dû vous parler souvent de moi.

— Jamais.

— Eh bien, c'est qu'il a été plus discret que je ne le croyais. Venez. Ne restons pas ici. On pourrait nous voir. »

Il la prit par le coude et l'entraîna vers sa voiture. Thérèse lui arracha son bras :

« Pourquoi ne faut-il pas qu'on nous voie ? Est-ce Jojo qui vous a dit de venir me voir ? Où est Jojo, d'abord ? Il devait m'attendre ici.

— Non, Thérèse. C'est moi qui vous ai téléphoné.

— Et vous vous êtes fait passer pour Jojo !

— Oui. Il n'y avait pas de temps à perdre. Jojo savait combien vous êtes méfiante. Il m'a dit : « Elle refusera peut-être de sortir, à cause de son patron ; alors il vaut mieux que tu lui fasses croire que c'est moi qui lui téléphone. »

Thérèse s'arrêta à deux pas de la 2 CV.

« Et qui me prouve, dit-elle, que vous êtes vraiment un ami de Jojo ?

— Je connais votre nom, le sien ; je vous ai reconnue en vous voyant, parce qu'il m'a souvent parlé de vous ; je peux vous le décrire : il a ma taille, à peu près. Il vous téléphone souvent au bureau, en se faisant passer pour le représentant d'une firme quelconque. Vous voyez bien ? Montez : nous n'avons pas de temps à perdre. »

Des papillons signés de divers contractuels s'étaient accumulés sous l'essuie-glace. Langelot les déchira d'un grand geste et les jeta au vent comme s'il n'avait rien à craindre de la police. Il vit que Thérèse l'avait remarqué, et qu'une ombre d'angoisse avait parcouru son visage. Elle se décida à monter en voiture, et il prit le volant.

« Alors ? demanda-t-elle. De quoi s'agit-il ? »

« Une espionne professionnelle, pensait Langelot, ne se serait pas laissé embarquer aussi facilement. Dans une voiture, on est sans défense. »

À haute voix, et d'un ton ironique, tout en démarrant, il dit :

« Alors vraiment, Jojo ne vous a jamais parlé de moi ? Comme c'est curieux !

— Je ne sais pas si c'est curieux, répliqua Thérèse, mais c'est comme ça. Allez, expliquez-vous. Je suis pressée. Où m'emmenez-vous, d'abord ?

— Moi, je persiste à trouver que c'est curieux qu'il ne vous ait pas parlé de moi. Parce qu'il me parle souvent de vous, et moi, vous voyez bien, dès que j'ai vu votre nom dans ce dossier, j'ai aussitôt prévenu Jojo. Pourtant, je risque gros… Je suppose que c'est par jalousie qu'il ne voulait pas que vous sachiez que j'existe. Je lui ai cent fois demandé de me présenter : il n'a jamais voulu.

— C'est possible, reconnut Thérèse. Jojo est très jaloux. Je lui ai même souvent dit qu'il faudrait que ça cesse quand nous serions mariés. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de dossier ? »

« Ça marche, pensa Langelot. Elle mord à l'hameçon. »

Il jeta un regard furtif à la jeune fille et vit qu'elle avait déjà un peu moins l'air d'une secrétaire de général.

« La jalousie, remarqua-t-il, est un vilain défaut. Moi, par exemple, je ne suis pas jaloux du tout. En revanche, j'avais un oncle qui…

— Ce dossier ! coupa Thérèse. Vous aviez commencé à me parler d'un dossier. »

« Décidément, se dit Langelot, ce n'est pas une espionne professionnelle. À moins qu'elle ne joue la naïveté ? »

Il reprit :

« Ah ! oui, le dossier. Dites-moi, mademoiselle Thérèse, pour qui me prenez-vous ?

— Eh bien, pour… François Brulard.

— Quel métier pensez-vous que je fasse ?

— Je ne sais pas, moi. Vous êtes bien jeune pour avoir un emploi important…

— Vous avez raison. Mon emploi n'est pas important du tout. Mais le bureau où je l'exerce, cet emploi, lui, il est important. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous êtes… de la police ? »

Il cligna de l'œil, affirmativement. Une secrétaire de général, pensait-il, se laisserait plus facilement impressionner par la police civile que par un service de renseignement militaire.

« De quelle police ? » demanda-t-elle.

Son angoisse maintenant ne faisait plus de doute. Langelot nomma la police la plus redoutable qu'il connût :

« La Direction de la Sécurité du Territoire, ça ne vous dit rien ?

— La D.S.T. ?

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! alors, dit-elle, je ne risque rien. »

Et elle se renversa, soulagée, sur son dossier.

Langelot ne s'attendait pas à une réaction pareille.

7

PENDANT QUELQUES SECONDES, il conduisit en silence. Thérèse paraissait parfaitement rassurée.

« Vous m'avez fait une belle peur, dit-elle. Ramenez-moi aux Invalides. La Tour du Becq doit commencer à s'impatienter.

— Mademoiselle, répondit Langelot d'un ton sévère, vous n'avez pas l'air de mesurer la gravité de la situation. Ce matin, j'ai relevé votre nom dans un dossier que je consultais par hasard. J'ai aussitôt alerté Jojo, qui m'a demandé de prendre contact avec vous. Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, mais moi, par amitié, je suis en train de trahir la confiance de mes chefs.

— C'est bien dommage, dit froidement Thérèse.

— Ma petite Thérèse, Jojo n'a pas eu l'air de prendre l'affaire à la légère.

— Évidemment, parce qu'il ne sait rien.

— Il ne sait rien ?

— Rien du tout.

— Ça, c'est possible, mais laissez-moi vous dire que la D.S.T., elle,

est au courant.

— Ça ne m'étonne pas.

— Elle sait tout de vos relations avec Arthur. »

Un instant, Thérèse parut étonnée :

« Arthur ?

— Arthur est son pseudonyme. Vous le connaissez peut-être sous un autre nom. Nous, nous l'appelons Arthur le Violacé.

— Ah ! laissez-moi rire, fit Thérèse, absolument sûre d'elle. Ça a l'air bien organisé votre boutique. Ou alors… Eh ! Dites donc ! Vous ne m'avez pas montré votre carte d'inspecteur. Qu'est-ce qui me prouve que vous en faites bien partie, de la D.S.T. ? Si vous avez l'intention de me faire chanter, je vous préviens que vous allez tomber sur un os ! Allez ! Arrêtez la voiture et montrez-moi votre carte. »

Les choses s'annonçaient mal pour Langelot. La secrétaire du général était remontée sur ses grands chevaux. S'il ne montrait pas sa carte, elle sauterait sur la chaussée au premier feu rouge, et il aurait perdu sa chance de remonter la filière. Sans doute s'était-il trompé : Thérèse était bien une espionne de métier et, d'une façon qu'il ne s'expliquait pas encore très bien, elle espérait le bluffer.

« Ha ha ! Ma carte ! ricana-t-il. Ma carte, je vous la montrerai au siège de la D.S.T. où je vous emmène. »

Il croyait qu'elle s'affolerait, et que cet affolement lui permettrait, à lui, de retourner la situation à son avantage.

« Excellente idée, répondit simplement Thérèse.

— Vous acceptez de venir à la D.S.T. ?

— Très volontiers. Mais si vous vous faites taper sur les doigts par vos chefs pour indiscrétion, il ne faudra pas dire que c'est ma faute. Je vous préviens d'une chose : je refuserai de répondre quoi que ce soit à tout autre qu'au commissaire Pouffiaud.

— Ah ! ce bon vieux Pouffiaud, dit Langelot, qui entendait le nom pour la première fois de sa vie. Alors comme ça, vous voulez voir Pouffiaud ?

— Oui. Et le plus vite possible, je vous prie.

— En ce cas, vous allez peut-être pouvoir me dire où il perche ? Nous avons plusieurs antennes, vous savez.

— Mais certainement, fit Thérèse, ironique. Le commissaire Pouffiaud occupe le bureau 234, escalier A, à la préfecture de Police. »

Évidemment, la jeune fille, revenue de sa surprise, était persuadée maintenant que Langelot ne faisait pas partie de la D.S.T., et cherchait à le prendre au piège.

« À d'autres ! répliqua sèchement l'agent secret. Vous êtes la secrétaire du chef du C.C.S.S. ; vous ne pouvez pas ne pas savoir qu'un commissaire de la D.S.T. n'a rien à faire à la préfecture de Police. Inventez une histoire plus vraisemblable.

— Vous me faites rire, riposta Thérèse. Pour le vraisemblable, vous n'êtes pas très doué vous-même, Monsieur-François-Brulard-policier-sans-carte. Je vous avoue que j'ai été surprise de voir que la D.S.T. avait des bureaux à la préfecture, mais je n'y puis rien. Il se trouve que mon histoire à moi, si invraisemblable qu'elle vous paraisse, n'en est pas moins vraie.

— Quoi ! Vous voulez sérieusement que je vous conduise à la préfecture de Police, bureau 324, escalier A ?

— Bureau 234, je vous ai dit. Si vous croyez m'attraper aussi facilement, vous vous trompez. »

Langelot n'avait qu'à obtempérer. Pendant tout le parcours, il essaya d'imaginer une raison pour que Thérèse X..., espionne, se fît conduire à la préfecture de Police par un garçon qu'elle prenait visiblement pour un faux inspecteur de la D.S.T., mais il n'en trouva aucune qui lui semblât plausible.

« Elle espère sans doute que j'aurai peur avant elle. Au dernier moment, elle cherchera à fuir, ou elle me proposera un marché quelconque », conclut-il.

Mais il se trompait. Thérèse, plus secrétaire de général que jamais, avait repris son air hautain, et ne desserra plus les dents jusqu'au moment où, ayant laissé la voiture dans un autre stationnement interdit, ils entrèrent sous la voûte de la préfecture de Police.

« Par ici », dit alors Thérèse, en indiquant l'escalier A.

Ils montèrent au troisième étage, Thérèse montrant le chemin. Avec son élégance stricte, son port de tête arrogant, elle paraissait maîtresse de la situation.

Elle s'arrêta devant une porte numérotée 234, et, se retournant, la montra d'un air triomphant à Langelot.

« C'est ici ! déclara-t-elle.

— Il n'y a pas de nom sur la porte. »

Elle haussa les épaules :
« Il n'y en a nulle part. »
Elle frappa. Une voix enrouée se fit entendre :
« Entrez. »
Langelot croyait toujours que, au dernier moment, la jeune fille se déroberait à l'entrevue, mais elle entra dans le bureau sans la moindre hésitation. L'agent secret la suivit.
Un homme de cinquante ans environ, maigre, brun, les yeux profondément enfoncés dans les orbites, assis à une table, compulsait un dossier.

« Oui ? demanda-t-il.
— Je voudrais parler au commissaire Pouffiaud, annonça Thérèse.
— C'est moi-même, dit l'homme.
— Oh ! Je vous demande bien pardon, mais c'est impossible, répliqua Thérèse. Je connais parfaitement le commissaire Pouffiaud, et vous ne lui ressemblez pas.
— Tant pis pour lui, fit l'homme, et il se replongea dans son dossier.
— Je connais les nécessités du secret, reprit la jeune fille, sans rien

perdre de son aplomb. Le commissaire Pouffiaud m'avait bien recommandé de ne pas venir ici, sauf nécessité absolue. Mais si je ne l'avais pas fait, ce monsieur – elle désigna Langelot – aurait été capable de m'enlever, de m'emmener je ne sais où. Vous comprendrez peut-être de quoi je parle quand je vous aurai dit que je suis l'Impératrice Joséphine. »

L'homme leva ses yeux perçants sur elle, puis reporta son regard sur Langelot.

« Et lui, demanda-t-il gravement, c'est Napoléon ?

— Vos plaisanteries, monsieur, sont déplacées, répliqua la secrétaire du général. J'exige d'être interrogée immédiatement par le commissaire Pouffiaud de la D.S.T. »

L'homme tendit la main vers un registre qui se trouvait sur son bureau et le feuilleta rapidement.

« Madame, dit-il enfin, il n'existe pas de commissaire Pouffiaud de la D.S.T. Le seul commissaire Pouffiaud de la Création, c'est moi. J'appartiens à la Police des Renseignements Généraux. Et maintenant, j'ai un conseil à vous donner : prenez le métro, direction Charenton, et descendez à l'hôpital Sainte-Anne. Un mot de plus, et je vous fais passer la nuit au poste, avec Napoléon. Sortez ! »

Un instant plus tard, les deux jeunes gens se trouvaient dans le couloir, Langelot ne comprenait rien à la situation, et Thérèse ne paraissait guère mieux informée. La frayeur et l'angoisse commençaient à se peindre de nouveau sur le visage de la secrétaire du général, qui ressemblait maintenant à une petite fille prise à voler de la confiture.

« Descendons vite », lui dit Langelot, qui ne tenait pas à finir la soirée dans un asile d'aliénés.

Ils sortirent de la préfecture.

Un agent de police se tenait près de la 2 CV et était en train de rédiger une contravention.

« C'est à vous, ce véhicule automobile à quatre roues ? demanda-t-il en apercevant Langelot.

— J'en suis l'usager légitime, répondit Langelot sur le même ton.

— De quel droit, monsieur, le garez-vous en contradiction avec les règlements en vigueur ? »

L'agent du S.N.I.F. lui fourra sa carte officielle sous le nez.

« Monsieur, dit le policier en rengainant son stylo, eu égard à votre qualité, j'accepte de faire une entorse à la légalité. »

Cette indulgence n'avait pas échappé à Thérèse. Aussitôt installée dans la 2 CV, elle se tourna vers Langelot comme vers une planche de salut.

« Alors, c'est vrai, demanda-t-elle, suppliante, que vous au moins, vous en faites partie, de la D.S.T. ?

— Je suis au service de l'État, répondit Langelot. Je sais un certain nombre de choses sur vous. Je serais enchanté de vous aider... ne serait-ce que par amitié pour Jojo, mais il faudrait que vous vous décidiez à me dire la vérité. Si vous comptez vous disculper en vous faisant passer pour folle, laissez-moi vous dire que vous vous y prenez mal. »

À ce moment, la pluie se mit à tomber, et, par son clapotis sur le toit de la voiture, elle créa une atmosphère d'intimité à laquelle les deux jeunes gens ne restèrent pas insensibles.

Le visage de Thérèse exprimait une immense lassitude qu'elle ne cherchait plus à cacher.

« J'ai peut-être tort, murmura-t-elle, mais je vais tout vous dire. C'est vrai que je suis l'Impératrice Joséphine. »

8

TOUT avait commencé six mois plus tôt.

À cette époque, Mlle Thérèse Proutier, secrétaire particulière du général de la Tour du Becq, était une jeune fille heureuse. Fiancée à M. Joseph Husson, aide-comptable, elle attendait d'avoir économisé assez d'argent pour pouvoir l'épouser, car M. Husson lui-même ne gagnait que médiocrement sa vie.

Un jour qu'elle était au bureau, son téléphone sonna.

« Ici la secrétaire personnelle du chef du C.C.S.S., s'annonça-t-elle.

— Bonjour, mademoiselle, fit une voix d'homme. Est-ce bien à Mlle Thérèse Proutier que j'ai l'honneur ?

— Oui, monsieur.

— Ici le commissaire Pouffiaud, de la D.S.T. Mademoiselle, je vous prie de considérer cette communication comme strictement confidentielle, et de n'en parler à personne, ni à vos relations privées, ni à vos supérieurs hiérarchiques.

— Bien, monsieur le commissaire.

— Vous allez recevoir sous peu une convocation signée de moi. Rendez-vous-y sans la montrer, sans en parler à personne. Si par hasard vous aviez un empêchement, attendez-en une seconde ; ne cherchez à me joindre sous aucun prétexte. Il y va, mademoiselle, de la sécurité de l'État. »

Thérèse fut étonnée, mais non pas outre mesure. Après tout, travaillant au Comité de Coordination Scientifique et Stratégique, elle voyait bien des documents secrets lui passer entre les mains, et son travail, elle le savait, n'était pas sans relation avec la sécurité de l'État.

La convocation ne se fit pas attendre. Le lendemain, la jeune fille recevait une lettre à entête de la D.S.T., la priant de se rendre à la préfecture de Police, dans le bureau du commissaire Pouffiaud, sans autre précision. Elle devait s'y présenter le jeudi suivant, à midi.

À midi moins cinq, Thérèse s'adressait à l'employé préposé aux renseignements.

« Je voudrais voir le commissaire Pouffiaud, s'il vous plaît.

— Escalier A, bureau 234. »

Thérèse monta l'escalier et s'engagea dans le couloir du troisième étage. Un homme vêtu d'un imperméable et coiffé d'un chapeau de feutre venait à sa rencontre. Il s'arrêta :

« Mademoiselle Proutier ?

— Oui, monsieur. Je cherche le bureau du commissaire Pouffiaud.

— C'est moi-même. Merci de votre ponctualité. Mais je préfère vous parler ailleurs. Dans mon bureau, je ne sais jamais si quelqu'un n'a pas installé un micro quelque part… Faites-moi plutôt l'honneur de déjeuner avec moi. »

Thérèse, enchantée de pouvoir économiser le prix de son déjeuner, ne se fit pas prier. Le commissaire l'emmena donc au Vert-Galant où il lui offrit un repas somptueux :

« Commandez ce que vous voulez, lui dit-il, ne vous gênez pas : je ferai passer ça sur ma note de frais. »

Ils en étaient au pintadeau rôti, et Thérèse, bien qu'encore sur ses gardes, avait déjà raconté ses projets matrimoniaux au bon commissaire, lorsque celui-ci changea brusquement de conversation. Ses petits yeux jaunes se firent encore plus malins, et son teint violacé, sous l'effet combiné du bourgogne et de l'importance de sa mission,

vira au pourpre.

« Ma chère enfant, commença-t-il, si vous me permettez de vous donner ce nom – j'ai une fille qui a à peu près votre âge –, vous êtes une personne calme, raisonnable, intelligente, et, je n'en doute pas, dévouée à votre service. Vous connaissez l'importance du C.C.S.S. pour la défense nationale, et vous saisirez toute la profondeur de mes inquiétudes, quand je vous aurais dit que votre chef direct, le général de la Tour du Becq, est en train de devenir soit un agent ennemi…

— Oh ! Monsieur le commissaire !

— Soit, plus probablement, fou.

— Fou ?

— Fou. Vous avez déjà remarqué cette monomanie qui l'obsède, concernant la taille de tous ceux qui l'approchent, mais il y a plus grave. Nous avons la preuve, ma chère enfant, qu'il communique les informations les plus secrètes à des organismes n'ayant aucune qualité pour les recevoir. Il s'agit de renseignements que seuls le président de la République, le Premier Ministre, et une demi-douzaine d'autres personnages sont censés connaître.

— Quel genre de renseignements ?

— En particulier, des commentaires de comptes rendus sur les essais d'une nouvelle fusée.

— Ah ! oui, *Frédégonde*.

— Je ne sais pas, mademoiselle. Même moi, même la Sécurité militaire, même le S.D.E.C.E., nous n'avons pas accès à ces documents. Vous comprendrez sans peine qu'il y a là une situation d'une gravité extrême. En conséquence, il a été décidé en Conseil des ministres, que la D.S.T. devrait obtenir des copies des commentaires émanant du général de la Tour du Becq, pour s'assurer de la valeur des informations qu'il rend accessibles aux gouvernements étrangers. Ces copies, ma chère enfant, pour éviter toute fuite possible, vous me les remettrez personnellement.

— Mais, monsieur le commissaire, je n'ai pas le droit de faire une chose pareille. J'ai prêté serment de…

— Ma chère enfant, vous êtes au service de la France, et vous devez faire ce qui est conforme aux intérêts de la France.

— Mais comment voulez-vous que je tire des copies supplémentaires ? Le général s'en apercevra.

— En combien d'exemplaires dactylographiez-vous les documents « très secrets » concernant cette fusée ?

— Un pour le Chrono, un pour les Archives, un pour le destinataire : trois en tout.

— Le général ne vous en fait jamais taper un quatrième qu'il garde pour lui ?

— Jamais.

— C'est qu'il les retape lui-même. Eh bien, ma chère enfant, à partir de maintenant, vous mettrez un carbone et un feuillet de plus.

— Monsieur le commissaire, et si je suis prise ?

— La D.S.T. vous protégera. Vous aurez agi sur ordre.

— Est-ce que… ? »

Thérèse hésitait. Elle n'était pas encore persuadée de la bonne foi du commissaire. Si on lui offrait de l'argent pour trahir son chef, elle refuserait.

« Est-ce que vous comptez me rétribuer pour ce travail ?

— Ma petite enfant, dit Pouffiaud scandalisé, vous travaillez pour la France ! »

« S'il n'offre pas d'argent, il doit être sincère », pensa Thérèse.

Elle demanda :

« Et si je refuse ?

— C'est votre droit le plus strict, répondit le commissaire, tandis qu'un éclat de dureté passait dans ses yeux jaunes. Nous ne ferons aucune pression sur vous. Naturellement, nous prendrons nos dispositions pour donner au chef du C.C.S.S. une secrétaire mieux disposée à coopérer avec nous… »

La menace était à peine voilée. Thérèse pouvait perdre son emploi ; son mariage serait encore retardé ; Jojo lui ferait des reproches… De l'autre côté, elle travaillait pour la sécurité de l'État, et sa conscience serait à peu près tranquille puisque, pécuniairement, elle n'y gagnait rien. Bien sûr, il faudrait abuser de la confiance du général de la Tour du Becq ; peut-être ne s'y serait-elle pas résignée si, la veille, il ne l'avait pas plaisantée sur la petite taille de Jojo.

« Tant pis pour lui, pensa-t-elle. Il n'avait qu'à ne pas devenir fou. »

Au commissaire elle dit :

« Je suis prête à faire mon devoir. »

Les instructions furent vite données :

« Chaque fois que le général vous fera taper un document marqué *Très secret* et concernant la fusée *Frédégonde,* vous en taperez un exemplaire de plus que vous cacherez sur votre personne. Vous téléphonerez ensuite à ALE. 94-19. Un homme prendra la communication. Vous lui direz : « Ici Joséphine… »

— Joséphine ?

— Oui. Tous nos informateurs portent des pseudonymes, pour leur propre sécurité. Ce sont généralement des noms de personnages célèbres : vous serez l'Impératrice Joséphine. Je reprends. Vous lui direz : « Ici Joséphine. Je voudrais parler à M. Pouffiaud. » Votre interlocuteur vous répondra : « Pouffiaud n'est pas là. Vous voulez rappeler ? » Vous direz alors : « Je le rappellerai à trois heures. » Puis vous raccrocherez. Trois heures plus tard, quel que soit le moment de la journée, vous vous trouverez devant le kiosque de journaux de la station de métro Latour-Maubourg. Vous aurez acheté *Le Figaro* et vous aurez glissé le document à l'intérieur. Je passerai près de vous. Vous laisserez tomber *Le Figaro* à vos pieds. Je vous le ramasserai. Vous me direz : « Je l'ai fini. Vous pouvez le garder. » Si vous avez des instructions complémentaires à me demander, vous feindrez de me reconnaître : « Tiens ! quel hasard ! Bonjour, monsieur. » Et nous sortirons du métro ensemble. À aucun moment, sous aucun prétexte, ne venez me voir à la préfecture.

— Et si je suis découverte par le général ? Si je n'ai pas eu le temps de vous appeler et d'attendre trois heures ?… »

Pouffiaud hésita quelques instants.

« Eh bien, dit-il, en ce cas, je vous autorise à venir au bureau, mais seulement à la dernière extrémité. C'est bien compris ?

— C'est compris », dit Thérèse, et, à partir de ce moment, elle exécuta ponctuellement les ordres de la D.S.T.

9

LA PLUIE continuait à tambouriner sur le toit de la petite voiture, et l'agent de police se promenait toujours sur le trottoir en lançant des regards curieux aux jeunes gens dont il ne pouvait entendre la conversation.

« Alors, demanda Thérèse lorsqu'elle eut fini, que pensez-vous que tout cela veuille dire ? »

Elle se rendait bien compte maintenant de l'énormité de la faute de service qu'elle avait commise ; cela se voyait à l'expression angoissée de ses yeux, cela s'entendait au son de sa voix qui n'avait plus rien d'arrogant.

« Ma petite fille, lui répondit durement Langelot, cela veut dire tout simplement que vous avez travaillé pour des espions au service de l'étranger, vous, la secrétaire personnelle du chef du C.C.S.S.

— Mais, se défendit la jeune fille, ce commissaire m'a bien reçue à la préfecture.

— Oui, dans un couloir. Il n'avait probablement jamais mis les pieds dans le bureau du vrai commissaire Pouffiaud.

— Mais cette lettre à en-tête que j'ai reçue…

— Vous savez aussi bien que moi qu'il n'est pas difficile de se faire imprimer du papier à en-tête.

— Il y avait un cachet de la D.S.T.

— Les cachets, ça se fabrique. Combien de fois avez-vous passé des renseignements à votre contact ?

— Quatre… Non, cinq fois.

— La cinquième, c'était aujourd'hui ? »

Elle baissa la tête.

« Aujourd'hui même. Monsieur Brulard, François, sauvez-moi ! »

Langelot réfléchissait.

« Votre contact, reprit-il, avait le teint violacé, des boutons sur le visage, des yeux jaunes ?

— Oui.

— Le prénom « Arthur » ne vous dit rien ?

— Non.

— Vous ne savez pas ce que le Violacé faisait des documents que vous lui remettiez ?

— Non… »

Elle regardait Langelot avec des yeux pleins de supplication.

« Je ne veux pas aller en prison, balbutia-t-elle. Je veux épouser Jojo. Monsieur Brulard, faites quelque chose…

— Oh ! Il ne s'agit pas de prison, répondit légèrement Langelot, mais, probablement, de travaux forcés à perpétuité. Vous êtes classée « Cosmic » je suppose ?

— Oui.

— Alors, votre compte est bon. »

Langelot n'avait pas la moindre idée des pénalités prévues pour les agents du gouvernement classés « Cosmic » condamnés pour espionnage, mais il avait décidé de faire bon usage de l'épouvante de la jeune fille.

« À moins, reprit-il, que vous n'acceptiez de collaborer avec moi. Alors je pourrais intervenir en votre faveur…

— Je ferai tout ce que vous voudrez, monsieur Brulard. Voulez-vous que je téléphone tout de suite pour fixer un nouveau rendez-vous à M. Pouffiaud ? »

C'était une idée. Trois heures plus tard, la filature interrompue

pourrait reprendre. Mais il faudrait encore courir tous les risques de ce genre de poursuite. Mieux valait peut-être laisser cette solution pour le cas où il n'y en aurait pas d'autre.

« Attendez, dit Langelot. Le numéro de votre contact était bien ALE. 94-19 ? »

Il tira de sa poche l'agenda du Violacé et parcourut la liste des numéros de téléphone. Presque aussitôt, il trouva :

Pierrot, 35 rue du Château, ALE. 94-19.

Un plan s'élaborait dans son esprit. Capturer l'espion dans son repaire serait nettement préférable à le filer indéfiniment dans le métro.

« Vous comprenez bien, dit sévèrement Langelot à Thérèse, que c'est dans votre intérêt de m'obéir aveuglément ?

— Oh ! oui ! Si seulement je pouvais me racheter ! Pauvre général ! J'ai honte de l'avoir trompé… »

Ses yeux étaient pleins de larmes, mais Langelot n'avait pas l'intention de se laisser attendrir.

Il démarra et prit la direction de la rive gauche. À un feu rouge, il consulta un plan de Paris. La circulation était intense et il fallut aux jeunes gens près d'une demi-heure pour arriver au 35 rue du Château devant lequel ils passèrent sans s'arrêter. C'était un vieil immeuble voué à une démolition prochaine, mais encore habité. Au rez-de-chaussée, il y avait un café sans terrasse, avec une grande inscription toute écaillée, sur la porte vitrée :

CHEZ PIERROT

Langelot gara la 2 CV quelques numéros plus loin, et remit l'agenda du Violacé à Thérèse.

« Dans un quart d'heure, vous irez *Chez Pierrot* rendre cet agenda au faux commissaire. Dites-lui qu'il l'a perdu ce matin, quand il s'est penché pour ramasser *Le Figaro*. Ensuite, rentrez chez vous et attendez de nouveaux ordres.

— Mais on ne me laissera pas le voir, monsieur Brulard.

— Insistez.

— Et si la personne à qui je parle se charge de remettre l'agenda elle-même ?

— Acceptez, pour ne pas éveiller les soupçons. Ne vous occupez pas de moi. Donnez-moi simplement un quart d'heure d'avance. En aucun cas, ne revenez à la voiture. Si, d'ici demain, vous n'avez pas entendu parler de moi, allez au travail comme d'habitude. Attendez trois jours avant de parler de toute cette affaire à qui que ce soit. Au bout de ce temps, et quoi qu'il vous en coûte, racontez tout au général. »

Sans autre forme d'adieu, Langelot descendit de voiture et s'éloigna de quelques pas. Tout en marchant, il tira sa carte d'agent du S.N.I.F. de sa poche et la glissa dans une enveloppe qu'on lui avait vendue le matin, en même temps que le papier à lettres. Il cacheta l'enveloppe et, s'arrêtant à l'abri d'une porte cochère, l'adressa ainsi :

M. Langelot
Poste restante
Bureau de poste du boulevard Murat,
Paris, XVIe.

Après un instant de réflexion, il ajouta l'expéditeur :

M. Montferrand
8, rue Fantin-Latour
*Paris, XVIe*

Ainsi, au cas où Langelot serait capturé par un service ennemi, rien ne trahirait son appartenance au S.N.I.F. D'un autre côté, l'enveloppe non réclamée serait renvoyée au capitaine Montferrand. Donc, le service ne serait compromis d'aucune façon dans une mission qu'il n'avait pas ordonnée.

L'enveloppe mise à la boîte, Langelot se dirigea à grands pas vers le 35 de la rue du Château, le col de sa veste de daim remonté pour se protéger de la pluie. Sans hésiter, il poussa la porte, et entra *Chez Pierrot*.

10

LE PATRON, en manches de chemise, se tenait derrière le comptoir. Trois clients, qui avaient l'air de clochards à la retraite, jouaient aux cartes dans un coin. Un garçon de quinze ans environ, à l'air hébété, essuyait le carrelage avec une serpillière au bout d'un balai.

« Eh bien ! fit Langelot gaiement, ça fait toujours plaisir de voir le beau temps. Un petit café noir pour me réchauffer, s'il vous plaît. »

Il s'assit à une table d'où il pouvait observer la porte et le comptoir.

Le patron, silencieux et maussade, lui apporta son café.

« Cet homme fait-il partie du réseau ? se demanda Langelot. Peu probable. Je pense qu'il doit simplement servir d'intermédiaire à Pouffiaud le Violacé. »

Le café était brûlant ; Langelot prit son temps pour le boire.

La porte s'ouvrit. Thérèse entra. La pluie avait un peu dérangé sa coiffure, mais, à part cela elle avait repris son air important.

« Monsieur Pierrot ? demanda-t-elle.

— C'est moi, dit le patron.

— Je voudrais parler à M. Pouffiaud.
— Connais pas.
— Mais si. Je vous ai téléphoné plusieurs fois pour lui.
— Il y a pas de Pouffiaud ici.
— Je suis Joséphine… »
Un éclair d'intelligence passa dans les yeux ternes du patron et s'éteignit aussitôt.
« Que voulez-vous que ça me fasse ?
— J'ai quelque chose à remettre à M. Pouffiaud.
— Ça ne me regarde pas.
— Quelque chose d'important, qu'il a perdu ce matin. »
Le patron parut hésiter.
« Qu'est-ce que c'est ?
— Son agenda. »
Elle le montra.
Le patron s'adressa aux joueurs de cartes :
« Dites donc, les gars, vous connaissez personne qui s'appelle Pouffiaud ?
— Moi, fit l'un d'eux, je connais quelqu'un qui s'appelle Trouffier.
— Ce ne serait pas Trouffier, par hasard ? demanda le patron à Thérèse.
— Non, c'est M. Pouffiaud, et je suis Joséphine. Je lui téléphone ici, et c'est vous qui me répondez : je reconnais votre voix. Donnez-moi un moyen de le joindre. Il sera furieux si vous ne le faites pas. »
Le patron se gratta vigoureusement la nuque, proféra quelques onomatopées indistinctes et finit par prendre une décision :
« Laissez-le ici, votre calepin. On le lui fera parvenir.
— Je ne peux pas le lui porter moi-même ?
— Non. Mais s'il vient ici, je le lui donnerai.
— Mais c'est urgent.
— Vous inquiétez pas pour ça. Si votre M. Pouffiaud, c'est celui à qui je pense, il passera dans la soirée. Vous pouvez l'attendre si vous voulez.
— Non, j'aime mieux vous laisser le carnet. Vous comprenez bien que c'est important ?
— Oui, oui. »
Comme à regret, Thérèse laissa le carnet et sortit. À aucun moment,

elle n'avait regardé Langelot.

Dès qu'elle fut partie :

« Petit ! » appela le patron.

Le garçon à la serpillière releva la tête.

« Va un peu voir ousqu'elle s'en va, la dame. »

Le garçon alla à la porte.

« Elle remonte la rue sans se retourner… Elle a tourné le coin.

— C'est bon, fit le patron. Tiens, prends le calepin et va le porter à M. Paul. Cueille pas de noisettes en route, hein, ou gare à toi ! »

Le garçon hébété prit l'agenda, et quitta le café. Langelot paya et sortit à son tour, sans se presser :

« Allez, dit-il. Je vais encore profiter du beau temps. Peut-être que ça me fera bronzer. »

Le garçon était déjà à cinquante mètres sur la gauche. Langelot le suivit, en accélérant un peu.

Le garçon tourna à gauche dans la rue Vercingétorix ; Langelot accéléra encore et en fit autant.

Le garçon traversa la rue cent mètres plus loin, il entra dans un immeuble. Langelot se mit à courir.

L'immeuble était vieux et sentait le chou. Quand Langelot eut dépassé la loge de la concierge et fut arrivé au pied de l'escalier, il entendit distinctement les pas du commissionnaire, deux étages plus haut.

À l'école du S.N.I.F., Langelot avait passé des heures à apprendre à marcher sans bruit sur les surfaces les plus diverses. Il parvint au cinquième étage au moment où le garçon atteignait le sixième, et cela, sans avoir trahi sa présence par le moindre craquement. Quelques marches de plus et, par-dessous la rampe, l'agent secret pouvait voir ce que faisait le commissionnaire.

Le commissionnaire sonnait à l'une des trois portes qui donnaient sur le palier. Mais il ne sonnait pas n'importe comment. Trois coups brefs. Deux coups longs. Deux coups brefs. Un coup long. Langelot le voyait appuyer consciencieusement son doigt sur la sonnette et entendait même la vibration étouffée du timbre.

Une voix à peine audible prononça :

« Qui est là ?

— C'est moi, m'sieur Paul.

— Qui moi ?

— Le Patrice de *Chez Pierrot*, m'sieur Paul. Je vous apporte un calepin qu'une dame a laissé pour vous. »

Suivirent des bruits de verrous et de serrures. Enfin la porte s'entrouvrit et un nez violacé apparut dans l'entrebâillement.

« Donne ça. Mon agenda ! Comment était-elle, cette dame ?

— Oh ! Elle était bien jolie, m'sieur Paul.

— Je ne te demande pas ça, imbécile. A-t-elle dit comment elle s'appelait ?

— Joséphine, m'sieur Paul.

— Joséphine ? Une grande fille mince, à talons hauts, l'air prétentieux ?

— Oh ! ça, elle avait l'air fier, m'sieur Paul. Elle a dit que vous l'aviez perdu ce matin, votre calepin.

— Tu n'as pas été suivi dans la rue ?

— Oh ! non, m'sieur Paul. J'ai bien fait attention.

— Bon. Voilà de quoi aller au cinéma. »

Langelot redescendit précipitamment les quelques marches qui le séparaient du cinquième et se planta devant l'une des portes, le dos à l'escalier, feignant de chercher sa clef. Le garçon passa à quelques centimètres de lui sans lui prêter la moindre attention. Langelot attendit qu'il eût quitté l'immeuble, puis monta au sixième, sans se priver de faire du bruit, cette fois-ci, et en imitant même la lourde démarche du commissionnaire.

Il s'arrêta devant la porte de M. Paul, *alias* Arthur, *alias* le Violacé, *alias* le commissaire Pouffiaud, et sonna lentement : trois coups brefs, deux longs, deux brefs, un long.

11

« QUI EST LÀ ? »

Langelot remercia le Ciel pour ses talents d'imitateur.

« C'est encore moi, m'sieur Paul.

— Qui toi ? Patrice ?

— Oui, m'sieur Paul. Le Patrice de *Chez Pierrot*.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Y avait une lettre avec le calepin, m'sieur Paul. J'ai oublié de vous la donner. »

Verrous, serrures. Pas de bruit de chaîne : la chaîne restait donc en place. La porte s'entrebâilla.

En même temps, Langelot poussa le pied dans l'ouverture et le canon de son pistolet contre le ventre replet de M. Paul.

« Arthur… mange des confitures, remarqua l'agent secret d'un ton innocent. Enlevez cette chaîne au plus vite, et n'essayez pas de faire le malin. Je suis seul et pressé. Donc, si j'ai le moindre doute sur vos intentions, je tire. »

La stupeur s'était peinte sur les traits bouffis du faux commissaire

Pouffiaud.

« Que… que… qui êtes-vous ? bredouilla-t-il.

— Je compte jusqu'à trois, répliqua Langelot. Un… deux… »

La chaîne retomba. Le Violacé recula d'un pas. Langelot entra.

« Garde à vous ! commanda-t-il.

— Quoi ? Vous… Je…

— J'ai dit : garde à vous. Maintenant : demi-tour… droite ! Ce n'est pas très réglementaire, mais ça ira. Vous referez vos classes d'ordre serré un autre jour. Étendez vos mains droit devant vous. Appuyez-les contre le mur. Reculez vos pieds. Encore… Mettez-vous sur la pointe des pieds. Parfait. »

D'un coup de talon, Langelot avait refermé la porte. Rapidement, il fouilla son prisonnier, et le délesta d'un petit pistolet MAB 50, d'un portefeuille, et d'un trousseau de clefs.

« Vous êtes seul dans l'appartement ?

— Oui, bougonna le Violacé.

— Tant mieux. J'aime bien les petites conversations intimes. Vous pouvez vous retourner. »

Avec un soulagement visible, M. Paul reprit une position plus normale.

« Vous êtes bien jeune pour faire ce métier-là, remarqua-t-il avec sang-froid. On commence cambrioleur, on finit assassin.

— On commence espion, on finit pendu ! répliqua Langelot. Je n'ai pas de temps à perdre avec un lambda comme vous. Pour qui travaillez-vous ? Allez ! Vite !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire…

— Ne te fatigue pas, mon gros, dit Langelot, qui commençait à perdre patience. Ça fait trois semaines que tu es repéré. On t'a laissé t'enferrer bien tranquillement. Maintenant, tu n'as plus qu'une chance de t'en sortir : raconte ta vie. Sinon, au lieu de confiture, tu vas te retrouver en marmelade.

— Je vous dirai tout ce que je sais, mais je…

— Bon. Je vais te mettre à l'aise. Le coup d'Arthur, le coup de Joséphine, le coup du commissaire Pouffiaud, tout ça, nous connaissons. Où est le document de ce matin ?

— Euh… Je suppose qu'ils l'ont déjà pris.

— Qui ça, ils ?

— Les gens pour qui je travaille.
— Qui est-ce ?
— Je ne sais pas.
— À d'autres !
— Je vous le jure… J'ai l'habitude de faire des petits travaux de ce genre. Un jour j'ai reçu la visite d'un homme que je n'avais jamais vu. Il m'a demandé si j'accepterais de jouer le rôle du commissaire Pouffiaud. Il m'a donné toutes les indications nécessaires. Je n'ai été qu'un exécutant.
— Combien de documents avez-vous transmis à vos patrons ?
— Euh… Un seul, bien sûr.
— Je croyais vous avoir dit que j'étais pressé.
— Euh… Deux.
— Pressé et nerveux. Très nerveux. Et parfaitement au courant de vos agissements.
— Oh ! J'en avais oublié trois autres. En tout, j'ai transmis cinq documents.
— Ravi de voir que la mémoire vous revient. De qui teniez-vous ces documents ?
— D'une certaine Thérèse Proutier, secrétaire du chef du C.C.S.S.
— À qui les remettiez-vous ensuite ?
— Je ne sais pas.
— Vraiment ! Dites-moi un peu comment vous procédiez.
— Aussitôt que j'avais le document en poche, j'allais dans une certaine cabine téléphonique où j'inscrivais le prénom Arthur sur le mur. Puis je me rendais…
— Où cela ?
— Sur les quais. Sous le pont d'Auteuil. Il y a une pierre qui bouge. Je mettais le document dessous.
— Votre correspondant passait tous les jours dans la cabine téléphonique et, s'il avait trouvé un *Arthur* de plus, allait chercher le papier dans la cache ?
— Je suppose.
— Si bien que vous n'aviez jamais l'occasion de le rencontrer ?
— Exactement.
— Comment vous payait-il ?
— Je recevais de l'argent par la poste, dans une enveloppe.

— Si vous aviez besoin de prendre contact avec lui ?
— Cela ne s'est jamais présenté.
— Si cela s'était présenté ?
— J'aurais écrit *Georges* au lieu d'*Arthur*.
— L'homme qui vous a embauché, était-il Français ou étranger ?
— Étranger.
— Quel accent ?
— Pas très distinct.
— Je vois ça. On en reparlera plus tard. Pour l'instant, en route.
— En route ?
— Mais oui. À quelle heure avez-vous placé le dernier document dans la cache ?
— Vers quatre heures.
— Il peut encore y être. Dépêchons-nous. Passez devant. Et rappelez-vous que dans le doute, moi, je ne m'abstiens pas : je tire. »
M. Paul paraissait fort ennuyé d'avoir à accompagner l'agent secret.
« Vous croyez vraiment que ma présence est indispensable ? demanda-t-il.
— Et comment ! »
Ils descendirent l'escalier quatre à quatre, Langelot poussant de temps en temps le Violacé dans les reins. Dehors, le crépuscule commençait à tomber et les vitrines à s'allumer. Les deux compagnons arrivèrent à la voiture de Langelot.
« Mettez-vous au volant, et conduisez vite ! commanda le snifien. S'il en est encore temps, j'aimerais bien récupérer le papier. »
M. Paul soupira, hésita… Il était sur le point de démarrer quand :
« Jeune homme, dit-il, j'aime mieux tout vous avouer. Sous le pont d'Auteuil, à ma connaissance, il n'y a pas de cache.
— Comme c'est intéressant ! Où mettiez-vous les documents alors ?
— Je les envoyais poste restante à Monaco.
— Monsieur Paul, je vais me fâcher. Si vous les envoyiez par la poste, vous n'auriez pas eu le moindre besoin d'aller détériorer les murs des édifices publics par d'ineptes graffiti. Allons, Arthur ! Dites la vérité, une fois dans votre vie, rien que pour voir l'effet que ça fait.
— Ah ! Jeune homme, vous êtes trop rusé pour moi. C'est bien : je m'avoue vaincu. Je mettais les documents dans un sachet de plastique que je collais sous un banc, près du lac de Vincennes…

— C’est bien vrai, ce mensonge-là, Arthur ?
— C’est la vérité pure.
— Alors, direction Vincennes. »

12

LA CIRCULATION et la pluie devenaient de plus en plus intenses l'une et l'autre. Le Violacé conduisait prudemment – trop prudemment au gré de Langelot qui, de temps en temps, lui chatouillait un peu les côtes avec le canon de son pistolet pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas intérêt à lambiner.

Tout en surveillant son prisonnier-chauffeur, le jeune agent secret raisonnait ainsi :

« Ou bien il m'a dit la vérité, ou bien il m'a menti. Dans le premier cas, ou bien nous trouverons encore les papiers du C.C.S.S., ou bien, ils auront déjà disparu. Il faut que je combine une petite tactique pour chacune de ces éventualités. »

Enfin les immeubles firent place aux arbres et, dans la nuit qui tombait, une plaque claire apparut : c'était le lac Daumesnil.

« Alors, votre banc ?

— Patience. »

Bientôt, le Violacé arrêta la voiture. Il désigna un banc public, placé sous un réverbère, au bord d'un sentier, à mi-chemin entre la route

qu'ils suivaient et le lac.

« C'est ici, dit-il, en observant Langelot de ses petits yeux jaunes.

— Vous allez exécuter mes ordres ponctuellement, fit l'agent secret. Voyez-vous cet arbre, à trente mètres d'ici, au milieu de la pelouse ?

— Je ne suis pas aveugle.

— Quand je vous aurai donné le signal, vous descendrez lentement et vous irez vous placer le nez contre cet arbre. Vous entourerez le tronc de vos bras et vous ne bougerez plus avant que je ne vous aie appelé. Je suis un excellent tireur, je vous en avertis, et au moindre mouvement suspect, je vous en ferai la démonstration. C'est clair ?

— Pour clair, c'est clair !

— Parfait. Pendant que vous serez en train d'embrasser l'arbre, j'irai chercher votre sachet de plastique sous le banc. À quelle extrémité est-il collé ?

— À l'extrémité droite. Cependant, je ne voudrais pas…

— Quoi donc ?

— Selon toute probabilité, les autres auront déjà mis la main sur le document. Je ne voudrais pas que vous me teniez pour responsable… Si le sachet n'y est plus, vous comprenez bien que ce n'est pas ma faute.

— On verra ça. Descendez, et faites ce que je vous ai dit. »

Le Violacé descendit, et, sans se retourner, la tête rentrée dans les épaules à cause de la pluie, se dirigea vers l'arbre désigné. Langelot, cependant, reprit le bloc de papier à lettres qui lui avait déjà servi, et écrivit quelques mots sur la première feuille, qu'il glissa ensuite dans une enveloppe. L'enveloppe cachetée, il descendit de voiture à son tour. Arthur avait déjà atteint l'arbre et l'entourait de ses bras.

Langelot colla un bout de scotch sur l'enveloppe et courut au banc, sous lequel il passa la main. Il n'y avait rien. Il se mit à quatre pattes, alluma la petite torche électrique dissimulée dans son porte-clefs, et examina soigneusement la surface inférieure du banc. À aucun endroit, il ne trouva la moindre trace de colle. Cela ne signifiait rien : il était encore possible que l'ennemi eût fait disparaître le document sans laisser de traces.

Langelot se releva.

« Snif snif… » murmura-t-il.

À haute voix, il appela :

« Revenez. »

Arthur se retourna :

« Alors ? Vous avez trouvé ? »

Langelot ne répondit pas. Ils regagnèrent la voiture tous les deux. Le Violacé monta devant, Langelot derrière, feignant de ne pas s'apercevoir que son chauffeur l'observait par le rétroviseur.

L'agent secret tira l'enveloppe de sa poche, la déchira, en retira une feuille de papier, la lut… et changea de visage.

« Cher monsieur Arthur, fit-il d'une voix sifflante, je vous remercie de votre collaboration, mais je pense que vous aurez tout de même intérêt à rédiger votre testament.

— Comment ? Pourquoi ?

— Parce que, cher monsieur Arthur, si, en temps de paix, l'espionnage n'est puni que de peines de prison relativement légères, il n'en va pas de même pour les conspirations contre la vie du chef de l'État.

— Hé ! Hé ! Il doit y avoir une erreur ! »

Le Violacé se retourna, très inquiet.

« Il n'y a pas d'erreur, cher monsieur Arthur. Vous m'avez dit vous-même que ce banc vous servait à communiquer avec vos chefs. Soit que vous soyez l'auteur du message que j'ai trouvé…

— Vous avez trouvé un message ?

— Soit qu'il s'agisse d'une réponse à celui que vous avez envoyé, aucun tribunal ne peut avoir de doute sur vos intentions. Démarrez vite : j'ai hâte de m'être débarrassé de vous.

— Monsieur, monsieur ! protesta le Violacé. Je ne comprends pas. Où avez-vous trouvé ce message ?

— Sous le banc. À l'extrémité gauche, ce qui laisserait entendre qu'il s'agit d'une réponse.

— Mais monsieur, je n'ai jamais reçu de réponse par cette voie !

— Alors, c'est encore mieux. Il s'agit d'une lettre que vous auriez écrite vous-même.

— Impossible ! Impossible ! Pouvez-vous au moins me dire ce qu'il y a dans cette lettre ? »

Langelot la lui montra.
« Surtout, n’essayez pas de me l’arracher ! » prévint-il.
Les yeux du Violacé s’écarquillèrent lorsqu’il lut :

Confirme toutes dispositions de sécurité relatives à opération Damoclès. Agissez. Ceci est votre feu vert. Signé : Anacharsis.

« Je ne comprends rien ! fit Arthur. Qu'est-ce que le chef d'État a à voir avec ce papier ?

— Vous savez encore mieux que moi, répondit Langelot improvisant brillamment, que le nom *Anacharsis* est le pseudonyme du chef d'une organisation terroriste qui se propose d'assassiner le chef de l'État. Cet assassinat s'appelle, en code, l'opération Damoclès. Nous n'avions jusqu'à présent que peu de renseignements sur cette organisation, mais je suis persuadé que vous nous ferez part de vos connaissances. Mettez vite le contact. Je crois que je suis bon pour la Légion d'honneur.

— Monsieur ! sanglota le Violacé. Je ne sais rien d'Anacharsis ni de Damoclès. Je ne fais pas partie de cette organisation. Il s'agit d'une horrible coïncidence.

— Quoi ? demanda Langelot ironiquement. Vous voulez me faire croire que deux groupes distincts auraient choisi le même banc de bois de Vincennes pour correspondre secrètement avec leurs membres ? Vous ne trouvez pas que c'est improbable ? »

Arthur laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Il paraissait accablé. Enfin :

« Oui, dit-il, c'est tout à fait improbable, parce que cela n'est pas. Moi, je ne me suis jamais servi de ce banc. Mon banc à moi est au bois de Boulogne. Et j'espère du fond du cœur que le document y est toujours. Sans quoi, vous croirez que je mens encore.

— Au bois de Boulogne, vite ! » commanda Langelot.

Cette fois, le Violacé lui-même, oubliant toute prudence, se lança à toute vitesse dans les boulevards extérieurs. Pour lui, il semblait encore plus important que pour Langelot d'arriver à la cache avant ses correspondants.

Porte d'Italie, Porte d'Orléans, Porte de Versailles. À peine si M. Paul condescendait à s'arrêter aux feux rouges. Langelot le voyait suer à grosses gouttes. L'informateur professionnel, qui avait trompé, berné, exploité, toute sa vie, était pris maintenant à son propre piège et n'avait plus qu'une seule ambition : sauver sa tête.

À la Porte d'Auteuil, il demanda, sans se retourner :

« C'est vous qui avez rédigé le message, pendant que j'avais le nez

dans l'arbre, n'est-ce pas ? J'aurais dû le deviner plus tôt.

— Si c'est tout ce que vous avez trouvé pour prouver votre innocence, répliqua Langelot, je doute que cela vous soit très utile devant un tribunal. »

La nuit était complètement tombée, mais Arthur connaissait visiblement le Bois. Il arrêta la 2 CV devant l'entrée d'une allée cavalière.

« Il faut continuer à pied », dit-il.

Ils firent une cinquantaine de mètres, se mouillant les pieds, et sentant des cataractes d'eau leur dégouliner le long de la colonne vertébrale.

Ils arrivèrent dans une clairière.

« C'est ici », souffla le Violacé.

Dans l'ombre, Langelot distingua un banc de bois qui leur faisait face.

« Ne vous éloignez pas trop de moi, commanda-t-il. Il fait sombre, et je ne tire pas tout à fait aussi bien dans l'obscurité. »

Côte à côte, ils s'approchèrent du banc.

Langelot se pencha, et passa la main sous le siège. Arthur le regardait faire, angoissé.

13

« ALORS ? demanda le Violacé, tremblant de peur autant que de froid.

— Le sachet y est, répondit Langelot. Dans le sachet, il semble y avoir du papier.

— C'est ça ! C'est ça ! cria Arthur en trépignant. Arrachez le tout. C'est fixé avec une simple bande de Scotch.

— Arracher ? Sûrement pas. Nous allons le laisser en place. Venez derrière ces buissons, mettez-vous à plat ventre, et ne bougez plus.

— Mais c'est mouillé ! protesta Arthur.

— Vous avez raison. On aurait dû penser à apporter une couverture ! » fit Langelot, sarcastique.

Ils s'étendirent côte à côte dans l'herbe trempée, à quelque quatre mètres de la cachette.

« Combien de temps allons-nous rester ici ? demanda le Violacé.

— Jusqu'à la Saint-Glinglin j'en ai bien peur », répondit Langelot.

Au fait, il n'avait plus besoin de M. Paul et aurait pu le relâcher.

Mais qui lui garantissait que le Violacé n'irait pas immédiatement alerter ses chefs, s'il possédait un moyen quelconque de les joindre ? Et alors, tous les efforts de Langelot n'auraient mené à rien. Sans doute, aurait-il réussi à se disculper et à mettre fin aux fuites du C.C.S.S., mais non pas à capturer les principaux coupables, ce qui, seul, pouvait le satisfaire. Mieux valait donc que M. Paul risquât d'attraper un rhume de cerveau.

Du reste, les prévisions pessimistes de Langelot ne se vérifièrent pas. Son compagnon et lui n'étaient pas sous la douche depuis une demi-heure, que des pas se firent entendre, à travers le chuintement de la pluie.

La silhouette d'un homme, tête nue, vêtu d'un manteau de pluie serré à la ceinture, apparut. L'inconnu s'approcha du banc, jeta un regard circulaire, se pencha, et se releva une seconde plus tard, son butin à la main.

À grands pas, il repartit dans la direction d'où il était venu.

Langelot lui donna une quinzaine de mètres d'avance, puis commença à se relever, sans faire le moindre bruit. Arthur l'imita.

D'un geste, l'agent secret invita son prisonnier à passer devant lui. À un mètre l'un derrière l'autre, ils entreprirent de filer l'inconnu.

Ils suivirent d'abord l'allée cavalière, puis débouchèrent sur l'avenue. À quelque distance de la 2 CV, était garée une 404. Avant de prendre le volant, l'inconnu regarda encore autour de lui pour s'assurer qu'il n'avait pas été épié, mais il ne repéra ni le Violacé ni Langelot, dont les silhouettes se confondaient avec la pluie et l'obscurité.

La portière de la 404 claqua ; ses feux s'allumèrent ; son moteur vrombit. Elle s'éloigna rapidement.

« Maintenant, chuchota M. Paul, vous n'avez plus besoin de moi ? »

Langelot hésita. D'un côté, son prisonnier ne pouvait plus que le gêner ; d'un autre côté, il était dangereux de le relâcher.

« Si ! déclara-t-il. J'ai pris goût à me faire conduire par un chauffeur. Suivez la 404 sans nous faire repérer. »

Arthur soupira et reprit son poste. Langelot monta derrière, pour plus de sécurité.

Au reste, le Violacé semblait en avoir pris son parti : il était battu, soit ; il servirait son nouveau vainqueur tant qu'il y trouverait

avantage. Il commença à suivre la 404 à bonne distance, sans jamais risquer de la perdre de vue, tous feux éteints d'abord, puis normalement, dès que les deux voitures eurent atteint une artère plus fréquentée.

La 404 prit l'allée des Fortifications jusqu'à la Porte d'Auteuil, puis le boulevard Exelmans, traversa la Seine, et remonta les boulevards extérieurs jusqu'à la Porte de la Plaine. Là, elle tourna à droite et erra pendant quelque temps dans les rues de Vanves, au hasard, comme par acquit de conscience, pour se débarrasser d'un suiveur éventuel. Mais, étroitement surveillé par Langelot, M. Paul ne se laissa pas semer. Enfin la 404 s'arrêta dans la rue Aristide-Duru, devant le numéro 45 ; la 2 CV alla aussitôt se garer devant le 23.

Le numéro 45 était celui d'une petite villa – trois fenêtres à l'étage, deux au rez-de-chaussée — donnant sur un jardin planté de buissons et séparé de la rue par une forte grille.

Le conducteur de la 404 sonna. Quelques secondes plus, tard, on lui ouvrit. Il traversa le jardin. Langelot et Arthur, qui n'avaient pas quitté la 2 CV virent la porte de la maison s'ouvrir et se refermer. Le document concernant *Frédégonde* était enfin arrivé à destination.

La raison voulait que, maintenant, Langelot rendît compte au S.N.I.F. de sa petite enquête et en laissât l'achèvement à des agents plus compétents que lui. Mais Langelot était jeune ; il ne manquait pas d'un certain orgueil, d'ailleurs souvent justifié. Si près du terme, la tentation était bien forte de conduire l'affaire à bonne fin par ses propres moyens… Il se vit le soir même, se présentant au capitaine Montferrand :

« Mon capitaine, les fuites du C.C.S.S., obtenues grâce à l'innocente complicité de Mlle Thérèse Proutier, profitaient à tel pays. L'agent chargé de recueillir les informations était l'attaché de telle ambassade. J'en ai les preuves formelles. L'attaché lui-même est dans ma voiture, pieds et poings liés. J'espère que la Sécurité militaire se déclarera satisfaite… »

Il se tourna vers le Violacé.

« Connaissez-vous cette maison ?

— Je la vois pour la première fois.

— Tant pis. Nous allons entrer dans le jardin d'abord, dans la maison ensuite.

— Nous ?… »

Les traits bouffis de M. Paul exprimaient tout, sauf de l'enthousiasme.

« Oui. Nous. Vous n'êtes pas content ? Vous devriez me remercier. Je vous offre une chance de vous racheter aux yeux des autorités.

— Mais com… comment entrerons-nous ?

— Nous grimperons par-dessus la grille. Vous me ferez la courte échelle. Je vous aiderai ensuite. D'accord ? »

Langelot savait bien qu'il prenait un gros risque en demandant son aide au Violacé, mais comment faire autrement ?

« D'accord, dit Arthur. Mais ensuite vous parlerez pour moi à vos patrons ?

— Promis. »

Ils laissèrent la voiture devant le numéro 23 et remontèrent jusqu'au 45. La grille, haute d'un mètre, couronnait un mur de pierre, d'un mètre aussi environ.

« Jeu d'enfant ! » pensa Langelot.

Il n'aurait même pas besoin de courte échelle.

Il sauta sur le mur, saisit deux barreaux, lança le pied. Il avait la souplesse d'une danseuse étoile. Un instant, il se tint en équilibre, debout sur le sommet de la grille, sur laquelle il ne pouvait se coucher parce que chacun de ses barreaux se terminait par un fer de lance. Puis, il bondit.

Le feuillage mouillé qui s'était refermé sur lui le dérobait aux vues de la maison. Il se retourna, regarda par-dessus le mur : le Violacé n'était plus là.

« Arthur ! » appela Langelot à mi-voix.

À ce moment, une pierre lancée à toute volée vint heurter une des fenêtres du rez-de-chaussée qui était éclairée. Aussitôt la fenêtre s'éteignit, mais des projecteurs s'allumèrent dans le jardin. Accroupi derrière son buisson, Langelot ne s'en trouva pas moins en pleine lumière.

« Alerte ! Alerte ! criait la voix du Violacé, embusqué derrière la 404. C'est moi, Paul ! Il y a un gars dans le jardin. Attention. Il a deux pistolets… »

Langelot se redressa : il allait essayer de ressortir par le chemin par lequel il était venu.

Une voix venant de la maison se fit entendre.

« Haut les mains ! Ne bougez pas. Vous êtes couvert par trois armes automatiques. »

Langelot leva les bras.

Deux hommes sortirent de la maison. Ils étaient armés de mitraillettes. Ils firent passer l'agent secret devant eux et le poussèrent à l'intérieur de la maison. Les projecteurs s'éteignirent.

L'un des hommes continuait à couvrir Langelot de son arme ; l'autre le fouilla, et lui enleva toutes ses possessions, qu'il plaça sur une petite table.

Langelot regardait autour de lui. Il se trouvait dans le vestibule d'une maison de banlieue comme il y en a des milliers autour de Paris. Au mur, il reconnut *Les Glaneuses* et *L'Angélus* de Millet. Dans un coin, il vit un porte-parapluie en coquillages. Tout cela était du dernier bourgeois.

Le fouilleur sortit par une porte latérale. Il avait emporté tous les objets confisqués à Langelot. Il resta absent cinq minutes environ, pendant lesquelles pas un mot ne fut prononcé ni par le prisonnier ni par le gardien.

Puis la porte s'ouvrit. Le fouilleur parut. Il dit au gardien :

« Va voir dehors ce qui se passe. »

Et à Langelot :

« Arrive. »

Langelot entra dans une assez grande pièce meublée comme un bureau du siècle dernier : boiseries foncées, bibliothèque aux reliures dorées, doubles rideaux de velours brun.

Deux hommes se tenaient déjà dans la pièce. Debout près de la table de travail, Langelot reconnut le conducteur de la 404. Derrière, trônait un énorme personnage à grosses lunettes carrées : il avait la tête d'une grenouille et le volume d'un bœuf. C'était le capitaine Sourcier, de la Sécurité militaire, chargé de l'enquête sur les fuites du C.C.S.S.

14

CHERCHANT à cacher sa stupeur et son soulagement, Langelot claqua des talons :

« Mes respects, mon capitaine. »

Le gros homme parut surpris.

« Vous me connaissez ?

— Je suis le sous-lieutenant Langelot, du S.N.I.F. À vos ordres, mon capitaine. Je vous ai rencontré ce matin dans l'escalier.

— Je ne me rappelle pas », dit Sourcier.

En civil, il paraissait encore plus massif qu'en uniforme.

« Eh bien, lieutenant, fit-il, peut-être voudrez-vous m'expliquer ce qui me vaut l'honneur de votre visite. »

Langelot hésita. Fallait-il exposer à un officier de la Sécurité militaire les déductions dont il n'avait même pas fait part à ses propres chefs ? Il y répugnait beaucoup, mais, d'un autre côté, il savait bien qu'il s'était conduit comme un imbécile, et persévérer dans une voie aboutissant de toute évidence à une impasse ne servait à rien.

« Je dirai la vérité, pensa-t-il, mais j'en dirai aussi peu que je pourrai. »

Il répondit :

« Mon capitaine, je suis le courrier chargé par le S.N.I.F. de porter les messages *très secrets* du général de la Tour du Becq à leurs destinataires. Mon chef m'ayant parlé des fuites sur lesquelles vous enquêtez, j'ai tourné un peu autour des Invalides, et j'ai découvert… Puis-je parler devant Monsieur ? demanda-t-il en indiquant le conducteur de la 404.

— Certainement, dit Sourcier.

— J'ai découvert un personnage qui inscrivait des signaux en code dans une cabine téléphonique. Je l'ai suivi. Il s'est rendu au bois de Boulogne où il a réussi à me semer. J'ai eu la chance de le retrouver un peu plus loin. Je l'ai encore suivi. Il m'a ainsi conduit jusqu'à son domicile. Je lui ai fait avouer qu'il se procurait les documents du C.C.S.S. grâce à une secrétaire de ce service. Après avoir essayé de me tromper plusieurs fois, il a enfin accepté de me conduire jusqu'à la cache où il avait dissimulé le dernier message du général. Nous nous sommes embusqués près de cette cache, et nous avons suivi Monsieur jusqu'à cette villa. J'avais promis à mon informateur d'intervenir en sa faveur au cas où il m'aiderait à récupérer le document : il a préféré me trahir et vous alerter. Je suppose qu'il savait dès le commencement où il allait et qu'il m'a attiré dans un piège.

— Dois-je comprendre que vous avez mené cette enquête tout seul ? demanda lourdement Sourcier.

— Oui, mon capitaine.

— Cependant, vos chefs étaient au courant ?

— Non, mon capitaine. Je suis en permission. Je… J'avais deviné que j'étais suspect. Je voulais me disculper.

— Hum hum ! fit Sourcier. Je ne suis pas certain que vos chefs apprécieront vos méthodes, lieutenant. Vous avez indéniablement manqué à la discipline.

— Oui, mon capitaine.

— Bien, bien, bien… »

Le capitaine paraissait hésiter. Bientôt il reprit :

« Lieutenant, j'ai été jeune moi-même, et je comprends tout ce que vous avez dû ressentir. Cependant vous avez été de la dernière

imprudence. L'informateur Arthur n'était pas censé connaître cette adresse : vous vous trompez en croyant qu'il vous a conduit à dessein. Simplement, il a cru bien faire en nous prévenant de votre intrusion. Ce n'était du reste pas un mauvais calcul, encore que je sois fort ennuyé de ce qu'il connaisse maintenant cette maison. »

Sourcier sonna. Le gardien entra.

« Tout est calme ? demanda le capitaine.

— Oui, chef. J'ai mis sous clef le gars qui a donné l'alerte.

— Relâchez-le et conseillez-lui d'oublier qu'il est jamais venu ici. Qu'il attende mes instructions chez lui.

— Bien, chef. »

Le gardien sortit.

« Puisque nous sommes entre nous, reprit Sourcier, je ferais aussi bien de vous expliquer dans quelle subtile toile d'araignée vous avez mis les pieds. Les fuites du C.C.S.S. nous inquiètent beaucoup, et nous avons décidé de sonder tous les membres de ce comité un à un. Nous pensons que le coupable n'aura pas les mêmes réactions que les innocents, lorsque nous lui demanderons de nous fournir des renseignements confidentiels. C'est une tâche de longue haleine, mais qui ne peut manquer de porter ses fruits. Déjà, nous savons que l'une des secrétaires du C.C.S.S. résiste mal à l'intimidation administrative. Nous découvrirons ensuite que tel savant serait disposé à se laisser acheter, etc.

— Autrement dit, mon capitaine, vous faites ce qu'on appelle, en terme de métier, de la provocation ?

— Exactement. C'est une technique difficile, et je déplore que vous soyez venu y mettre votre nez inexpérimenté, si vous me passez l'expression. »

Le gros capitaine sourit lui-même de sa petite plaisanterie. Langelot prit la liberté de lui dire :

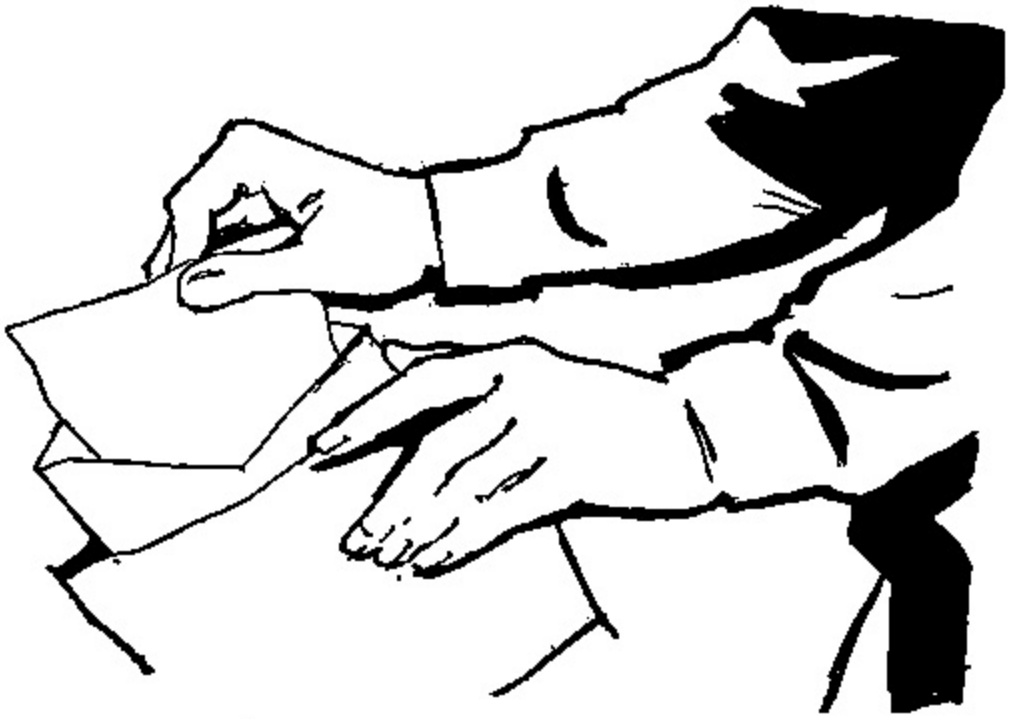
« Mon capitaine, je connais très mal cette technique, c'est vrai. Mais est-ce que vraiment vous pensez qu'il peut être rentable de laisser toute une journée, collé sous un banc du bois de Boulogne, où n'importe quel enfant pourrait le découvrir par hasard, un document aussi important ?

— Ah ! jeune homme, jeune homme ! Tant de naïveté m'étonne de votre part. Bernard, voulez-vous montrer au lieutenant ce que vous

avez rapporté du Bois ? »

Le conducteur de la 404 s'avança vers Langelot et lui tendit un sachet de plastique.

« Ouvrez ! » dit Sourcier.



Dans le sachet se trouvait une enveloppe jaune et, dans l'enveloppe, une feuille de papier… vierge. Langelot ouvrit de grands yeux.

« Le document authentique n'est pas resté sous ce banc plus de trois minutes, expliqua Sourcier. Il a été remplacé dans la cache par celui que vous voyez. Ce procédé nous permettait de vérifier la fidélité d'Arthur. Après tout, il aurait pu vouloir servir deux maîtres à la fois, et vendre à un autre acheteur une information concernant la cache.

— Je vois…, murmura Langelot, écrasé par un art aussi consommé. Mon capitaine, Arthur savait-il qu'il travaillait pour la Sécurité militaire ?

— Il ne savait rien du tout. Celui de mes agents qui a pris contact avec lui a même adopté un accent étranger. »

Langelot baissa la tête. Sourcier échangea un coup d'œil avec Bernard, puis parla :

« Lieutenant, votre entreprise mérite peut-être la sympathie, mais sûrement une sanction disciplinaire. Je demanderai huit jours d'arrêts de rigueur pour vous au chef du S.N.I.F. À propos, où est votre carte d'officier ? Je ne l'ai pas trouvée dans votre portefeuille.

— Je n'ai pas voulu l'emporter, mon capitaine, pour le cas où je serais capturé par un service étranger.

— Louable intention. Mais qui me prouve alors que vous êtes effectivement le sous-lieutenant Langelot ?

— Mon capitaine, vous pouvez téléphoner au capitaine Montferrand. »

Sourcier fronçait le sourcil.

« Je commence à croire, dit-il, que j'ai été aussi imprudent que vous. J'ai peut-être donné une leçon de renseignement à un agent ennemi. Bernard, qu'en pensez-vous ?

— Mon capitaine, nous pourrions demander à un officier du S.N.I.F. de venir l'identifier.

— C'est une idée. Mais si ce jeune homme est en fait un agent ennemi, est-il bien utile que le S.N.I.F. apprenne notre adresse ici ? Non, non. Il vaut mieux que vous preniez ce garçon avec vous et que vous l'emmeniez au S.N.I.F. vous-même. Je vous demande pardon, lieutenant, d'avoir l'air de douter de votre parole, mais à mon âge on commence à savoir le prix d'une précaution supplémentaire. Vos possessions vous seront rendues par le lieutenant Bernard, aussitôt qu'une autorité du S.N.I.F. vous aura officiellement identifié. »

Sourcier se leva et tendit la main à Langelot :

« Ne soyez pas trop déçu, jeune homme. J'ai cinquante ans, et je commence à peine à savoir mon métier. »

Un sourire roublard se peignit sur la face de grenouille du capitaine Sourcier.

Il sonna. Le fouilleur entra.

« Vous accompagnerez M. Bernard et ce Monsieur qui n'essaiera probablement pas de fuir. Néanmoins, prenez un P.M. Venez voir ici. »

Le fouilleur s'approcha. Sourcier lui dit quelques mots à l'oreille. Le fouilleur rassembla tous les effets de Langelot, y compris ses deux pistolets, et les mit dans un carton qu'il prit sous son bras.

« Venez », dit-il au snifien.

Ils sortirent et allèrent s'asseoir sur le siège arrière de la 404. Le

fouilleur caressait sa mitraillette. Langelot faisait des efforts surhumains pour ne pas se laisser aller au désespoir. Voilà où sa brillante enquête l'avait mené ! À courir dans les plates-bandes d'un service parallèle ! Dans une heure, ou, peut-être, le lendemain matin, il lui faudrait expliquer son initiative au capitaine Montferrand. Non seulement il passerait aux yeux de tous pour un maladroit et un indiscret, mais encore les soupçons qui pesaient déjà sur lui en seraient redoublés. Car enfin les copies faites par Thérèse n'avaient pas abouti chez l'ennemi. Donc il y avait un autre traître ayant accès aux documents du C.C.S.S...

Après dix minutes d'attente, Bernard rejoignit ses compagnons de route. Il prit le volant. La 404 démarra.

Langelot se laissait conduire sans regarder autour de lui. Soudain, la voiture s'arrêta.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » grogna Bernard.

La rue était étroite et sombre. Un camion, capot ouvert, était placé en diagonale sur la chaussée. Le chauffeur, un homme jeune et robuste, paraissait en proie à une crise d'hystérie. Il courait le long du camion en se tordant les mains.

En apercevant la 404 arrêtée, il se précipita vers elle. Bernard baissa sa vitre. Le chauffeur l'apostropha dans une langue que personne ne comprenait.

« Qu’est-ce qu’il baragouine ? demanda Bernard.

— Parrdonne, parrdonne, accidanne, pitite camionne anne pan, pas marchère, bredouillait l’homme.

— Il dit que son camion ne marche pas, je crois, remarqua Langelot, essayant de se secouer.

— Oui, oui, pitite camionne pas marchère dou tu ! fit le chauffeur, ravi d’être compris.

— Qu’est-ce que vous voulez que j’y fasse ? demanda Bernard avec humeur.

— Aidère, aidère poussère ! » supplia l’autre.

Bernard regarda par la vitre arrière. Il n’y avait pas de place pour faire demi-tour.

Il haussa les épaules.

« Je n’ai pas envie de faire cent mètres de marche arrière. Je crois qu’on aurait aussi vite fait de le *poussère*. Vous, mon jeune camarade, j’espère que vous n’allez pas essayer de profiter de la circonstance pour vous évader. Nous aurions vite fait de vous rattraper. »

Langelot ne trouva même pas de répartie. Il descendit d’un côté, pendant que Bernard descendait de l’autre. Le fouilleur, la mitraillette en bandoulière, les suivit.

« Garrçconne poussère derrière. Policière aussi derrière. Vous devanne. Moi volanne pilotère ! » décida le chauffeur.

Bernard se plaça près de l'aile avant droite ; Langelot et le fouilleur passèrent derrière le camion.

Soudain la portière arrière s'ouvrit, et deux solides gaillards en descendirent.

« Hé ! fit le fouilleur, on dirait qu'ils nous attendaient pour travailler, ces deux-là. »

Au même instant, l'un des deux individus bondit sur lui. Le fouilleur sauta de côté, arma sa mitraillette et appuya sur la détente. L'arme s'enraya. D'un coup de poing, l'assaillant fit rouler le fouilleur sur la chaussée.

L'autre individu s'était pareillement jeté sur Langelot, qui l'évita et, d'un croc-en-jambe, l'envoya s'abîmer la physionomie contre la paroi latérale du camion.

Cependant le chauffeur, au lieu de grimper dans sa cabine, s'était précipité sur Bernard et avait roulé par terre avec lui.

Langelot courut au secours du lieutenant, mais le chauffeur se relevait déjà, tandis que le malheureux officier, proprement assommé, ne bougeait plus.

Les heures passées à s'entraîner au judo et au karaté ne sont pas perdues dans ce genre d'occasion. D'un coup de pied à la mâchoire, Langelot rejeta le chauffeur contre le camion.

Puis il se retourna pour faire face au premier attaquant qui, visiblement, avait déjà réglé son compte au fouilleur, et venait maintenant s'expliquer avec le plus jeune – et aussi le plus combatif – des attaqués.

Langelot plongea sous le bras du sbire, et, de deux doigts réunis, le frappa au plexus solaire. L'homme se rejeta en arrière, plié en deux.

De nouveau, Langelot se tourna vers le chauffeur, qui recula en toute hâte, sautant par-dessus le corps de Bernard. Langelot sauta aussi, mais sans qu'il sût comment, son pied se prit dans l'imperméable du lieutenant, et il tomba en avant.

Le chauffeur, aussitôt, fut sur lui de tout son poids. Langelot, couché le nez sur la chaussée crut entendre ses propres os craquer. Il essaya bien de désarçonner son cavalier, mais en vain. Les deux compagnons du chauffeur, qui commençaient à reprendre leurs

esprits, ajoutèrent leur poids à celui de leur chef. Puis une mince cordelette se noua autour des poignets et des chevilles de l'agent secret. L'un des deux sbires l'enleva dans ses bras comme s'il avait été un enfant emmailloté et alla le jeter dans la caisse du camion où il prit place à côté de lui. L'autre sbire monta dans la cabine à côté du chauffeur, après avoir rabattu le capot.

Le camion repartit comme si de rien n'était.

Les corps de Bernard et du fouilleur restèrent sur la chaussée, sans que Langelot pût savoir si les malheureux étaient morts ou avaient seulement perdu connaissance.

Le trajet dura une heure environ.

Par la vitre qui séparait la caisse de la cabine, Langelot voyait les nuques du chauffeur et de son voisin. Il voyait aussi le sommet de certains immeubles, et le ciel noir.

Bientôt les immeubles disparurent. Des poteaux électriques et des arbres les remplacèrent.

Personne ne parlait. Langelot ne cessait de se maudire : ah ! si seulement il n'avait pas laissé Arthur dehors ! ah ! si seulement il avait prévenu le S.N.I.F. à temps ! ah ! si seulement il n'était pas allé s'inventer une mission absurde que personne ne lui avait demandé de remplir !

Mais, à la réflexion, il voyait bien que cette mission lui avait été imposée par les soupçons du capitaine Montferrand, que l'esprit même dans lequel il l'avait entreprise lui avait interdit d'en rendre compte, qu'ayant décidé d'agir seul, il n'aurait pu se débarrasser d'Arthur à aucun moment. Quant à sa capture finale par ce commando d'étrangers, il n'en était vraiment pas responsable. Qui sait ? si son pied ne s'était pas pris dans le corps du lieutenant Bernard, tout se serait peut-être même terminé autrement.

Le camion s'arrêta. Par la vitre, Langelot vit plusieurs points rouges passer dans le ciel. De puissants grondements ébranlaient l'air. On était arrivé près d'un aéroport.

L'homme qui gardait Langelot se mit debout et alluma une torche électrique. L'agent secret vit, dans un coin, le carton qui contenait ses effets personnels et ses armes : les ravisseurs avaient donc pris la peine de s'en emparer.

« Pourquoi n'ont-ils pas aussi enlevé Bernard et le fouilleur ?... »

Le garde tira de sa poche une trousse qu'il ouvrit et il y prit une seringue et une petite bouteille, dans laquelle il plongea la seringue pour la remplir.

« Hé là, qu'est-ce que vous faites ? » demanda Langelot.

Retrouvant un peu de son allant naturel, il ajouta même :

« J'ai déjà eu tous les vaccins qu'il me faut, merci. »

L'homme ne répondit pas.

Il vint tout simplement s'asseoir sur le ventre de Langelot.

« Aïe ! fit l'agent secret. Je ne suis pas un fauteuil Louis XV : faut pas vous fier aux apparences. »

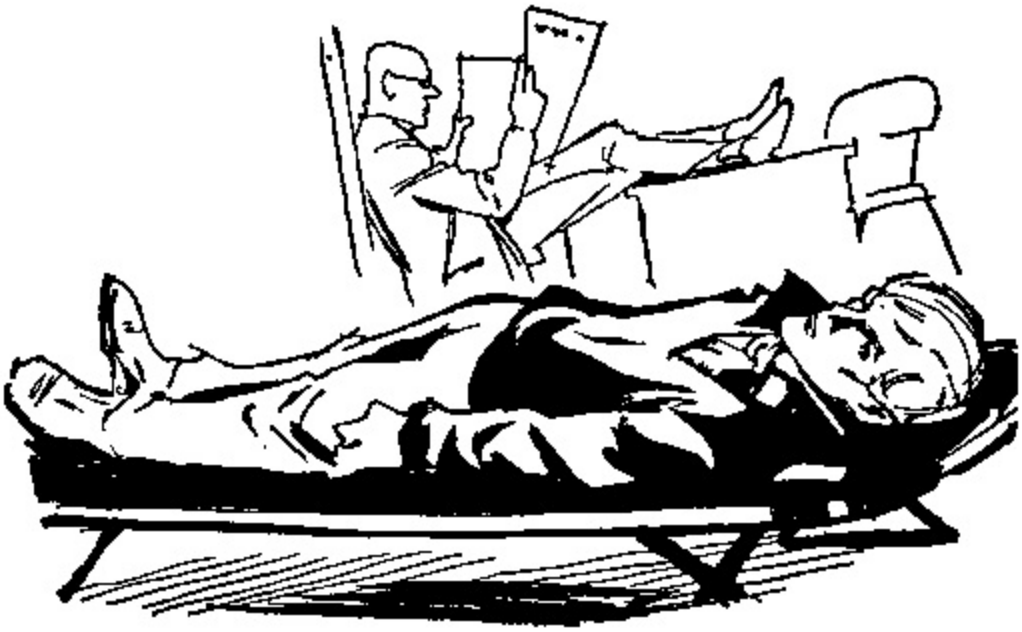
Silencieusement, l'homme lui plongea l'aiguille à la base du cou.

Puis il appuya.

Un liquide inconnu pénétra dans le corps de Langelot.

Trois secondes plus tard, le snifien avait perdu connaissance.

DEUXIÈME PARTIE



1

LA CONSCIENCE revint à Langelot tout d'un coup, mais, aussitôt, son réflexe d'agent secret joua :

« N'ouvrons pas les yeux. Faisons le mort… »

Il essaya de percevoir un bruit ou une odeur qui le renseigneraient sur l'endroit où il se trouvait. Malheureusement, le monde qui l'entourait paraissait silencieux et inodore.

Langelot se résigna à bouger les paupières.

Il était étendu sur un lit de camp, dans une cellule sans fenêtres, qui contenait en outre une table et deux chaises de métal. Sur l'une de ces chaises était assis un homme vêtu d'un uniforme étranger. Il avait posé les pieds sur la table et lisait un journal.

À une patère pendaient les vêtements de Langelot. Il était lui-même habillé d'un pyjama rayé blanc et beige.

Il consacra un instant à rassembler ses souvenirs. Il avait fait l'idiot, oui, et ensuite il avait été enlevé. Pourquoi ? Mystère. Où se trouvait-il ? Il l'ignorait. Depuis combien de temps ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Il plissa les yeux pour pouvoir lire le journal par-dessus l'épaule de son nouveau gardien. Il n'eut aucune difficulté à déchiffrer le titre et la manchette, mais, pour comprendre ce qu'ils voulaient dire, c'était une autre affaire : le journal était écrit dans une langue que Langelot ne connaissait pas.

« J'espère qu'au moins ils se servent des chiffres arabes, ces ostrogoths-là », pensa Langelot, espérant trouver la date.

Il la trouva en effet : un 13 suivi d'un nom de mois et du millésime était imprimé à la droite du titre.

« J'ai été pris le 8. Ça fait donc déjà cinq jours que je suis en captivité ? Ils ont dû me faire suivre un régime de piqûres ininterrompu… Mais pour quoi faire ? »

Soudain, il se rappela l'aéroport. On l'avait drogué pour le mettre dans un avion. Pour une raison quelconque, on avait aussi cru bon de le maintenir inconscient après l'arrivée.

Il se haussa sur un coude et dit :

« J'ai faim. »

L'homme jeta son journal sur la table, se retourna, se leva. Il était long et maigre. Il portait des lunettes à monture d'acier. Il s'approcha de Langelot sans mot dire, le dévisagea quelques instants, et lui offrit une cigarette.

« Merci, je ne fume pas », répondit l'agent secret.

Il ne quittait pas le paquet des yeux : il n'avait jamais vu cette marque-là. Il répéta :

« J'ai faim. »

L'homme rengaina ses cigarettes et, sans le moindre signe d'intelligence, sortit. En se refermant, la porte fit un bruit de métal sur du métal.

Langelot fit un effort pour se lever. Il se sentait faible, mais relativement dispos. Il alla à la table, jeta un coup d'œil au journal, qui lui demeura incompréhensible, se dirigea vers la porte et essaya de l'ouvrir : elle ne céda pas. Il revint à sa couchette, chercha une marque quelconque sur les draps, sur la couverture, n'en trouva pas. Il alla au portemanteau et fouilla ses propres poches : elles étaient vides. Soudain, il sursauta : la porte venait de s'ouvrir dans son dos, sans qu'il eût entendu personne approcher.

Le personnage qui entra parut à Langelot du dernier cocasse : il

portait un masque noir, une fausse barbe blonde et un immense domino qui l'enveloppait entièrement. Le gardien le suivait, muni d'une clef de sécurité au moyen de laquelle il referma la porte de métal.

Le barbu prononça, en un français parfait d'étranger :

« Vous ne contrôlez pas vos nerfs : vous avez sursauté. »

Langelot, vexé, répliqua :

« Je contrôle parfaitement mes nerfs, mais je n'ai pas l'habitude qu'on entre chez moi sans frapper.

— Très drôle, répondit le barbu sans sourire. Veuillez vous asseoir, je vous prie. »

Il prit lui-même la chaise derrière le bureau ; Langelot s'assit sur l'autre ; le gardien resta debout.

« Où suis-je ? demanda l'agent secret.

— Je ne vois pas l'utilité de répondre à cette question avec précision, dit le barbu. Vous êtes suffisamment loin de la France pour ne pas pouvoir compter sur une intervention de vos amis, quels qu'ils soient. Votre transport a été effectué avec la dernière discrétion, et, si l'on vous cherche, soyez persuadé que ce n'est pas ici.

— J'ai faim, dit Langelot.

— Cela n'a rien d'étonnant. Depuis cinq jours, vous avez été nourri uniquement par piqûres intraveineuses. Dès que vous aurez montré votre désir de coopérer avec nous, je me ferai un plaisir de vous offrir un déjeuner de nos meilleures spécialités. Pour l'instant, permettez-moi de me présenter. »

D'une main, l'étrange personnage enleva son masque ; de l'autre, sa barbe.

« Vous pouvez m'appeler Henri, annonça-t-il.

— Vous pouvez m'appeler Jules, répondit Langelot.

— Très drôle ! commenta Henri. Mais ce n'est pas votre nom, n'est-ce pas ? »

Henri avait environ trente-cinq ans. Son visage rose, aux yeux noirs, au nez busqué, aux lèvres minces, exprimait l'intelligence, l'obstination, le fanatisme, et, peut-être, la cruauté.

« Cela simplifierait les choses, dit-il doucement, si vous compreniez dès maintenant que vous êtes absolument à notre merci. Cette cellule n'a qu'une porte. La prison où elle est située est l'une des mieux

gardées de notre pays. Vous ne connaissez pas notre langue…

— Comment le savez-vous ?

— Vous avez été observé pendant que vous regardiez ce journal et, de toute évidence, vous n'y avez rien compris. Vous ne pouvez donc espérer fuir. Vos amis, je vous l'ai dit, ignorent où vous vous trouvez. Vos deux compagnons sont, hélas ! décédés. Vous devez vous résoudre, d'une façon ou d'une autre, à pactiser avec nous. »

Henri s'humecta les lèvres et reprit :

« Je sais que cela est difficile. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous aider à franchir ce pas, soit par la douceur, soit par la patience, soit par la violence. Croyez-moi, je n'ai aucun goût pour ce dernier moyen, mais j'ai besoin d'informations que vous détenez, et je mettrai le prix qu'il faudra pour les obtenir. Lorsque vous aurez satisfait notre curiosité, nous penserons alors à vous échanger contre tel des nôtres que les Français maintiennent prisonnier. Vous le voyez : votre seule chance de salut est une sincérité absolue. »

Il parlait d'un ton conciliant et persuasif. Langelot regarda autour de lui et reconnut que l'étranger avait raison : la douceur même avec laquelle il traitait son prisonnier, l'absence d'armes visibles, d'intimidation brutale, indiquaient que l'ennemi était sûr de lui. Aussi Langelot se jugea-t-il perdu. Il ne lutterait plus pour sa propre sécurité, mais, aussi longtemps qu'il le pourrait, pour celle de son service, de ses camarades.

« Très bien, dit-il en soupirant. Vous avez joué et gagné. Je m'appelle François Brulard. Je suis inspecteur à la D.S.T. »

Henri esquissa un sourire.

« Non, non, non, dit-il, vous commencez mal. Vous avez été suivi par nos agents en France depuis plusieurs semaines déjà, et nous connaissons parfaitement votre carrière, vos fréquentations, etc. Je ne prendrai même pas la peine de vous questionner là-dessus. Ce qu'il me faut, ce sont des renseignements sur votre service, vos agents, vos informateurs.

— Vous vous imaginez vraiment que je vais vous donner ce genre de renseignements ?

— Mais oui, dit Henri en souriant encore. Et je vais même vous mettre à l'aise : vous ne ferez courir aucun risque direct à vos camarades en usant de franchise avec nous : cinq jours ont passé

depuis votre disparition ; il y a beau temps que tous les codes du S.N.I.F., tous les pseudonymes, tous les rendez-vous ont été changés. Cependant, par recoupement, les informations que vous voudrez bien nous donner pourront se révéler précieuses.

— Pourquoi m'avez-vous gardé inconscient pendant si longtemps ?

— Une simple difficulté technique : plusieurs de nos services aspiraient à l'honneur de vous interroger, et, pendant que le gouvernement prenait sa décision, il avait été jugé préférable de vous laisser hors d'état de parler.

— Pourquoi n'avez-vous pas enlevé mes compagnons ?

— Oh ! Tout cela a eu lieu presque par hasard. En fait, nous avions l'intention d'enlever le capitaine Sourcier : c'est lui qu'attendait notre commando. Quand ils ont arrêté la voiture et ont vu qu'ils avaient commis une erreur, ils ont voulu repartir sans vous attaquer. Mais les deux gars qui étaient dans la caisse n'étaient pas prévenus : ils ont donc commencé la bagarre. Il ne restait plus qu'à vous tuer tous les trois, car nous ne nous intéressions nullement à capturer des sous-ordres. Au dernier moment, le chauffeur, qui vous avait filé précédemment, vous a reconnu et a pensé que, à défaut du capitaine Sourcier, nous serions tout de même contents de vous avoir. Votre curiosité est-elle satisfaite ?

— Oui. Merci.

— Alors, je propose que vous commenciez à satisfaire la mienne, monsieur le sous-lieutenant Langelot, du S.N.I.F. »

Ce dernier coup paralysa presque la volonté du jeune agent secret. Si l'ennemi savait tout de lui, jusqu'à son nom, jusqu'au nom de son service, à quoi bon résister ? Ne valait-il pas mieux répondre à toutes les questions qui lui seraient posées ? Au moins, il éviterait ainsi les violences dont Henri l'avait déjà menacé.

Langelot baissa la tête. La tentation de se rendre fut bien forte. Peut-être y eût-il succombé si la première question que posa Henri n'eût pas déclenché dans son cerveau une tempête d'hypothèses, d'illuminations diverses et d'intuitions contradictoires. S'il ne se trompait pas tout à fait, la France pouvait encore avoir besoin de lui…

« Je voudrais que vous me parliez d'abord, dit très doucement Henri, de l'opération *Damoclès*. »

2

L'OPÉRATION Damoclès n'avait jamais été qu'un fruit de l'imagination de Langelot, aussi ne se gêna-t-il pas pour en rapporter tous les détails à son interrogateur qui l'écoutait attentivement, mais sans prendre de notes : un magnétophone était probablement caché quelque part dans la cellule.

Tout en parlant – à en croire Langelot, l'enquête qui avait conduit à la découverte de l'opération *Damoclès* avait été l'une des plus dangereuses et des plus subtiles du S.N.I.F. – le jeune agent secret récapitulait les éléments de l'intuition qui l'avait frappé.

Sans doute n'en était-il encore qu'à des soupçons. Mais ces soupçons mêmes devaient, coûte que coûte, être transmis au S.N.I.F. S'évader, il n'y fallait pas compter. Mais peut-être pouvait-on réussir à atteindre un téléphone. Alors, pour peu que les communications avec la France puissent être obtenues rapidement, il suffirait de cinq minutes pour renseigner le capitaine Montferrand. Ensuite… eh bien, ensuite Langelot paierait probablement son audace de sa vie, mais s'il avait tenu à sa vie plus qu'à l'honneur de servir, il ne serait pas devenu officier des services de renseignement : il aurait planté des choux ou vendu des macaroni.

« Diverses hypothèses ont été formulées sur l'identité d'Anacharsis, disait Langelot. Un de nos agents, qui a réussi à prendre une photo d'Anacharsis, de dos…

— Lequel de vos agents ? demanda Henri.

— Le lieutenant Vincent, numéro 89. »

L'intention d'Henri était claire ; il avait commencé à poser des questions sur l'opération *Damoclès* plutôt que sur le S.N.I.F. lui-même parce qu'il pensait que l'agent secret raconterait plus facilement les détails d'une enquête qu'il n'exposerait l'organisation de son propre service. Ensuite, quand il aurait pris l'habitude de parler, on l'interrogerait sur des points plus délicats. Cependant Langelot préparait son plan. L'assurance dont les geôliers faisaient preuve jouerait en sa faveur.

Après une heure de confidences, il s'arrêta.

« J'ai faim, répéta-t-il.

— Vous avez bien gagné votre souper », répondit Henri en souriant ironiquement.

Et il dit quelques mots au gardien, dans une langue inconnue pour Langelot. Le gardien sortit. Langelot se renversa sur sa chaise. Il se rappelait qu'il n'avait pas entendu Henri et son compagnon approcher : la cellule était donc vraisemblablement insonorisée, ce qui représentait un avantage de plus.

« Je vous ai dit, reprit Langelot, que j'avais réussi à me faire admettre dans l'organisation d'Anacharsis, mais je ne vous ai pas encore dit comment ses membres se reconnaissent entre eux. Ils se font tatouer une petite étoile sur le poignet gauche, sous le bracelet-montre.

— Ils vous en ont tatoué une, à vous aussi ?

— Mais oui : regardez. »

Langelot se leva, fit le tour de la table, et mit sa main gauche sous le nez d'Henri. Henri se pencha.

« Je ne vois r… », commença-t-il.

Il n'acheva pas. Du tranchant de la main droite, Langelot l'avait frappé à la nuque. Henri s'affaissa, sans connaissance.

« Et d'un ! » murmura le snifien.

Il installa Henri dans une pose plus naturelle, la tête appuyée au dossier de la chaise. Puis il alla se placer à côté de la porte, qui

s'ouvrait à l'intérieur, et attendit.

Une fois de plus, sans qu'il eût entendu de pas, cette porte s'ouvrit, et le gardien entra, portant un plateau. Langelot était caché par la porte. Ne le voyant pas, le gardien poussa une interjection. Mais déjà l'agent secret était sur lui : un atémi au niveau du bulbe rachidien et il tombait à son tour.

« Hé ! Pas si vite ! » fit Langelot, en rattrapant le plateau, qu'il posa sur la table.

Il referma la porte, après avoir ôté la clef de la serrure et se changea tout en mangeant : le rôti, la salade, le petit pain, et la demi-bouteille de vin de marque inconnue furent les très bien venus.

Langelot remit ses propres vêtements et, par-dessus, le grand domino noir d'Henri, qui resta en smoking. Après avoir avalé la dernière tranche de rôti, Langelot compléta son déguisement avec le masque et la belle barbe blonde.

« Je me demande bien pourquoi, pensait-il, Henri a éprouvé le besoin de me jouer ce petit mélodrame-là. Mais s'il est entré barbu, je suppose qu'il est normal qu'il ressorte barbu. »

Une rapide perquisition des poches des deux hommes ne donna malheureusement aucun résultat positif et ce fut sans arme que Langelot sortit enfin de sa cellule, dont il referma soigneusement la porte à clef.

Il se trouvait maintenant dans un étroit corridor, au pied d'un escalier de fer. Près de la porte de la cellule, il avisa un magnétophone en train de fonctionner, et l'orifice d'un périscope. Il dévissa le périscope, n'eut garde de toucher au magnétophone, et s'engagea dans l'escalier. Soudain, il s'arrêta.

« Drôle de prison ! » murmura-t-il.

Au-dessus de sa tête, venaient de retentir les premiers accords du *Beau Danube Bleu*.

« Ça doit être une prison modèle, je suppose… »

Quatre à quatre, il gravit l'escalier de fer, aboutissant à une porte blindée que la même clef ouvrit sans difficulté.

« Que vais-je trouver de l'autre côté ? » se demanda Langelot.

Il s'attendait à bien des choses, mais non à ce qu'il vit.

Un couloir au dallage de marbre s'étendait devant lui. Les murs en étaient blancs, avec des moulures dorées. Deux lustres aux

pendeloques de cristal, brillamment allumés, pendaient au plafond. Deux portes latérales donnaient dans de vastes salons au parquet ciré où dansaient une cinquantaine de couples. Sur une estrade, jouait un orchestre d'une vingtaine de violons. Tous les hommes étaient en domino et masqués ; les femmes portaient des loups et des robes de soirée.

Une voix se fit entendre derrière Langelot. Il se retourna.

Sur l'une des premières marches d'un escalier de marbre qui devait monter au premier étage, se tenait la plus ravissante jeune fille que Langelot eût jamais vue. Fine, mince et blonde, elle portait une robe vaporeuse et blanche. Elle jouait avec son loup noir qu'elle venait d'enlever… et elle parlait à Langelot dans cette fichue langue qu'il ne comprenait pas !

3

NE POUVANT RÉPONDRE, et pour cause, Langelot mit son doigt sur ses lèvres d'un air mystérieux.

Aussitôt la jeune fille descendit l'escalier d'un pas léger et le prit par la main.

Un instant, Langelot sentit cette main se raidir et vit les yeux violets de l'inconnue se fixer sur les siens avec une expression d'angoisse. Il se crut découvert. Mais, aussitôt après, elle sourit d'un sourire un peu triste, prononça une longue phrase chantante, et entraîna Langelot dans l'une des deux salles où l'on dansait.

La valse n'était pas précisément le fort de l'agent secret. Il n'avait pas d'amis, il ne sortait guère. À l'école du S.N.I.F.[5], son amie Corinne lui avait bien enseigné le hully-gully, mais, de valse, il n'en avait pas été question.

Aussi se mit-il à boiter de la jambe droite, tout en feignant de réprimer des grimaces de douleur. Son stratagème réussit. La jeune fille s'arrêta aussitôt de danser, une expression inquiète passa dans ses

yeux, et elle demanda, en français :

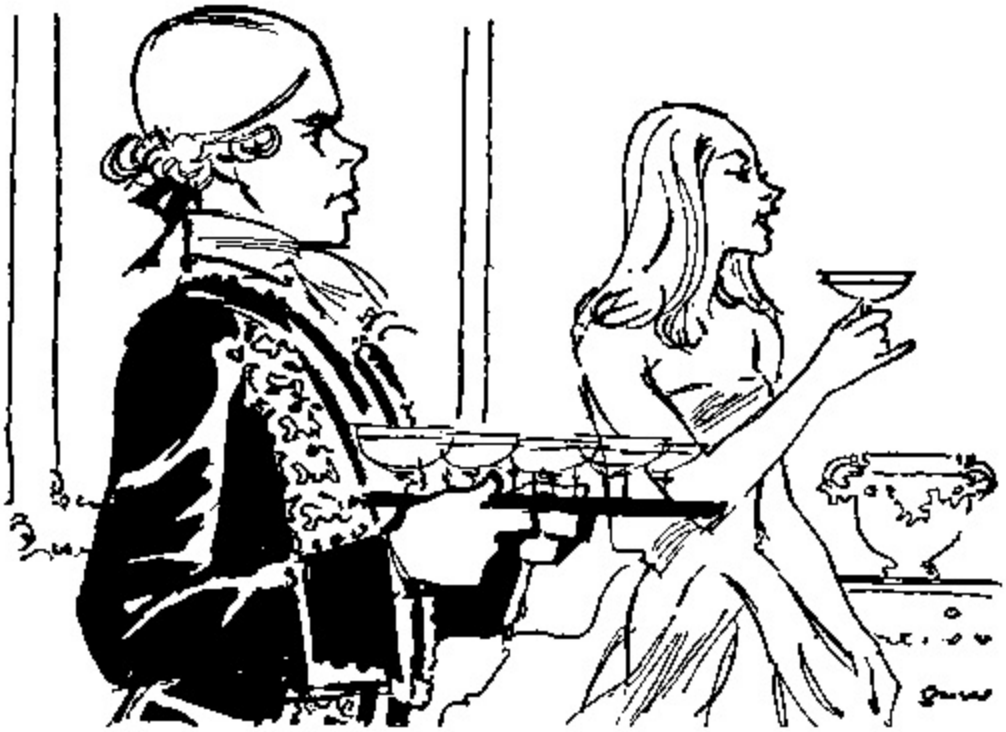
« Ivor, que vous êtes-vous fait à la jambe ? »

Donc, le vrai nom d'Henri était Ivor. Mais la jeune fille le connaissait-elle assez peu pour prendre Langelot pour lui ? Avait-elle deviné la supercherie et cette question posée en français constituait-elle un piège, pour le forcer à se trahir ? D'ailleurs pourquoi, au lieu de toute autre langue, avait-elle choisi le français ?

Une fois de plus, Langelot mit son doigt sur ses lèvres. Dans les fentes du loup que l'inconnue avait remis, les yeux violets parurent désappointés.

Un valet à la française – perruque poudrée, livrée, culotte serrée au genou, souliers à boucles – passait, portant un plateau de coupes. La belle jeune fille en cueillit une au passage et la tendit à Langelot :

« Buvez, Ivor, lui dit-elle. Cela vous remettra. »



Elle avait la voix mélodieuse et les gestes les plus gracieux qui soient. Si Langelot n'avait pas, à ce moment, désiré un téléphone plus que toute autre chose au monde, il aurait certainement succombé au charme de l'étrangère.

« Où suis-je ? se demandait-il cependant. Il est clair qu'Henri-Ivor

m'a menti : ceci n'est pas une prison, même pas une prison modèle. Est-ce l'hôtel de quelque riche particulier ? Un palace pour millionnaires ? La résidence d'un chef de gouvernement ?... Quoi qu'il en soit, le propriétaire doit pouvoir s'offrir un abonnement au téléphone. »

Le plus urgent, et quoi qu'il lui en coûtât, était de se débarrasser de la belle inconnue. Langelot s'inclina donc devant elle de son air le plus vieille France, et tourna les talons, glissant entre les couples masqués qui valsaient à qui mieux mieux, riaient, fleuretaient, et paraissaient s'amuser le plus innocemment du monde.

« Ivor était donc à ce bal masqué : cela explique son costume et sa fausse barbe. Mais quelle curieuse idée d'aller interroger, entre le twist et le tango, un prisonnier qu'on a laissé moisir pendant cinq jours... »

Ayant regagné le couloir central, Langelot se retourna ; l'inconnue aux yeux violets avait disparu. Il soupira, à la fois de soulagement et de déception. Deux messieurs masqués, accoudés au dossier d'un divan, se tenaient près de lui et bavardaient en français.

« Décidément, pensa Langelot, on a raison de dire que le français est une langue internationale. Même nos ennemis ne peuvent s'empêcher de la parler. Ou alors... »

Une nouvelle idée lui était venue :

« Serais-je, par quelque inconcevable hasard, à l'ambassade de France, dans une capitale étrangère ? Au fait, ce n'est pas très important. Il faut de toute façon que je trouve un téléphone. »

Pensant que, au premier étage, il serait probablement plus tranquille, Langelot mit résolument le pied sur l'escalier de marbre sur lequel, quelques minutes plus tôt, il avait aperçu la belle inconnue. Il ne croisa personne en montant. Au premier, il se trouva de nouveau dans un large couloir, mais celui-ci était lambrissé, sombre, et les portes qui s'ouvraient sur lui de part et d'autre, avaient un air administratif.

« Des bureaux ! Je vais pouvoir téléphoner », pensa Langelot.

Hélas ! il essaya toutes les portes les unes après les autres, et les trouva solidement fermées à clef ! Il ne pouvait même pas lire les cartes de visite ni les plaques de cuivre que portaient certaines d'entre elles, car les fonctions étaient libellées dans une langue étrangère, et les noms lui étaient inconnus.

Sur la dernière, dont il tourna en vain la poignée il reconnut cependant le prénom du propriétaire :

IVOR…

Il y avait une chance sur mille qu'Ivor eût fait installer la même serrure sur la porte de son bureau et sur celle de la prison. Après tout, il y a des gens qui n'aiment pas abîmer les poches de leurs pantalons en portant des trousseaux trop volumineux…

Langelot enfonça sa clef dans le trou. Sa bonne étoile ne l'avait pas abandonné : la clef tourna.

Il entra dans un vaste bureau complètement obscur. Tout au bout, une fenêtre s'ouvrait sur la nuit.

Et, dans cette fenêtre, s'encadrait la silhouette familière de la tour Eiffel.

4

LANGELOT ne manquait pas de sang-froid ; pourtant, en l'occurrence, il faillit en rester bouche bée !

« Mais alors… », murmura-t-il.

Il courut à la table de travail. Ses yeux s'étant habitués à l'obscurité, il n'eut aucun mal à déchiffrer la date inscrite sur le calendrier à feuilles détachables :

« Le 8, souffla-t-il. On est le 8. »

Donc, la piqûre, la visite à l'aéroport, le journal complaisamment étalé sous ses yeux (et qui devait dater du mois précédent), l'uniforme étranger, les cigarettes, le vin inconnu, tout cela faisait partie d'un plan délibéré : l'ennemi, sachant les difficultés qu'on rencontre le plus souvent lorsqu'on veut faire parler un agent secret, avait simplement essayé de le démoraliser !

« Bravo, messieurs, pensa Langelot. Bien joué ! »

Ah ! Il avait failli être dupé. Il avait failli révéler à l'ennemi des mots de passe et des rendez-vous qu'il croyait sans importance parce que, s'il avait disparu depuis cinq jours, le S.N.I.F. aurait sûrement pris des

mesures pour rendre inoffensives toutes les révélations qu'il pourrait faire. Mais en réalité, personne ne s'était encore aperçu de sa disparition ; pour le S.N.I.F., le sous-lieutenant Langelot était encore en permission.

« Je suis donc bien dans une ambassade, se dit Langelot, mais c'est une ambassade étrangère, à Paris. Maintenant, non seulement je réussirai probablement à rendre compte de mes soupçons, mais encore, avec un peu de chance, je m'en tirerai moi-même. »

Le téléphone était là, au bord du bureau. Il n'y avait qu'à le décrocher et à former le numéro du S.N.I.F.

Déjà Langelot tendait la main vers l'appareil, quand son regard fut arrêté par un carton posé sur le bureau. C'était le carton dans lequel les hommes du capitaine Sourcier avaient placé les possessions personnelles de Langelot. L'agent secret n'eut pas besoin de fouiller longtemps pour y retrouver son porte-clefs lumineux.

« L'occasion est trop belle, pensa-t-il. Ce serait péché que de quitter le bureau du gars Ivor sans le visiter un peu. »

En l'absence d'instruments de cambrioleur, la visite ne pouvait être du reste que fort brève, car tous les classeurs, tous les tiroirs, toutes les armoires, étaient fermés à clef.

Par acquit de conscience, Langelot promena le pinceau de sa torche sur la table elle-même, et, soudain, il découvrit la preuve presque absolue que ses soupçons étaient justifiés. Sur la surface de bois poli, s'étalait une feuille de papier pelure pour machine à écrire. Le texte en était dactylographié, et il s'agissait, de toute évidence, d'une copie au carbone.

Destinataire : Monsieur le Ministre des Armées.
Origine : le chef du C.C.S.S.
Objet : Essais de la fusée Frédégonde.
Très secret.

J'ai l'honneur de vous rendre compte de ce qui suit : les derniers essais de Reggane ayant été couronnés de succès, rien ne s'oppose plus…

Langelot jeta un coup d'œil à la date : *8 avril.*

Oui, pour sa part, il n'avait plus de doute. Maintenant, il s'agissait de persuader le capitaine Montferrand, et cela ne serait pas facile.

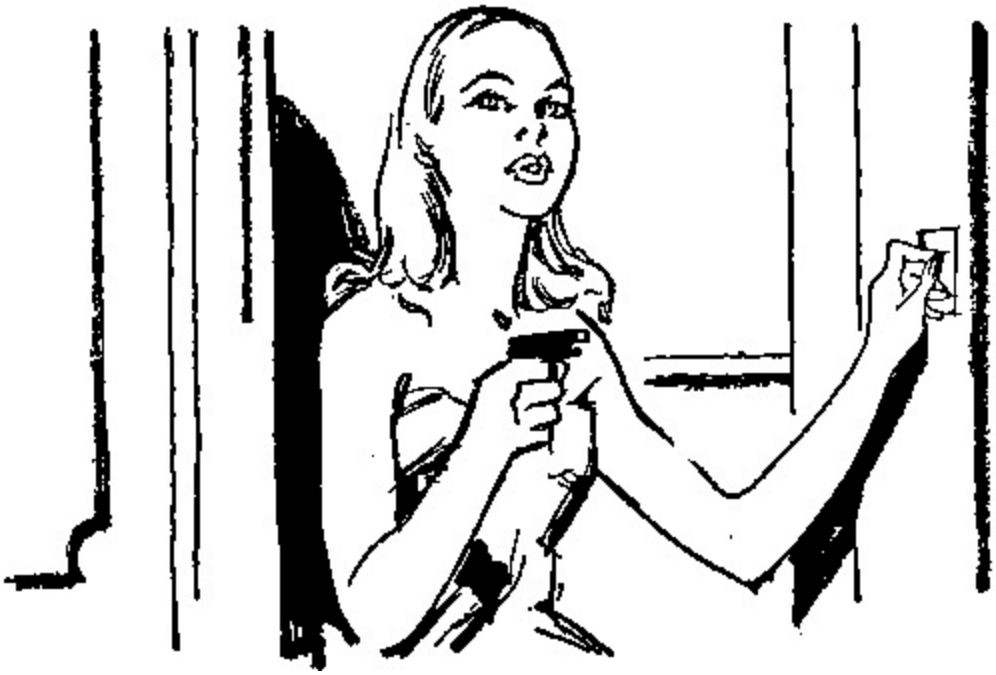
« Langelot, ne vous emballez pas, dirait le capitaine. Votre théorie est plausible, mais ce n'est jamais qu'une théorie. On n'arrête pas un personnage de cette importance sur des présomptions. »

Si l'agent secret était sûr de pouvoir s'échapper de l'ambassade, il aurait sans doute renoncé à téléphoner, dans l'espoir de pouvoir fournir à ses chefs des preuves décisives, qui le blanchiraient définitivement. Mais, après tout, il était encore prisonnier de l'ennemi, et, dans ces conditions, quel droit avait-il de se taire ?

Une nouvelle fois, il tendit la main vers le téléphone.

À cet instant, une voix cristalline résonna derrière lui :

« Levez les mains, monsieur, et ne bougez plus. »



5

LA JEUNE FILLE aux yeux violets alluma l'électricité. Elle se tenait debout, démasquée, devant Langelot assis dans le fauteuil d'Ivor, et braquait sur lui un 6,35 à poignée de nacre.

« Enlevez votre masque et votre barbe, ordonna-t-elle. Ils ne vous vont pas. Et si vous vous imaginez que vous pouvez passer pour Ivor vous vous trompez. Aussitôt que je vous ai vu, j'ai deviné que vous étiez agent secret et je vous ai suivi. »

Langelot s'exécuta.

« Vous avez de beaux yeux, remarqua-t-elle.

— Vous devez vous y connaître, répondit Langelot. Vous avez bien choisi les vôtres.

— Vous êtes Français ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas l'un des invités, n'est-ce pas ?

— Disons que j'ai bénéficié d'une invitation tout à fait spéciale.

— Qu'avez-vous fait d'Ivor ? »

Il ne servirait à rien de nier : la jeune fille avait vu Langelot sortir de la prison.

« Je l'ai endormi pour une heure ou deux.

— S'il se réveille ? S'il crie ?

— La cellule est insonorisée.

— Comment vous appelez-vous ? »

L'ennemi connaissait déjà son nom et ses fonctions. Le snifien se présenta donc :

« Sous-lieutenant Langelot, à votre service.

— À mon service, vraiment ?

— Que voulez-vous dire ?

— M'aideriez-vous à fuir d'ici ? »

Les événements prenaient un tour imprévu.

« Apparemment c'est plutôt moi qui aurais besoin de votre aide, mademoiselle.

— Oui, je vous aiderai à sortir d'ici. D'ailleurs, c'est très simple : personne ne songera à vous arrêter. Vous n'avez qu'à pousser la porte et vous serez libre. Mais pour moi, c'est plus compliqué. Je vais vous raconter.

— Puis-je baisser les bras ?

— Sommes-nous alliés ?

— Nous le sommes.

— Votre parole d'officier ?

— Ma parole d'officier. »

En même temps, Langelot baissa les bras et la jeune fille son revolver. Elle s'assit dans un grand fauteuil de cuir et commença son histoire. Pendant qu'elle parlait, Langelot faisait trois choses à la fois : il écoutait le récit, admirait la grâce naturelle et le port de tête distingué de l'oratrice, et imaginait les grandes lignes d'un stratagème qui, s'il réussissait, lui permettrait non seulement de se disculper lui-même, mais encore de mettre fin à l'activité d'un dangereux espion.

« Je m'appelle Constanzia Novy, racontait l'étrangère. Je suis orpheline. Mes parents ont été assassinés par des bourreaux, à la solde des tyrans qui gouvernent mon pays. J'aurais probablement été tuée aussi, mais j'ai réussi à me cacher. À partir de ce moment, j'ai désiré quitter ma patrie, car je ne me sens ni une âme de despote, ni une âme d'esclave. J'avais reçu une bonne éducation, grâce à mes parents ;

j'avais eu une gouvernante française ; la France m'attirait aussi parce qu'elle est la patrie de la liberté. J'ai réussi à trouver du travail dans notre ministère des Affaires étrangères, et au bout de trois ans, j'ai enfin été envoyée en France, comme attachée de presse de notre attaché commercial, Ivor. Depuis mon arrivée, il y a quatre mois, j'ai cherché une occasion de me réfugier dans votre pays : je ne l'ai pas encore trouvée.

— Mademoiselle, il n'y a rien de plus facile. Entrez dans le premier commissariat de police et demandez le droit d'asile politique… »

Constanzia sourit avec amertume.

« Oui, dit-elle, si j'étais une attachée de presse comme les autres, ce ne serait pas plus difficile que ça. Mais – vous avez dû vous en apercevoir vous-même –, Ivor s'occupe de renseignement plus que de commerce, et je suis amenée à l'aider dans certaines occasions.

— Encore mieux, mademoiselle !

— Ah ! justement. Dès que je me serai rendue aux Français, ils me mettront dans les mains de leurs services de contre-espionnage, et ils commenceront à m'interroger. Ou bien je refuserai de parler, et ils me prendront pour une provocatrice ; ou bien je leur donnerai les noms de certains de mes compatriotes qui travaillent contre vous. Et cela, monsieur Langelot, je m'y refuse ! Lutter contre les tyrans qui oppriment mon pays, oui, cent fois oui. Mais risquer de faire tuer par des étrangers des hommes qui parlent la même langue que moi, et cela pour assurer ma propre sécurité, je considère que ce serait une lâcheté et une trahison. »

Les yeux violets lançaient des éclairs. Et la frêle Constanzia, le souffle un peu court, avait rejeté la tête en arrière et paraissait défier le monde entier.

Elle avait raison, Langelot le savait bien. Pouvait-il, lui, assurer à la belle étrangère un asile sûr en France, sans lui demander la moindre contrepartie ? Non, évidemment. Mais peut-être pourrait-il lui demander une contrepartie qu'elle accepterait d'accorder et alors il ferait valoir au capitaine Montferrand qu'on ne devait rien exiger de plus. Montferrand était profondément honnête ; il avait un respect absolu de la parole donnée ; et le S.N.I.F. serait sûrement assez puissant pour pouvoir trouver à la jeune fille un emploi décent et la protéger contre d'autres services qui voudraient lui arracher des informations.

Langelot se leva et s'approcha de la jeune fille.

« Avez-vous confiance en moi ? » lui demanda-t-il.

Elle le regarda en face, pendant un long moment, détaillant un à un les traits durs et loyaux de l'agent secret.

« Oui, dit-elle enfin, j'ai confiance en vous. »

Il en frissonna intérieurement, comme si elle lui avait conféré à la fois un nouvel honneur et une nouvelle responsabilité. Mais il n'en laissa rien paraître.

« Mademoiselle, commença-t-il, en se perchant sur le bureau d'Ivor, je vais vous montrer que, moi aussi, j'ai confiance en vous. Je ne suis qu'un petit sous-lieutenant, que ses chefs soupçonnent de leur être infidèle, mais je crois que je peux vous aider, exactement dans la mesure où vous pouvez m'aider vous-même. Vos scrupules, je les comprends, je les admire.

— Dites plutôt que, si je ne les avais pas, vous me mépriseriez.

— Juste. Je vous mépriserais. En l'occurrence, le moins qu'on puisse dire est que je ne vous méprise pas… Euhum ! Où en étais-je ? Ah ! oui. Répondez-moi bien franchement. Si je vous promettais un asile tranquille en France et que je vous demandais en échange de m'aider à capturer deux de vos agents – deux seulement, pas un de plus, accepteriez-vous ?

— Lesquels ?

— L'un est Ivor. Comme vous le savez, il bénéficie de l'immunité diplomatique, et il ne peut rien lui arriver de pire que d'être déclaré *persona non grata* en France et renvoyé dans votre pays. L'autre… Je ne vais pas vous dire qui est l'autre, parce que je n'en ai pas encore de preuves, mais c'est un Français, un Français qui trahit son pays et ne mérite par conséquent aucune pitié. »

Gravement, Constanzia inclina sa tête blonde.

« Pas de pitié pour les traîtres, prononça-t-elle de sa petite voix. Je vous aiderai à capturer ces deux hommes, si vous m'assurez qu'Ivor sera renvoyé sain et sauf chez nous.

— Je vous le promets.

— Et si vous vous trompez, Langelot ? Si vous ne réussissez pas à rassembler les preuves dont vous avez besoin ? Alors, me garantissez-vous toujours une sécurité absolue ? »

Un instant, Langelot ferma les yeux :

« Si j'échoue, pensa-t-il, qu'est-ce que je pèse dans un service comme le S.N.I.F. ? J'ai quelques succès à mon actif, soit, mais est-ce suffisant pour que mes chefs tiennent des promesses données à la légère ? »

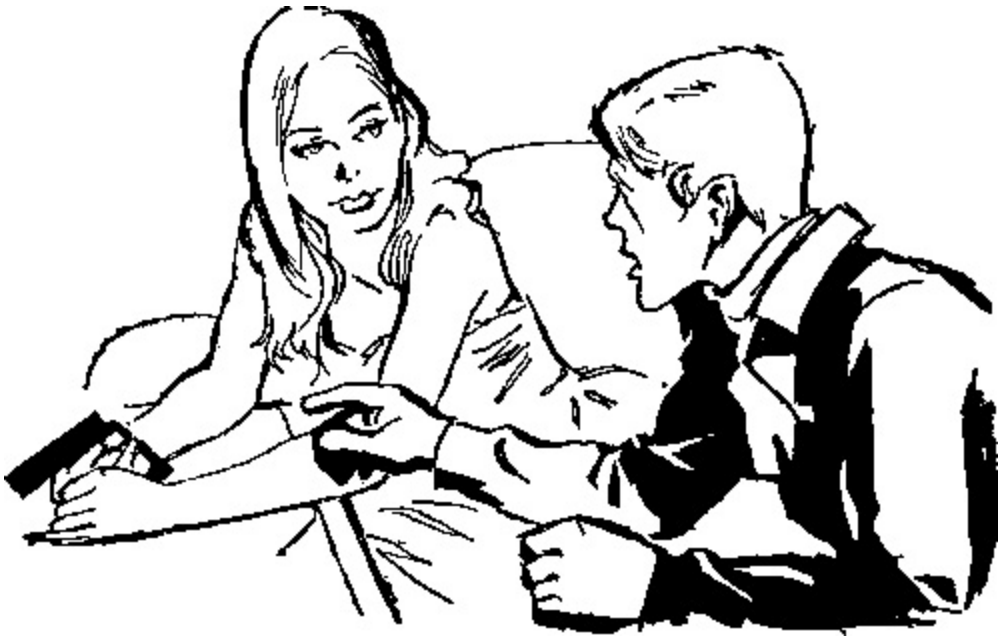
Il sauta de son perchoir et prit la main de Constanzia dans les deux siennes.

« Si j'échoue, lui dit-il, je ne vous garantis rien du tout – sauf l'asile politique que la France accorde à tous les étrangers qui en font la demande. Je vous ai dit, Constanzia, qu'entre nous, c'était une histoire de confiance. Si vous voulez, je vous embarque dans mon bateau, mais je ne peux pas vous jurer qu'il ne coulera pas. »

La jeune fille n'ôta pas sa main. Elle se leva, regarda Langelot dans les yeux… Un instant, il crut qu'elle allait prononcer une grande phrase solennelle, mais il n'en fut rien. Elle eut un rire à moitié étouffé :

« Eh bien, commandant, dit-elle, commandez la manœuvre ! »

Et, d’instinct, Langelot sut qu’il n’aurait jamais de matelot plus dévoué.



6

L'AGENT SECRET, après ce petit accès de sentimentalité, retrouva aussitôt tout son allant naturel.

« Pour que mon plan réussisse, déclara-t-il, il faut qu'Ivor ne sache pas que je me suis échappé.

— Cela me paraît difficile.

— Pas si difficile que vous croyez. Vous avez des cartouches dans ce petit revolver, oui ?

— Six cartouches.

— À vingt mètres, vous touchez la cible ?

— Avec un peu de chance.

— On peut téléphoner d'ici sans passer par le central ?

— Faites le 9 d'abord.

— Bien. Vous allez voir. Ah ! Attendez ? Où sommes-nous ici ?

— Rue de Lubeck.

— Mais la rue sur laquelle donne cette fenêtre ?...

— Est la rue de Magdebourg.

— Encore une chose. Quelle heure avez-vous ?

— Trois heures moins cinq. »

Langelot fit la moue :

« Pauvre Didier ! Être réveillé à trois heures du matin : il n'aimera pas ça. »

Il décrocha le téléphone – ce téléphone qu'il avait tant désiré trouver pour appeler le S.N.I.F. — mais il forma un tout autre numéro.

Longtemps la sonnerie retentit. Enfin elle fut remplacée par des bruits effroyables. Constanzia, qui avait pris l'écouteur secondaire, demanda :

« Qu'est-ce que c'est que ce phoque en train de se gargariser ?

— Monsieur le commissaire principal Didier, de la D.S.T., en train de se réveiller », expliqua Langelot.

Une espèce de barrissement se fit entendre :

« Allô !

— Mes respects, monsieur le commissaire principal. Ici Langelot, du S.N.I.F.

— Langelot ? »

Aussitôt, le commissaire s'éveilla complètement.

« Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous vous souvenez de moi, monsieur le commissaire principal ?

— Si je me souviens de vous ? Petit plaisantin ! Quelle farce allez-vous encore me jouer[6] ?

— Oh ! Monsieur le commissaire principal, je ne me permettrais jamais… Au contraire, je voudrais vous demander un service.

— Un service qui se retournera contre moi, je suppose ?

— Mais non. Pour une fois, nous ne chassons pas sur le même terrain. C'est bien pourquoi je prends la liberté de vous demander de m'aider.

— Hon… Que vous faut-il ?

— Monsieur le principal, vous connaissez quelqu'un à police-secours ?

— Oui. J'ai fait l'École de la police avec le commissaire Bondacci. Et alors ?

— Et alors, voici. Dans quelques minutes, je me trouverai au coin des rues de Magdebourg et de Lubeck. Quelqu'un me tirera dessus. Je tomberai mort.

— Ça, plaisanta pesamment Didier, ce serait trop beau pour être

vrai.

— Il faudrait qu'un car de police-secours vienne me ramasser immédiatement. Je ressusciterai cinq cents mètres plus loin.

— Dommage, dommage. Et ensuite ?

— Ensuite ? Rien. Ah ! si. Au cas où quelqu'un demanderait à voir mon corps, que la Morgue réponde qu'il a été réclamé par le S.N.I.F.

— Et c'est tout ?

— C'est tout, monsieur le commissaire principal.

— Bon. Considérez que c'est fait. Faites-vous tirer dessus à 3 heures 12 exactement : le car de police-secours attendra derrière le coin de la rue, et vingt secondes plus tard vous serez dedans : comme cela, personne ne pourra vérifier jusqu'à quel point vous êtes mort.

— Monsieur le principal, je ne sais comment vous remercier. Et je suis désolé de vous avoir réveillé à cette heure indue.

— Ne racontez pas d'histoires : vous êtes ravi, au contraire. J'appelle Bondacci tout de suite. À ma montre, il est 2 heures 58. Réglez la vôtre. »

Didier raccrocha.

« C'est moi qui vais vous tirer dessus ? demanda Constanzia.

— Oui, ma chère. Et je fais des vœux pour que vous tiriez assez bien pour être sûre de me rater. Le scénario est le suivant. Vous m'avez remarqué dans la salle de bal, vous avez deviné que je n'étais pas Ivor, vous m'avez suivi jusqu'ici, vous m'avez trouvé en train d'enjamber la fenêtre. Vous m'avez tiré dessus au moment où, ayant sauté, j'atteignais le sol. Disons que vous tirerez trois cartouches. Je suis tombé mort. Alors, vous donnez l'alerte. Je vous fais confiance pour les détails. Vous pouvez même téléphoner à la police, si vous voulez : nous sommes à couvert de ce côté-là. Inquiétez-vous du sort d'Ivor, etc. Maintenant, dites-moi une chose. Ivor doit avoir un informateur français, plus important que les autres.

— Oui. Je ne connais que son pseudonyme : *Pinocchio*.

— Pinocchio ! Tiens, tiens ! L'avez-vous jamais rencontré ?

— Non. Ivor avait l'intention de m'emmener à l'un de leurs rendez-vous, pour m'apprendre à faire mon métier d'agent de renseignement, mais cela ne s'est pas encore fait.

— Savez-vous comment ils font pour se rencontrer ?

— Ils se rencontrent rarement. D'ordinaire, Ivor reçoit les

renseignements au moyen de boîtes à lettres que je ne connais pas. Mais il arrive que *Pinocchio* lui téléphone pour lui demander de le voir. Alors Ivor loue une voiture avec chauffeur, va chercher *Pinocchio* quelque part, et ils se promènent ensemble à travers Paris, ou au Bois.

— Et le chauffeur entend tout ce qu'ils se disent ?

— Oh ! non. C'est généralement moi qui commande la voiture, et je dois m'assurer que c'est une Rolls, avec une vitre séparant le siège du chauffeur du siège arrière.

— Vous adressez-vous toujours à la même firme de location ?

— Toujours. C'est la firme *Le Phaéton*, place Vendôme. J'y vais sous le nom de Mlle Schneider et je paie d'avance. »

Tout en causant, Langelot fouillait dans le carton contenant les objets qui lui avaient été pris. Il y trouva entre autres la feuille de papier sur laquelle il avait inscrit le message concernant l'opération *Damoclès* et son propre bloc de papier à lettres. Il n'y reprit que sa montre, son pistolet 5,5, et son portefeuille ; puis, il renversa le carton comme s'il l'avait fouillé en toute hâte. Mouchoir, menue monnaie, pistolet MAB, etc., se répandirent sur le bureau, par-dessus le message du chef du C.C.S.S.

« Ils en savent déjà tant sur *Frédégonde* qu'un peu plus, un peu

moins, ne changera pas grand-chose, raisonnait Langelot. Et il faut qu'ils se sentent en sécurité. »

Il régla sa montre d'après celle de Constanzia qui avait réglé la sienne d'après celle du commissaire Didier.

« Constanzia, dit Langelot, il nous reste trois minutes. Ce n'est pas beaucoup pour vous dire que, de ma vie, je n'ai jamais compté sur personne comme je compte sur vous. Dès qu'Ivor aura commandé une voiture, téléphonez-moi à CHA. 67-12. Ce n'est pas moi qui vous répondrai, probablement, mais vous pouvez avoir toute confiance en la personne que vous aurez au bout du fil. Aussitôt qu'Ivor sera parti pour son rendez-vous, prenez un autobus – surtout pas de taxi – et allez au ministère des Armées, boulevard Saint-Germain. Là, vous direz que vous avez un message pour le S.N.I.F. On vous y fera conduire, vous demanderez à voir le chef de la section P et vous lui raconterez tout. Il tiendra la promesse que je vous ai faite et ne vous demandera pas d'informations que vous ne voudrez pas lui donner. Pas de questions à poser ? »

Constanzia secoua la tête.

« Non, Langelot. Essayez de réussir. Bonne ch…

— Surtout, ne me souhaitez pas bonne chance : on dit chez nous que ça porte malheur. Plutôt…

— Plutôt quoi ? »

Peut-être était-ce l'atmosphère du bal, avec violons, laquais en perruque, et dames en robe de soirée, qui avait déteint sur Langelot ; peut-être était-ce la belle Constanzia aux allures de princesse qui l'émouvait plus que de raison ; toujours est-il que, sans guère savoir ce qu'il faisait, il saisit la main de la jeune fille et la lui baisa. Puis, confus de cet élan, il se dépêcha d'ouvrir la fenêtre et d'en enjamber l'appui.

Cinq mètres plus bas, le trottoir paraissait bien dur, mais il n'y avait rien là qui pût faire peur à un garçon qui avait subi l'entraînement du S.N.I.F. Langelot, s'agrippant au rebord de la fenêtre, se laissa pendre dans le vide sans hésiter. Puis, il lâcha les mains, et atterrit au milieu de la chaussée dans un roulé-boulé à faire envie à un parachutiste.

Maintenant, Constanzia allait tirer. Jamais Langelot ne s'était encore volontairement offert au feu d'un agent ennemi, et pourtant c'était cela qu'il faisait maintenant.

« J'ai confiance en elle, se répétait-il ; elle a l'air d'avoir… de la

sympathie pour moi. Mais justement, si sa main se mettait à trembler ? »

Une détonation claqua. La balle vint s'aplatir contre le trottoir. Langelot, qui avait commencé à se relever, ne bougea plus. Pan ! Une deuxième balle frappa la chaussée sur la droite de l'agent secret, à deux mètres de lui. Pan ! Une troisième s'écrasa à trois mètres sur sa gauche.

Langelot roula sur lui-même, fit mine de vouloir se remettre debout, poussa un cri déchirant, et retomba dans une pose dramatique.

« Mon Dieu ! Je l'ai tué ! » cria Constanzia.

Elle se tenait à la fenêtre, le revolver à la main. Dans sa robe vaporeuse, elle avait l'air d'une apparition.

« Je l'ai tué ! » sanglotait-elle, ne quittant pas des yeux le mort étendu au milieu de la rue.

Alors le mort releva la tête pour un instant et, profitant de ce que la rue était encore déserte, fit à sa meurtrière un gigantesque clin d'œil.

7

SIRÈNE DE POLICE.

Aucun curieux n'avait encore apparu que, déjà, le car de police-secours s'arrêtait au-dessus de Langelot, deux policiers bondissaient dehors avec un brancard, le chargeaient dessus, et remontaient dans leur véhicule.

C'était presque trop rapide. Heureusement, il n'y avait eu personne, à cette heure tardive, pour s'en apercevoir.

« Où vous met-on, mon lieutenant ? » demanda l'un des policiers en uniforme.

Langelot hésita. Rentrer chez lui, il n'en était pas question. Et cependant, il avait grand besoin de repos. Le lendemain, il l'espérait du moins, il n'aurait pas trop de toute sa lucidité. D'autre part, il lui fallait rester en liaison le plus étroitement possible avec Constanzia : un hôtel ne pouvait donc exactement lui convenir.

« Tant pis, pensa-t-il. Je vais être obligé de demander l'hospitalité du professeur Roche-Verger. »

Il répondit au policier :

« Si vous êtes assez gentil pour me conduire là où je vais, allez à Châtillon-sous-Bagneux, résidence Bellevue, bloc K. Après, je me débrouillerai. »

Le professeur Roche-Verger, connu de la presse et du public sous le sobriquet de « professeur Propergol » était l'une des principales autorités françaises en matière de fusées. Cible tout indiquée des services d'espionnage étrangers, il avait eu affaire à Langelot à plusieurs reprises[7] et une sorte de complicité s'était établie entre le vieux savant, passionné de devinettes, de charades, d'histoires drôles et de farces de toute espèce, et le jeune agent secret qui admirait en son aîné non seulement le génie scientifique, mais encore la modestie et la gentillesse. Autre lien : la fille du professeur, la rieuse Hedwige, dite Choupette, avait activement participé à deux missions de Langelot, et des liens aussi proches de l'amitié que la chose était possible pour un agent du S.N.I.F. s'étaient noués entre les deux jeunes gens.

Ce fut Choupette elle-même, en robe de chambre, les cheveux embroussaillés et les yeux vagues, qui ouvrit la porte de l'appartement, après avoir reconnu Langelot par le judas optique.

« Langelot ! Que t'arrive-t-il ? Tu n'es pas blessé, au moins ?

— Non, ma vieille. Pas blessé. Crevé, tout au plus. Je t'expliquerai tout demain. Tu permets que je fasse un petit somme sur le divan du salon ?

— Bien sûr. Peut-être as-tu faim. Tu veux que je te prépare une omelette ?

— Non, tu es gentille. J'ai soupé ce soir dans une ambassade, figure-toi.

— On t'invite dans les ambassades, maintenant ?

— Non seulement on m'invite, mais on vient me chercher presque à domicile. Tu ne soupçonnes pas quel hôte important tu accueilles chez toi ! Ton père est là ?

— Oui. Tu ne l'entends pas qui ronfle ?

— Ah ! C'est lui. Je croyais que c'était un disque de Wagner, sur l'électrophone. Ce divan est parfait. Je n'ai besoin de rien, je t'assure. Va te recoucher. Et pardonne-moi de t'avoir réveillée au milieu de la nuit. Si ça peut te consoler, j'en ai fait autant à notre vieil ami, le

commissaire Didier, mais malgré ses pressantes invitations, j'ai préféré venir dormir chez vous.

— Attends, je vais te chercher une couverture. Et un pyjama de papa. »

Choupette revint bientôt, portant des couvertures, des draps, un oreiller, et un immense pyjama rose dans lequel on aurait pu mettre quatre Langelot. L'agent secret, épuisé, aurait préféré se coucher tout habillé, mais il n'en laissa rien paraître, et permit à Choupette de faire son lit.

« Merci, ma petite fille, lui dit-il enfin. Maintenant va faire de beaux rêves. N'oublie pas de me réveiller pour le petit déjeuner… Ah ! dis donc, ça t'ennuierait beaucoup de ne pas aller au lycée demain ?

— Ça m'ennuierait horriblement ! répondit Choupette. Je ne sais pas comment j'y survivrais… Mais naturellement, si c'est indispensable au salut de la France…

— Précisément, dit Langelot. Malheureusement, tu n'auras rien de bien passionnant à faire cette fois-ci.

— Quoi ! Je ne jouerai plus les Mata-Hari ?

— Non. Seulement les demoiselles du téléphone. Si quelqu'un me demande, tu me transmettras le message.

— Le capitaine Montferrand ?

— Non. Ce sera une voix de femme, très musicale, très distinguée, avec l'ombre d'un accent étranger.

— Oh ! Une voix de femme ! Très musicale, en plus ! Et tu ne pouvais pas choisir quelqu'un d'autre que moi, pour te transmettre ses communications ? »

Soudain, le ton d'Hedwige était devenu un peu sec. Langelot sourit :

« Non, dit-il. Personne d'autre. Tu sais bien, Choupette, que tu es mon meilleur ami. D'ailleurs je te promets que ces communications seront d'un ordre tout à fait professionnel… Et n'essaie pas de me faire accroire que ton lycée ne pourra pas se passer de toi. »

Choupette le quitta, un peu rassérénée. Une minute plus tard, Langelot ronflait à faire envie au professeur Propergol lui-même.

8

LE PROFESSEUR ROCHE-VERGER, grand, dégingandé, lunaire, portant la veste d'un pyjama et le pantalon d'un autre, ne parut nullement surpris de voir le sous-lieutenant Langelot surgir dans sa cuisine, à huit heures, le lendemain matin.

« Tiens ! ça faisait longtemps que je ne vous avais vu, vous ! dit simplement le grand savant, sans remarquer l'étrange accoutrement de son hôte. Avez-vous appris de nouvelles devinettes ?

— Non, monsieur. Je suis désolé. Permettez-vous que je prenne mon petit déjeuner avec vous ?

— Mais certainement, asseyez-vous donc, répondit M. Roche-Verger en mettant une généreuse ration de confiture dans son café. Voyons, dites-moi quelle différence il y a entre une mouche et un moustique.

— Le moustique pique et la mouche ne pique pas.

— Pas du tout. Je me mouche quelquefois, mais je ne me moustique jamais.

— Oh ! Professeur !

— Et aussi, voulez-vous bien me dire pourquoi vous vous promenez avec ce métal malpropre entre les épaules ?

— Pour malpropre, j'ai pris une douche ; et pour le métal… vous pouvez tâter, professeur, je vous assure que je n'en ai pas.

— Alors là, jeune homme, vous m'inquiétez : qu'avez-vous fait de votre épine d'or sale ?…

— Monsieur le professeur, je suis venu vous parler de choses sérieuses. »

M. Roche-Verger se rembrunit.

« Ah ! Langelot, vous me décevez.

— Oui, de choses très sérieuses. D'un gigantesque canular à monter. Je ne vous déçois plus ?

— Dites toujours, fit le professeur en mettant un gros morceau de beurre dans son jus de pamplemousse.

— Que pensez-vous du général de la Tour du Becq ?

— C'est un grand petit homme. Il ne serait pas mal du tout, s'il ne se prenait pas tant au sérieux. Mais il méprise les devinettes : c'est mauvais signe.

— Vous avez des réunions avec lui, de temps en temps ?

— Oui. Il aime bien me convoquer : cela lui donne de l'importance. Quand il est entouré de trois ou quatre savants et d'autant de généraux, c'est comme s'il était grimpé sur un piédestal. »

Langelot mordit dans une tartine.

« Que diriez-vous d'organiser une de ces petites réunions, mais pour rire ?

— Langelot, vous ne me dites pas tout.

— En effet, monsieur. Mais cela vaut mieux ainsi. Je ne veux pas vous cacher que je suis en train de mener une opération extrêmement importante, pour moi, sinon pour *Frédégonde*. Et vous m'aideriez énormément, si vous rassembliez quelques grosses huiles, pour une séance de comité. Vous pourrez parler de ce que vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas très clair. L'ennemi ne pourra résister à la tentation d'enregistrer la réunion et cet enregistrement me donnera la preuve dont j'ai besoin.

— La Tour du Becq est de la fête ?

— Pour une fois, ce sera à vous de le convoquer.

— Ça doit être faisable. Où et quand voulez-vous ?

— Ce soir. Je vous indiquerai l'endroit. Je ne sais pas encore où ce sera.

— Qu'est-ce que je leur dis, aux autres ?

— Vous pouvez leur dire que c'est une farce à jouer au général de la Tour du Becq.

— Parfait. Comme ils ne le portent pas dans leur cœur… C'est vraiment tout ce qu'il vous faut ?

— Je voudrais aussi que vous permettiez à Choupette de sécher ses cours aujourd'hui : elle sera mon service de transmissions.

— Accordé, mon petit vieux, accordé. Pour ce qu'elle y fait dans son lycée !… »

Choupette arrivait justement. Son père l'embrassa, serra la main de Langelot, et partit s'habiller. Dix minutes plus tard, la joue droite soigneusement rasée et le bouton inférieur de son imperméable passé dans la boutonnière supérieure, il montait, dans sa vieille 403 qui tenait avec des ficelles et partait pour le Centre national d'études sur les fusées balistiques et cosmiques.

« Bien dormi, Langelot ? avait demandé Choupette.

— Un peu peu, mais très bien, je te remercie. Maintenant, tu vas être gentille et me promettre de ne pas quitter la maison, quoi qu'il arrive. Tu es la cheville ouvrière de l'opération. Si tu craques, tout craque.

— Oh ! Tu n'as pas à t'inquiéter. Je resterai toute la journée assise devant le téléphone et je te transmettrai tous les messages de toutes les voix de femmes très musicales, très distinguées, avec une ombre d'accent étranger. »

Langelot jugea plus prudent de ne pas relever l'ironie. Il donna une petite tape amicale sur l'épaule de Choupette et quitta l'appartement.

La pluie avait cessé. L'agent secret marcha jusqu'à la première station de taxis, et se fit conduire au bureau de poste du boulevard Murat. Au guichet de la poste restante, il se fit délivrer l'enveloppe qu'il s'était lui-même adressée la veille. Scrupule ou non, il avait résolu d'utiliser sa carte du S.N.I.F. désormais : l'affaire était trop importante pour qu'il se privât plus longtemps de sa fidèle alliée.

De la poste, il téléphona à Choupette.

« Tout est calme, déclara Mlle Roche-Verger. La voix musicale ne s'est pas encore fait entendre. »

Langelot fit une provision de jetons de téléphone et prit le métro pour les Invalides. Il préférait faire des économies de taxi, et, quant à sa 2 CV, il ne pensait pas qu'il fût normal qu'un mort la conduisît.

À Latour-Maubourg, il entra dans un café en face de celui où il avait longtemps attendu la veilla et, décrochant le téléphone, forma le numéro fatidique : INV. 11-23.

Drr… Drr…

« Allô ! » fit une petite voix de fausset.

« Thérèse serait-elle enrouée ? » se demanda Langelot.

« C'est vous, Thérèse ? » questionna-t-il.

Aussitôt la voix de fausset devint un baryton claironnant.

« Ah ! Je vous y prends, mon petit monsieur. Mon petit monsieur, c'est bien le cas de le dire. C'est encore Jojo, n'est-ce pas ? Et vous allez me vendre des aspirateurs ? Taisez-vous ! Ne répliquez pas ! Monsieur Jojo, vous commencez à me courir, comme on dit vulgairement, ou plutôt à me trottiner : alors figurez-vous que j'ai pris mes renseignements sur vous, monsieur Jojo, et je sais que vous avez été réformé sur des certificats de complaisance. Alors, mon petit gars, vous téléphonez encore une fois à Thérèse pendant ses heures de travail, et je vous envoie, moi, casser des cailloux à Carcassonne. »

Clac ! Le général raccrocha. Langelot laissa passer trois minutes et avec l'obstination qui le caractérisait, forma de nouveau sur le cadran : INV. 11-23.

« Ici la secrétaire particulière du chef du C.C.S.S., fit la voix officielle de Thérèse.

— Bonjour, Thérèse, dit Langelot. Ici François Brulard. J'ai besoin de vous voir immédiatement. »

Il y eut un long silence.

« Allô ! Vous êtes toujours là ?

— Oui. C'est entendu, François. Dans une demi-heure. Dans la cour d'entrée des Invalides.

— Parmi les canons ?

— Parmi les canons. »

Elle raccrocha brusquement. Elle paraissait maîtresse d'elle-même, une fois de plus, et franchement hostile.

« Que s'est-il passé ? Pourvu qu'elle n'ait rien dit à son patron… »

Ayant une demi-heure à tuer, Langelot prit la précaution de téléphoner à police-secours.

« Allô, dit-il en grossissant sa voix, ici le lieutenant Thibaut, de la Gendarmerie nationale. Nous sommes depuis quelque temps sur une enquête qui pourrait avoir un rapport avec l'assassinat d'hier soir, rue de Magdebourg. Le gars est bien mort, oui ?

— Tout ce qu'il y a de plus mort, monsieur.

— Vous l'avez identifié ?

— Il avait sur lui les papiers d'un certain Langelot, sous-lieutenant.

— Je pourrais jeter un coup d'œil au corps ?

— Il a été réclamé par l'unité de l'intéressé.

— Merci bien. »

Il appela Choupette.

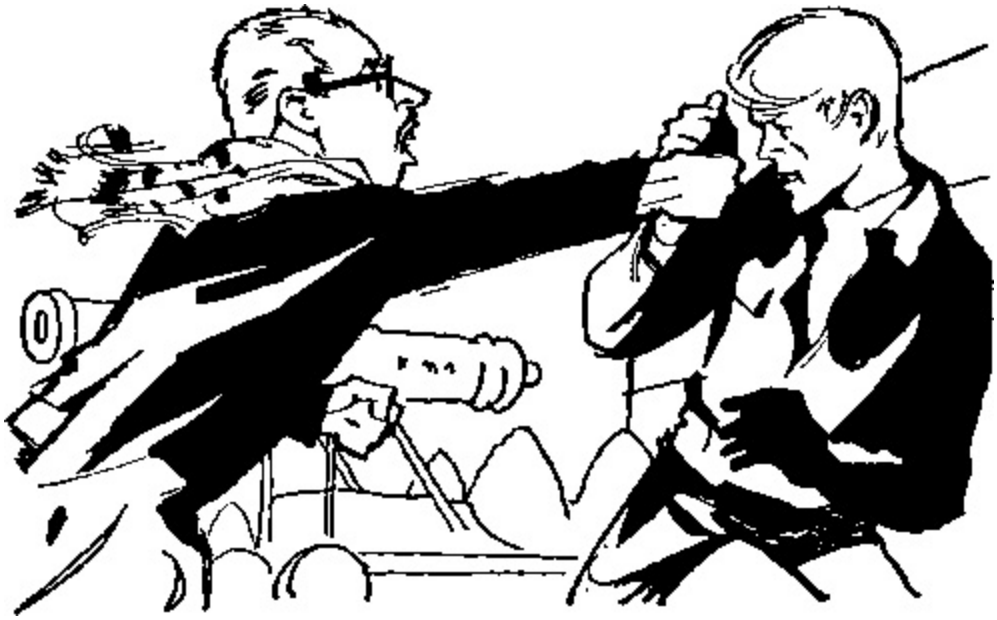
« Toujours pas de voix musicale en ligne, mon vieux. Je regrette. J'essaie de faire ce que je peux : j'hypnotise le téléphone, mais ça ne marche pas. »

Le silence de Constanzia indiquait probablement que tout allait bien de son côté. Langelot se dirigea sans se presser vers la cour des Invalides. Il venait de s'accouder sur un canon coulé sous Louis XIV, quand un jeune homme à lunettes et à la moustache mélancolique, portant pardessus et cache-col de laine, s'approcha de lui.

« Monsieur François Brulard ?

— Lui-même.

— Alors, monsieur, je dois vous casser la figure. »



9

LE POING du petit monsieur vola dans la direction générale du visage de Langelot. L'agent secret le saisit au vol, par le pouce qu'il tordit énergiquement. L'agresseur tomba à genoux, les lunettes de travers. Langelot le lâcha immédiatement.

« Monsieur Husson, dit-il, je suis ravi de vous rencontrer. »

Joseph Husson, car c'était bien lui, se releva prestement, remit ses lunettes d'aplomb et épousseta son pantalon.

« Comment avez-vous deviné qui j'étais ? demanda-t-il d'un ton offensé.

— Vous êtes exactement tel que je vous imaginais, expliqua aimablement Langelot. Pourrait-on savoir ce que vous me reprochez, monsieur Jojo ?

— Vous vous êtes fait passer pour un de mes amis. Vous avez fait des ennuis à Thérèse. J'ai eu droit à un de ces lavages de tête, hier ! J'avais beau lui jurer que je ne vous connaissais pas, elle ne voulait pas me croire. Enfin, je l'ai convaincue à moitié. Alors, pour lui prouver que je lui disais la vérité…

— Vous lui avez promis de me casser la figure à la première

occasion ?

— Oui. Elle m'a téléphoné, il y a vingt minutes. J'ai même dû quitter le bureau sous un prétexte. Si vous croyez que c'est agréable !

— Si je comprends bien, Thérèse me prend donc pour un imposteur ?

— Ça, vous pouvez le dire.

— Bien. Alors allez me la chercher.

— Que je… ? Vous n'y pensez pas. Elle ne voudra jamais venir.

— Cela vous regarde.

— Mais il est dix heures du matin. Le général ne la laissera pas sortir.

— Qu'elle dise que sa tante est morte.

— C'est déjà ce qu'elle a dit hier.

— Elle a bien le droit d'avoir plusieurs tantes.

— Mais, monsieur Brulard, la sentinelle ne me laissera pas passer.

— Si, si. Elle fera téléphoner à Thérèse par le chef de poste et, si la réponse est favorable, vous passerez.

— Et pourquoi avez-vous besoin de Thérèse ?

— Pour une mission hautement patriotique, si cela peut vous intéresser. »

Alors Jojo se redressa de toute sa hauteur, rectifia son nœud de cravate, et déclara :

« Monsieur Brulard, j'ai à vous dire que les missions patriotiques, ça ne m'intéresse pas du tout. »

Langelot lui sourit aimablement, lui mit la main sur l'épaule, et lui saisit la clavicule entre deux doigts.

« Jojo, avez-vous fait votre service militaire ?

— Euh… Oui, monsieur.

— Euh… Non, monsieur. Et à partir de dorénavant et jusques à désormais vous m'appellerez mon lieutenant. Encore heureux que je ne vous mette pas au garde-à-vous pour me parler. Vous avez été réformé, n'est-ce pas ? Et vous avez utilisé pour cela des certificats médicaux qui n'étaient pas tout à fait en règle, n'est-il pas vrai ? Monsieur Jojo, vous me ramènerez Thérèse ici dans dix minutes. Sans quoi, la semaine prochaine, vous serez dans une compagnie disciplinaire, à casser des cailloux sur les routes de Carcassonne. Ça vous intéresse peut-être, ça ? Disparaissez ! »

Jojo ne se le fit pas dire deux fois. Dix minutes s'étaient à peine écoulées que Mlle Proutier et M. Husson se présentaient dans la cour des Invalides, se tenant par la main, et courant à moitié.

« Monsieur, commença Thérèse, arrogante, que signifie cette façon de procéder ? Je trouve qu'elle ressemble étrangement à du chantage.

— Ma petite fille, lui répondit froidement Langelot (alors qu'elle le dominait d'une bonne demi-tête), tout le monde doit servir son pays : ma façon de procéder ressemble non pas à du chantage, mais à l'application des lois sur l'insoumission. Vu ?

— Thérèse, je t'en prie, sois gentille avec lui, intervint Jojo. M. le lieutenant est capable de m'envoyer casser des cailloux à Carcassonne.

— Quant à vous, mademoiselle Proutier, poursuivit Langelot, je sais bien que vous vous figuriez travailler pour un service français – et, en un sens que vous ignorez, c'était vrai –, mais si le général de la Tour du Becq apprenait que vous le preniez pour un vieux fou, je suppose qu'il ne vous ferait pas adresser de remerciements officiels par le ministre, hein ? Je pense que vous avez donc intérêt à continuer à travailler avec moi, comme vous l'avez fait avec tant d'efficacité hier.

— Oui, oui, Thérèse, dit Jojo, il faut écouter le lieutenant. Il ne plaisante pas, tu sais ! Quand je l'ai attaqué, j'ai failli me retrouver avec un pouce cassé.

— Jojo, tais-toi ! commanda Thérèse. Monsieur, dit-elle à Langelot, ou bien vous m'avez menti hier en vous faisant passer pour un inspecteur de la D.S.T., ou bien vous avez menti aujourd'hui à Jojo en déclarant que vous étiez lieutenant. J'accepte de travailler avec vous, mais à condition que vous me donniez une preuve de votre identité. »

Langelot n'hésita qu'un instant.

« Très bien », dit-il, et il montra à la jeune fille sa carte du S.N.I.F.

Son grade n'impressionnerait pas la secrétaire du général, mais du moins elle saurait qu'il était véritablement au service de l'État.

« Et maintenant, si vous êtes satisfaite, dites-moi si vous avez eu de nouveaux contacts avec le commissaire Pouffiaud.

— Oui. Le commissaire Pouffiaud, celui que vous appelez le Violacé, m'a téléphoné ce matin au bureau. Il m'a dit qu'il partait pour une mission et que, par conséquent, j'aurais un nouveau contact. Si le général me donne à taper un nouveau rapport sur *Frédégonde*, je dois aussitôt appeler Radio-Luxembourg et demander qu'on veuille bien passer un message personnel : *Papa, reviens. Maman est au plus mal. Signé : Joséphine*. Ensuite, je dois faire une copie supplémentaire du rapport, attendre deux heures après la première transmission du message à la radio, et aller prendre un café au *Madagascar,* avenue de La Motte-Picquet. La copie sera dans une enveloppe cachetée, que je froisserai et que je laisserai sur ma table, à côté de ma tasse. Dès que je serai partie, quelqu'un viendra ramasser l'enveloppe, quelqu'un que je ne verrai même pas…

— Oh ! Très astucieux, commenta Langelot. Mais une chose m'inquiète : le Violacé vous a bien dit qu'il partait pour une mission ?

— Oui. Il n'avait pas sa voix de tous les jours. Il paraissait angoissé.

— Bien. Alors, Thérèse, voici ce que vous aurez à faire. À une heure, vous téléphonerez à CHA. 67-12. Vous direz que vous êtes Joséphine. Une voix de femme vous donnera une adresse, une date et une heure. Vous composerez immédiatement une circulaire, dans le style du général de la Tour du Becq, adressée à ses collaborateurs ordinaires, et leur prescrivant de le rencontrer à l'endroit et au moment indiqué. Vous taperez cette circulaire en plusieurs exemplaires que vous détruirez immédiatement, sauf le dernier. Vous aurez précisé dans le texte que la réunion concernera *Frédégonde* et sera très secrète. Ensuite vous procéderez comme le commissaire Pouffiaud vous a demandé de le faire. En aucun cas, vous ne direz un mot de tout cela au général. »

Thérèse avait pâli.

« Lieutenant, demanda-t-elle, est-ce que vous vous rendez bien compte de ce que vous voulez que je fasse ? C'est un abus de confiance abominable. Si jamais le général découvre que je me suis servie de son nom…

— Ce que vous allez faire, ma chère, est beaucoup moins grave que ce que vous avez déjà fait. Je ne vous demande même pas de fabriquer un faux, puisque votre document ne sera qu'une copie au carbone, sans valeur aucune. Abus de confiance, peut-être, mais jusqu'à présent vous vous occupiez d'espionnage, ce qui est un peu plus sérieux. Puis-je compter sur vous ?

— Dis oui, Thérèse, supplia Jojo. Sinon je vais cass…

— Eh bien, c'est entendu ! Mais qu'ensuite on ne me demande plus rien ! déclara Thérèse.

— Nous attendrons donc votre coup de téléphone à une heure précise, dit Langelot. Merci, Jojo ; vous m'avez aidé ; si vous êtes bien sage, il y a encore une chance pour que les cailloux de Carcassonne se passent de vous. »

Ayant quitté les deux fiancés, l'agent secret décida que le plus pressé était d'aller rendre visite à M. Paul, qui, le matin même, avait eu une voix si angoissée, et qui était censé partir pour une mission. Cependant, comme il ne pouvait s'agir pour un mort de se promener rue Vercingétorix, un déguisement, même rudimentaire, s'imposait : l'appartement du Violacé pouvait s'être transformé en souricière. Ce déguisement se révélerait du reste indispensable plus tard dans la journée : il n'y avait donc pas à balancer.

Le premier coiffeur fit l'affaire :

« La boule à zéro, s'il vous plaît ! demanda Langelot.

— À zéro ! se récria l'homme de l'art. Mais, monsieur ; ce n'est pas à la mode !

— La mode a tort », répondit simplement l'agent secret.

Un quart d'heure plus tard, il avait une tête de bagnard presque effrayante.

« Et il va falloir que je paraisse comme cela devant Constanzia ! pensa Langelot en se regardant dans la glace. Ah ! que ne ferait-on pas pour le S.N.I.F. ! »

Des lunettes de soleil – un peu incongrues, il est vrai, en ce mois d'avril – et un imperméable à bon marché, couleur mastic, pour cacher la veste de daim, complétèrent le déguisement.

Langelot prit un taxi pour la rue Vercingétorix.

Il se fit déposer à la porte même de l'immeuble qu'habitait M. Paul, et entra dans le vestibule qui sentait le chou aussi fort que la veille.

S’assurant qu’il n’était pas espionné, Langelot passa devant la loge de la concierge et gravit l’escalier. À mesure qu’il montait, son nez sensible percevait une autre odeur se mêlant à celle du chou cuit.

Au sixième, il n’eut plus de doute : il ne se donna même pas la peine de grimper jusqu’au palier. Il redescendit quatre à quatre, courut jusqu’au premier poste téléphonique communiquant avec police-secours, et brisa la vitre.

« Allô ! appela-t-il. Un homme connu sous le nom de M. Paul s’est empoisonné au gaz. Vous le trouverez dans son appartement, 150 rue Vercingétorix, sixième droite. Il est peut-être encore temps de le sauver. »

10

AYANT AINSI FAIT son devoir d'humanité, Langelot descendit la rue Vercingétorix jusqu'à la rue d'Alésia, où il acheta un journal, qu'il ouvrit à la page des petites annonces.

Lorsqu'il crut avoir trouvé ce qu'il lui fallait, il prit un taxi et se fit conduire à l'Agence Immobilière *Luxoconfort*, boulevard de Courcelles.

Les bureaux de l'agence étaient situés au premier étage d'un ancien hôtel de maître ; dans la première salle crépitaient une demi-douzaine de machines à écrire et sonnaient presque en permanence autant de téléphones ; dans la deuxième, un silence relatif régnait : c'était là que le directeur et ses adjoints recevaient les clients qu'ils espéraient plumer le plus efficacement.

« Je voudrais voir le patron, le gérant, le directeur, le pacha, le boss, le grand chef – je ne sais pas comment vous l'appelez ! » annonça Langelot à la dactylo qui le reçut dans le premier bureau.

La jeune personne leva sur lui de grands yeux étonnés. Avec son

crâne rasé, ses lunettes noires et son imperméable des plus communs, le tout jeune client ne payait pas de mine.

« C'est pour quoi faire ? demanda-t-elle.

— Mon paternel m'envoie prendre des renseignements sur la bicoque de vingt-six pièces que vous louez toute meublée, avenue du Maréchal-Foch.

— Oh ! alors… Un instant, s'il vous plaît. Monsieur le directeur vous recevra sans doute lui-même. »

Moins de quinze secondes plus tard, Langelot était introduit dans le second bureau.

« Vous désirez ? » demanda, méfiant encore, le directeur de l'agence, un homme d'âge mûr, portant un gilet canari et un nœud papillon à pois.

Langelot déboutonna son imperméable. Dans l'échancrure de sa veste de daim, apparut la jolie écharpe – cadeau de Choupette – qui lui servait de cravate.

« Écharpe de chez Hermès… Beaucoup d'assurance… tenue fantaisiste… Un gosse de riche, sûrement ! » supputa le maître de céans. Un sourire mielleux se répandit sur ses traits replets. Cependant Langelot demandait :

« Votre baraque de l'avenue Foch, c'est dans les numéros pairs ou impairs ?

— Impairs, monsieur, impairs. Oh ! Les impairs sont très bien, vous savez…

— Ha ! ricana Langelot. Vous ne connaissez pas le paternel. Depuis qu'il a fait fortune dans les pétroles, il n'y a rien d'assez beau pour lui. Si je lui dis que j'ai accepté de visiter un numéro impair de l'avenue Foch, il me déshéritera pour le moins. Si vous n'avez rien de mieux que ça, bonsoir.

— Attendez, monsieur, attendez. Nous avons un charmant petit H.P. …

— H.P. Quésaco ? Horrible et Pouilleux ou Horrible et Prétentieux ?

— Non, non, monsieur : H.P. signifie Hôtel Particulier. Je vous disais donc que nous avions un charmant petit H.P., garni, meublé, trois mille francs par mois, quinze pièces seulement, il est vrai, avenue Henri-Martin.

— Henri-Martin ? Hum ! Ça ne fait pas un peu marchand de

cochons enrichi ?

— Oh ! Monsieur ! Bien au contraire.

— Eh bien, allons voir votre niche à chiens de l'avenue Henri-Martin. Mais je vous préviens tout de suite : si ce n'est pas impeccable, vous perdez votre temps. Le paternel, il ne marchande pas, mais faut pas non plus essayer de lui faire accepter de la camelote. »

Le gilet jaune et Langelot sortirent du bureau au pas de course.

« Faut que je fasse mon rapport au paternel ce soir. Et si je n'ai pas vu au moins dix cabanes que je trouve acceptables, il va piquer une de ces colères ! Mes vacances à Tahiti, faudra plus que j'y compte, c'est sûr. »

Le directeur de *Luxoconfort* conduisit Langelot au numéro 18 de l'avenue Henri-Martin dans sa D.S. personnelle.

L'hôtel ressemblait à tous ceux de son quartier : porte cochère, sept fenêtres sur rue, cour intérieure, avec trois malheureux tilleuls poussiéreux :

« Le jardin », commenta le directeur, avec un geste magnifique.

Deux salons, une salle à manger au rez-de-chaussée, le tout doré, surdoré, avec moulures, macarons, miroirs perdant leur tain ; chambres et salles de bain à l'étage ; cuisine et office au sous-sol. Une épaisse couche de poussière dissimulait la couleur des doubles rideaux ; des housses grises drapaient les fauteuils, dont seuls les pieds tors et bronzés dépassaient. Des tapis qui avaient été beaux s'entassaient par couches successives. Sur le plateau de la grande table, prévue pour douze convives au moins, Langelot inscrivit ses initiales avec le doigt.

« Un petit coup d'aspirateur et ce sera royal ! Positivement royal !... » commentait le gilet jaune.

Langelot renifla :

« Ça sent le renfermé, le moisi, et le souriceau ! déclara-t-il.

— Oh ! Monsieur, ce n'est qu'une question d'aération... »

Langelot tapota les potiches chinoises de l'air d'un connaisseur.

« Ils sont de la période Ming ! précisa le gilet, de plus en plus obséquieux.

— On vous a trompé, répondit Langelot. C'est de la poterie Ping typique.

— Ping ?

— Ping. Quant à ce paravent, c'est du Pong ou je ne m'y connais pas. Eh bien, mon cher monsieur, je dirai au paternel ce que je pense de votre cahute. Ça fait un peu purée, à mon avis, mais ça ne manque pas de cachet. Pour le cas où il voudrait visiter lui-même, je vous conseille de faire enlever les toiles d'araignée sous le piano. À propos de piano, il faudra que vous le fassiez accorder à vos frais, ça, c'est certain. Rendez-moi un service, voulez-vous : déposez-moi au bureau de poste le plus proche. J'ai un télégramme à faire partir pour Honolulu. »

Luxoconfort et son client quittèrent l'hôtel. La grosse clef de la porte cochère tourna dans la serrure et disparut ensuite dans la poche du directeur. Après un bref trajet en D.S., Langelot fit ses adieux au gilet canari en face du bureau de poste de la place Victor-Hugo. Dans l'entre-temps, la grosse clef avait changé de poche : elle était

maintenant dans celle de l'agent secret qui n'avait pas suivi pour rien les cours d'un pickpocket professionnel.

Langelot entra dans une cabine téléphonique et appela Mlle Roche-Verger.

« Allô ! Choupette ?

— Désolée, Langelot. Toujours pas de voix mélodieuse en ligne.

— Toi, tu finiras par ne plus être drôle. Écoute-moi bien. À une heure, une autre personne doit t'appeler.

— Un homme, cette fois, j'espère ?

— Non, une autre fille. Beaucoup moins mélodieuse, je dois dire. Elle te dira qu'elle s'appelle Joséphine. Tu lui répondras : « Aujourd'hui, 20 heures 30 ; 18 avenue Henri-Martin. » D'accord ?

— D'accord.

— Tu pourrais aussi lui préciser que le message vient de Carcassonne.

— De Carcassonne ?

— Oui. Ça fera bien dans le paysage. À tout à l'heure. »

Il appela ensuite le professeur Roche-Verger lui-même, au Centre d'études sur les fusées.

« Ici Langelot, monsieur le professeur.

— Langelot ? Ravi de vous entendre. Ah ! J'en ai une autre à vous proposer. Qu'est-ce qui tient à la fois du lit, de l'arbre, du grand seigneur et de l'homme à poigne ?

— Drap-écorce-noble-volonté… Je ne vois pas.

— Un livre, mon cher, un livre, tout simplement. Il a des feuilles, comme un arbre ; une couverture, comme un lit ; des pages, comme un grand seigneur ; et il faut des caractères pour le composer : or, que serait un homme à poigne sans caractère ?… À propos d'homme à poigne, quand jouons-nous cette farce à La Tour du Becq ?

— Ce soir ; 20 heures 30 ; 18 avenue Henri-Martin. Ça vous va ?

— Parfait. J'aurai Bloch, retour de Reggane ; Petitpied, des satellites ; et je ferai venir le général de Rougeroc, pour que La Tour du Becq ne soit pas seul à crier. Vous connaissez Rougeroc ?

— De réputation seulement[8], grâce au Ciel.

— Vous savez qu'il s'y connaît en fusées à peu près autant que moi en théologie, mais c'est un gai luron. Nous sommes tous dans le coup : on va essayer de faire accroire à La Tour que le Roc est un expert.

— Parfait. Surtout, professeur, si vous me reconnaissez à un certain moment, faites semblant de ne m'avoir jamais vu.

— Entendu, entendu. »

Langelot raccrocha. Le piège maintenant était amorcé. Il n'y avait plus qu'à attendre. Un bon déjeuner ne serait pas de refus.

11

À TROIS HEURES, Langelot appela de nouveau Choupette.

« Joséphine a téléphoné. Quand j'ai mentionné Carcassonne, elle n'avait pas l'air particulièrement contente. Elle a peut-être des souvenirs désagréables de cette région ?

— Pas encore, répondit froidement l'agent secret.

— Oh ! là, là, ce que tu es méchant, aujourd'hui. Tu me ferais peur.

— Oui. Je suis peut-être un peu plus dur que d'habitude. Je te raconterai plus tard. Tu ne sais pas ce que ce serait pour moi, d'avoir à quitter la boutique.

— Quitter le S... ?

— Chut ! Avec un peu de chance, ce ne sera pas nécessaire. Mais j'aime autant te le dire tout de suite : si nous ne réussissons pas, ma décision est prise : je donne ma démission.

— Langelot !

— Assez bavardé. Tu veux bien ouvrir ton poste sur Radio-Luxembourg ? Si tu entends un message émanant de Joséphine, tu le notes. Je te rappellerai. »

À pied, Langelot se dirigea vers l'avenue Henri-Martin.

Il trouva le numéro 18 désert, comme il s'y attendait. Ce genre de logement ne se demande pas tous les jours, et, pour la clef, si le gilet jaune avait remarqué sa disparition, il pensait sans doute l'avoir perdue. Il n'y avait donc guère de risque de voir *Luxoconfort* surgir dans le courant de l'après-midi, et un peu de ménage ne pourrait pas faire de mal au grand salon.

Dans la vaste maison aux échos sonores, Langelot commença donc à jouer les valets de chambre. Avec un vieux plumeau qu'il trouva dans un débarras, il commença par épousseter. Puis il ôta les housses des fauteuils rococo. Ayant aéré, d'après les conseils du gilet jaune, il sortit pour acheter des bougies, car l'électricité ne marchait pas. Il rassembla tous les candélabres dans le grand salon doré et les hérissa de bougies.

Pour finir, il chercha et trouva la clef de la cave à charbon, élément essentiel de son plan.

Après quoi, il ressortit et alla, encore une fois, téléphoner à Choupette.

« Il n'y a pas à dire, pensait-il, s'il y a quelqu'un à qui le contre-espionnage profite, c'est les P. et T. »

Il était 17 heures 20.

« Langelot ? J'ai du nouveau pour toi, annonça Mlle Roche-Verger. Primo, Radio-Luxembourg nous a donné des nouvelles de la maman de Joséphine, qui est au plus mal, paraît-il. Deuxièmement, ta voix musicale ou mélodieuse ou je ne sais quoi m'a enfin donné la joie de l'entendre. Moi, je lui trouve un accent étranger à couper au couteau, mais après tout, c'est son affaire. Elle m'a fait inscrire un message sans queue ni tête, que je te transmets tel quel : *Mlle Schneider a retenu et payé la Rolls. Le chauffeur devra attendre son client devant le musée Guimet, ce soir à 22 heures.*

— Déjà ! s'écria Langelot. Dans le fond, ça ne m'étonne pas : il est normal que ces gens soient pressés. Choupette, tu es aussi épatante dans les rôles des petits, des sans grades, que dans les plus grands du répertoire. Je te rappellerai. Merci. »

Après quelques instants de réflexion, il appela la maison de location de voitures *Le Phaéton*.

« Bonsoir, monsieur, dit-il de son ton le plus officiel. Ici Agénor Chantilly, le secrétaire particulier de Mlle Schneider.

— Oui, monsieur ?

— Mlle Schneider a bien retenu une Rolls pour ce soir, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur.

— Eh bien, elle en aurait besoin beaucoup plus tôt. Pourriez-vous nous envoyer immédiatement votre chauffeur ?

— Mais certainement, monsieur. À la même adresse ?

— Non, 18, avenue Henri-Martin.

— Monsieur, je le fais partir aussitôt qu'il a son plein d'essence. Doit-il attendre devant la porte ?

— Non, non, qu'il entre dans la cour. »

Au pas gymnastique, Langelot regagna l'avenue Henri-Martin. Il ouvrit toute grande la porte cochère, vérifia que son pistolet sortait facilement de sa gaine, et se posta dans la cour.

La Rolls ne se fit pas attendre. Elle passa sous la porte cochère, et s'arrêta dans la cour, au pied du perron. Langelot qui avait ôté sa veste de daim et pris son plumeau sous le bras, alla fermer la porte, puis revint sur ses pas. Un gigantesque chauffeur à casquette, maigre comme Don Quichotte, solennel comme… un chauffeur de Rolls-Royce, se tenait debout, une main sur la calandre, dans l'attitude du

pianiste qui salue après un concert.

« Pas mal, ta trottinette », commenta Langelot, en détaillant la beauté grise aux lignes sobres.

Le chauffeur – complet bleu, gants marron, souliers noirs – haussa les sourcils. L'expression du plus profond mépris se peignit sur son visage osseux.

« Monsieur, prononça-t-il, vous êtes un petit idiot. Ce véhicule que vous avez qualifié de cette façon dégradante est un Phantom V, Long Wheel Base, la voiture la plus chère du monde.

— Et ça vaut dans les combien ?

— Cent soixante-dix mille francs, monsieur, au bas mot.

— Peuchère ! » s'écria Langelot.

Mais, voyant que le chauffeur ne daignait pas rire de son jeu de mots, il dit :

« Entre. La patronne a des ordres à te donner.

— Je souhaiterais, monsieur, que vous renonçassiez à user à mon égard d'un tutoiement que je ne peux trouver que déplacé, étant donné la disproportion qui existe entre nos fonctions respectives.

— C'est bon, je renonçasserai. Mais pourquoi faites-vous le tour de la voiture ? L'entrée est par ici.

— Apprenez, monsieur, qu'un chauffeur de Rolls qui se respecte, ne passe jamais devant sa calandre.

— Ah ! bon ! Et pourquoi ça ?

— Euh… Je ne saurais trop vous dire. Probablement parce que le capot recèle la présence de Sir Henry.

— Quoi ? Quel Sir Henry ? »

Un instant, Langelot se crut trahi. Il pensa qu'un espion britannique allait soulever le capot de la Rolls et le faire lui-même prisonnier. Mais le chauffeur haussa les épaules devant tant d'ignorance.

« Sir Henry, dit-il, est le nom que les personnes compétentes donnent au moteur de ce véhicule. »

Rassuré, Langelot conduisit le chauffeur d'abord dans le grand salon, puis, par l'escalier de service, à la cuisine. Enfin, il lui ouvrit obligeamment la porte de la cave.

« Que signifie ce procédé ? Est-ce une plaisanterie de mauvais goût ? Sûrement, Mademoiselle ne m'attend pas à la cave !

— Non, mais vous, vous l'y attendrez, répliqua Langelot, en jetant son plumeau et en tirant son pistolet. Je suis désolé de devoir vous faire passer quelques heures désagréables, et je vous promets d'essayer d'obtenir pour vous un dédommagement sonnant et trébuchant. Malheureusement, il faut que je vous emprunte votre Phantom, et comme vous ne me l'auriez probablement pas cédé de gré… Allons, descendez. Ne faites pas de manières. Et laissez-moi votre casquette : j'en aurai besoin aussi. »

Médusé, le chauffeur passa dans la cave. Langelot referma la porte à clef. Une voix caverneuse lui parvint :

« Surtout, monsieur, je vous en supplie, traitez-la avec ménagement…

— La casquette ?

— Non, petit imbécile. La Rolls ! »

À cet instant, Langelot entendit des coups vigoureux frappés au-dessus de sa tête, à la porte cochère.

12

IL COURUT OUVRIR. Trois hommes portant de vagues uniformes se tenaient sur le trottoir. Langelot ne les avait jamais vus, mais il les attendait. Le message de Thérèse avait fait son effet : l'ennemi mordait à l'appât…

« Électricité de France, dit l'un d'eux. Vérification des circuits.

— Vous tombez mal, répondit Langelot. On est en train d'emménager. Le courant n'a pas encore été rétabli.

— Mais vous avez fait la demande ? questionna l'homme.

— Oui, mentit Langelot.

— C'est justement », fit l'homme.

Ils entrèrent. Ils avaient tous les trois des mallettes à la main, pleines d'instruments dont Langelot devinait sans peine la nature.

Décidé à leur faciliter le travail, il les conduisit droit au grand salon :

« Le patron attend du monde pour ce soir, précisa-t-il. Faute d'électricité, j'ai passé mon après-midi à ficher ces bougies dans ces bougeoirs.

— Où est le compteur ? » demanda l'un des visiteurs.

Langelot le conduisit à l'office, au sous-sol. L'homme lui tendit une torche électrique :

« Tenez, éclairez-moi. »

Puis il commença à vérifier les plombs, un à un. Langelot crut le voir en abîmer deux pour pouvoir les réparer ensuite. Il vissait, dévissait, revissait. Cela dura bien un quart d'heure.

« Et que font vos collègues, pendant ce temps ? s'enquit poliment Langelot.

— Vérifient au rez-de-chaussée.

— Je ne savais pas qu'on pouvait vérifier un circuit sans y faire passer de courant.

— Méthode électronique. Ah ! C'est qu'on se modernise ! Faudrait pas croire. »

Ensuite l'homme demanda à voir le premier étage. Il essaya tous les commutateurs de la maison, ce qui lui permit de voir que toutes les pièces étaient meublées mais inoccupées. Enfin, suivi de Langelot, il revint au salon où ses deux camarades se prélassaient dans des fauteuils dorés.

« Alors ? demanda-t-il.

— Tout est en ordre.

— Ça va. Vous aurez le courant demain. »

Dès que les trois hommes furent partis, Langelot se livra à une petite perquisition.

Il commença par soulever tous les fauteuils, puis à se glisser sous les divans. Il passa ensuite à quatre pattes sous les consoles et les vitrines. Ce fut sous la table de marbre qui occupait le milieu du salon qu'il trouva ce qu'il cherchait : un appareil à peine plus gros qu'un briquet, collé à la face inférieure de la table avec du sparadrap.

« Un peu bien grossier, comme procédé, pensa Langelot. Il doit y avoir autre chose. »

Il monta sur la table et examina attentivement le lustre aux pendeloques de cristal. Il remarqua que l'une des bougies qu'il y avait plantées lui-même avait été rognée à sa base. Il la retira du bougeoir : à l'intérieur, les visiteurs avaient logé un appareil du même genre que le premier, mais plus petit.

Il s'agissait de deux postes émetteurs à faible puissance. Le premier

était là pour qu'on ne songeât pas à chercher le second ; le second, pour relayer le premier en cas de découverte. La bougie avait été rognée pour que le minuscule microphone pût percevoir la conversation.

Langelot n'eut garde de déplacer les appareils. Au contraire, il se permit un petit sourire de vanité :

« Bien joué, monsieur Langelot. Snif, snif !... »

Il passa dans la cour où le Phantom V l'attendait. Il ouvrit la portière et monta. Oui, il comprenait que le chauffeur pût être fier de conduire une voiture pareille. Quand on la mettait en marche, ce que Langelot s'empressa de faire, on n'entendait même pas le moteur tourner...

« Entre cette bagnole-là et ma 2 CV de service, il y a une petite différence », remarqua loyalement l'agent secret.

Il passa la main sur les commandes, caressa du bout du doigt le tableau de bord, fait d'un noyer blond au grain extraordinaire, passa une vitesse, et s'exerça à quelques manœuvres dans la cour.

« Il faudra, tout à l'heure, que j'aie l'air d'un chauffeur consommé. »

Sur le siège avant, il trouva un ciré noir qui, bien que trois fois trop grand pour lui, ferait tout de même mieux que son imperméable mastic ou sa veste de daim.

Il se glissa sur le siège arrière, et commença par vérifier le système de fermeture des portières. On n'est pas agent du S.N.I.F. sans être aussi un sérieux bricoleur : il ne fallut pas plus de dix minutes à Langelot pour bloquer les poignées, de telle façon que les portières arrière ne pussent plus s'ouvrir que de l'extérieur.

Il examina ensuite l'interphone, qui permettait au passager de communiquer avec le chauffeur. Ce n'était plus du bricolage, mais presque de l'électronique. Heureusement, l'enseignement du S.N.I.F. était également assez poussé sur ce point. Langelot établit entre deux fils un contact permanent, si bien que le passager n'avait plus besoin d'appuyer sur un bouton pour se faire entendre du chauffeur : tout ce qui se disait dans le compartiment arrière s'entendait à présent automatiquement dans le compartiment avant.

« Maintenant, la vitre. »

La vitre coulissante qui séparait les deux compartiments et que le

passager ou le chauffeur pouvaient faire glisser à volonté fut bloquée au moyen de quelques bouts de papier introduits dans la rainure.

« Et enfin, la casquette ! »

Ce fut la casquette qui posa le plus de problèmes. Quand Langelot s'en coiffa, elle lui descendit jusqu'au nez par-devant, jusqu'aux oreilles par-derrière. Il en rembourra le bord de papier journal. Un journal entier y passa. Maintenant, pourvu qu'on n'y touchât pas, elle tenait. Mais, à la moindre pression, au moindre faux mouvement, Langelot serait tout de même aveuglé. Il alla s'admirer dans le trumeau du salon et trouva qu'il ressemblait à un champignon…

« Je la tiendrai à la main le plus souvent possible. Ça n'en sera que plus respectueux. »

Il ressortit pour manger un sandwich et pour téléphoner une dernière fois à Choupette.

« Tout va bien. La voix musicale n'a plus appelé, répondit Mlle Roche-Verger.

— Choupette, lui dit Langelot, il faut que tu te prépares pour un choc désagréable.

— Rien de grave ?

— Ça, je n'en sais rien. Il y aura peut-être aussi du grave. Mais je pensais à quelque chose de tout à fait secondaire. Mon apparence physique. Elle a changé.

— Pour le mieux ?

— Non, ç'aurait été difficile, plaisanta Langelot. Pour le pire. Tu verras, je ne t'en dis pas plus. »

Choupette était une vieille amie. Rasé à zéro, sans doute ne l'en aimerait-elle pas moins. Mais Constanzia ? C'était la réaction de Constanzia qui l'inquiétait surtout.

« Je me montrerai à Choupette d'abord, pensait-il, et, si elle est trop horrifiée, j'attendrai que mes cheveux aient repoussé avant de revoir Constanzia. »

À 20 heures, il était en ciré et casquette, prêt à ouvrir la porte de l'hôtel de l'avenue Henri-Martin. À 20 heures 20, le premier visiteur ébranla le lourd vantail de tout le poids de son heurtoir de bronze : c'était le petit général de la Tour du Becq.

13

« HA ! LA MODE A CHANGÉ. On fait les chauffeurs tout petits, cette année, remarqua-t-il. Et ce sont les chauffeurs qui ouvrent les portes ! Je suppose que les portiers conduisent les voitures. »

Langelot ne répondit pas, et le conduisit au salon où il le laissa. Le professeur Roche-Verger, un cordon terminé par deux pompons en guise de cravate, se présenta ensuite ; il fit mine de ne pas reconnaître Langelot – sur les traits duquel la visière de son énorme casquette jetait d'ailleurs une ombre impénétrable.

« Professeur ! J'ai reçu votre coup de téléphone et, comme vous le voyez, j'ai répondu « Présent », commença le général de la Tour du Becq. J'aimerais tout de même que vous m'expliquiez ce que c'est que cette réunion intempestive, et pourquoi vous avez pris sur vous de convoquer le comité au lieu de passer par la voie hiérarchique.

— Chut ! Chut ! général, pas si fort. Ne craignez-vous pas que des oreilles ennemies ne nous écoutent ?

— Sornettes, professeur ! Vous vous laissez influencer par

l'espionnite qui sévit autour de nous. D'abord où sommes-nous ici ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Qui a choisi cet endroit saugrenu pour notre réunion ?

— Moi.

— Et vous prétendez ne pas savoir…

— Mais oui, général. J'ai choisi cet hôtel au hasard. Rien ne dépiste mieux les espions que le hasard absolu. Ah ! Voici Petitpied. Vous connaissez Petitpied, général ?

— Évidemment. Je le rencontre tous les mercredis à la séance hebdomadaire du comité que je convoque régulièrement, moi. Comment allez-vous, Petitpied ? »

Le professeur Petitpied était à peine plus grand que le général ; il avait les traits pointus, une voix presque inaudible, et il portait des lunettes à verres fumés.

« Mes devoirs, général, chuchota-t-il. Je vais du moins mal que je peux. Nous, des satellites, nous avons entendu parler des fuites de renseignements que vous avez, vous autres, des fusées. Ça nous a fait de la peine.

— Farceur ! tonitrua le gros Bloch qui venait d'entrer. Tu veux dire que vous avez pavoisé immédiatement. Quand les copains ont des ennuis, ça fait toujours plaisir, pas vrai ? Bonjour, général. Vous devriez prendre un autre fauteuil : celui-ci est un peu haut pour vous. Salut, Broche-Roger ! Comment va Freddie ?

— Messieurs ! essaya d'intervenir le général de la Tour du Becq qui, spontanément, s'était placé au haut bout de la table. Nous ne sommes pas ici pour causer de nos relations privées. Je ne sais pas qui est cette Freddie…

— *Frédégonde*, général, expliqua Bloch. Cette bonne vieille Frédégonde. Alors, Croche-Rocher, quand est-ce qu'on la fait partir, notre Freddie ?

— Nous avons pensé, répondit le professeur Propergol, que nous devrions d'abord demander l'avis d'un expert.

— Vous voulez rire : les experts, c'est nous.

— Un expert encore plus expert, que nous attendons d'un instant à l'autre.

— Je voudrais tout de même bien savoir de qui vous parlez ! remarqua sèchement La Tour du Becq.

— Le voici, justement. Messieurs, permettez-moi de vous faire connaître le général de Rougeroc. »

Un énorme gaillard en tenue léopard et béret amarante, le poignard au côté, se tenait dans l'embrasure de la double porte qu'il obstruait entièrement.

« Bonjour, mon général, fit La Tour du Becq, ressemblant à un nain devant ce géant.

— Mes devoirs, mon général », répondit Rougeroc d'une voix tonnante.

Il était beaucoup plus jeune que le chef du C.C.S.S.

« Depuis quand êtes-vous un expert sur les fusées ? lui demanda La Tour du Becq.

— Moi ? Je n'y connais rien, répliqua Rougeroc. J'arrive après les fusées, moi.

— Rougeroc est trop modeste, dit Roche-Verger.

— Mon général, que pensez-vous de Freddie ? demanda Bloch.

— Connais pas, fit Rougeroc. Dites donc, les gars, vous n'avez rien à boire dans cette baraque ! Moi, je me mettrais bien un coup de rouge sous la langue. »

La Tour du Becq tambourina sur la table pour demander le silence.

« Messieurs, dit-il, si nous sommes tous réunis, je déclare la séance ouverte. M. le professeur Roche-Verger voudra bien nous apprendre pourquoi il nous a demandé de nous réunir. Professeur, vous avez la parole. »

Propergol déploya sa longue taille, tira un petit livre de sa poche et se mit à lire :

Du repos des humains implacable ennemie,
J'ai rendu mille amants envieux de mon sort ;
Je me repais de sang, et je trouve la vie,
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en regardant ses collègues de son air lunaire.

— Un mot de passe ? s'enquit Rougeroc. Trop long. Comment voulez-vous que les sentinelles retiennent cela ? Absurde.

— Un code de chiffrement, peut-être, proposa Petitpied.

— Professeur Roche-Verger, ne parlez pas par énigmes, je vous en prie, fit La Tour du Becq.

— « Je me repais de sang… je me repais de sang… », répétait Bloch. Une puce ! s'écria-t-il soudain, enchanté. C'est une puce, Porche-Boucher !

— Un point pour Bloch », commenta le professeur Propergol.

À la candeur qui brille en moi
Se joint le plus noir caractère ;
Il n'est rien que je ne tolère,

Mais je suis méchant quand je bois.
lut-il à nouveau.

« Les noirs caractères, moi, je les casse ! tonna Rougeroc. Quant aux ivrognes, cinquante pompes tous les matins pendant quinze jours, et le problème est réglé.

— Hé là ! Hé là ! De quoi s'agit-il ? demanda La Tour du Becq.

— De papier ! De papier ! cria Bloch. Le papier tolère tout, mais quand il boit l'encre, c'est du méchant papier ! Ha ha ha !

— Deux points pour Bloch », fit Propergol.

Cinq voyelles, une consonne,
En français composent mon nom,
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Ah ! j'ai compris. C'est une devinette ! rugit Rougeroc. Par les cent mille diables, on meurt de soif, ici.

— Général, ne criez pas, hurla La Tour du Becq.

— Crier ? Vous voulez rire ! Je chuchote, répliqua Rougeroc sur le même ton. Je ne crie jamais, moi, sauf pour parler à une brigade en ordre serré.

— A, E, I, O, U…, musait Bloch.

— C'est un oiseau, fit doucement le professeur Petitpied.

— Très juste, un oiseau, reconnut Roche-Verger. Un pied pour Petitpoint, je veux dire un point pour Petitpied. Messieurs, je viens de vous donner lecture de plusieurs devinettes célèbres : les deux premières étaient de Boileau ; la troisième, de Voltaire. Vous connaissez, je crois, mon attachement pour les devinettes, ces sous-produits de l'intelligence humaine. Pour en revenir à Freddie…

— Eh bien, messieurs, ne vous gênez pas ! » fit soudain une voix que personne n'avait encore entendue.

Langelot, qui s'était placé dans le deuxième salon pour pouvoir écouter la conversation sans être vu, bondit vers l'entrée. Mais il était trop tard. Le grand salon venait d'être investi par une dame en chapeau et deux hommes, dont l'un avait un appareil photo en bandoulière, et l'autre portait un gilet canari et un nœud papillon.

14

« QUOI ! QUOI ! Qui sont ces gens ?

— De quel droit vous êtes-vous installés dans un H.P. exclusivité *Luxoconfort ?*

— Vous voyez ici le g'and salon ba'oque, ma ché'ie.

— La bonne blague, Riche-Fauché !

— Entrer sans frapper dans le bureau d'un officier ? Vous me ferez trente pompes. »

Tout le monde parlait à la fois. Le professeur Propergol reprit, sans rien perdre de son sang-froid :

« Madame, messieurs, nous sommes heureux de vous accueillir dans notre sein. Et pour vous montrer que nous vous tenons pour des membres honoraires de notre comité, je vais commencer par vous poser quelques devinettes. Une très simple d'abord, très classique. Qu'est-ce qu'on lance blanc et qui retombe jaune ?

— Le gilet de monsieur, peut-êt', fit la dame, avec un fort accent

anglo-saxon.

— Un œuf ! Un œuf ! cria Bloch.

— Aoh ! Un œuf ! T'ès spi'itueux, v'aiment t'ès spi'itueux ! fit l'homme à la caméra.

— Qu'est-ce qui va à droite, qui va à gauche, qui monte, qui descend, et qui ne bouge pas de place ?

— Les travaux de cette commission ! hurla La Tour du Becq rouge de colère.

— La rue, tout le monde sait ça, fit le gilet jaune.

— Aoh ! La 'ue ! T'ès spi'itueux, v'aiment t'ès spi'itueux.

— Je me demande bien ce que des spécialistes étrangers, qui viennent sans doute pour nous arracher des renseignements, se permettent de..., commença La Tour du Becq.

— On pourrait les jeter dehors, proposa Rougeroc.

— Qu'est-ce qui est plus grand que la tour Eiffel et ne pèse pas plus qu'un grain de riz ? poursuivait Propergol.

— Aoh ! La tou' Eiffel. Vous savez, ma ché'ie, c'est cette const'uction f'ançaise qui est plus petite que l'Empire State Building, commenta l'homme à la caméra.

— Oui, mon ché'i, mais l'Empire State Building pèse sû'ement plus qu'un g'ain de 'iz, lui fit remarquer sa moitié.

— Personne ne devine ?

— Je sais ! cria Petitpied, soudain très ému. C'est l'ombre de la tour Eiffel !

— Bravo, Petitpied. Monsieur le gilet jaune, peut-être savez-vous qui peut voler sans ailes ?

— Euh...

— Un parachutiste ! rugit Rougeroc.

— Des voleurs, proposa le gilet canari.

— Non, messieurs. Frédégonde ! » annonça Roche-Verger.

Le général de la Tour du Becq se leva.

« En voilà assez ! glapit-il. Je ne tolérerai pas plus longtemps que les secrets de la nation soient mis au jour devant des étrangers, et je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison de fous.

— Aoh ! C'est une maison de fous, v'aiment ? s'inquiéta la dame au chapeau.

— Mais non, la rassura son mari. Ces hommes sont là pou' nous

dist'ai'e. Est-ce que vous les louez avec la maison, Mounsire ? »

Le gilet jaune se tordit les mains. La Tour du Becq gagnait déjà la porte. Roche-Verger essayait de le rappeler :

« Général, je commence seulement ! Connaissez-vous la différence entre… ?

— Si on n'a plus besoin de moi et si on ne me donne pas à boire, moi, je décampe ! » annonça Rougeroc.

Il s'inclina devant l'étrangère chapeautée et médusée :

« Madame, mes hommages. Adieu, les gars. »

Puis, saisissant une potiche qui se trouvait sur la cheminée – une de celles que Langelot disait être de la période Ping –, il en coiffa le gilet canari.

« Ça ira très bien à votre genre de beauté, pékin ! »

Et il sortit.

« Je cours au commissariat ! Je vais porter plainte ! » cria le directeur de *Luxoconfort*.

Se débarrassant de sa potiche et oubliant ses clients, il se précipita à l'extérieur.

« Suivons-le, ma ché'ie, fit l'homme à la caméra. J'ajoute'ai une photo de commissai'e à la fin de la bobine consac'ée au Ja'din zoologique. »

Les Anglo-Saxons sortirent à leur tour.

« Je ne suis pas sûr d'avoir tout compris, mais c'était très amusant, remarqua calmement le professeur Petitpied. C'est curieux comme nos militaires perdent facilement leur sang-froid.

— Et il suffit de leur tirer dessus pour qu'ils le retrouvent, répondit M. Roche-Verger un peu sèchement.

— Proche-Fâché, dit Bloch, je me suis offert grâce à vous une pinte de bon sang. L'arrivée des Américains, l'aviez-vous prévue au programme, ou était-elle impromptue ?

— Tout à fait impromptue, Bloch, je vous assure. »

Les trois savants partirent en riant.

Langelot les suivit du regard. D'un instant à l'autre, la police, avertie par *Luxoconfort,* pouvait arriver. Il était temps de déguerpir. La comédie était terminée. La tragédie allait commencer.

Il regarda sa montre. Il était 21 heures 30. Il avait encore une demi-heure à attendre avant de savoir si son intuition avait été juste, s'il

réussirait à capturer l'agent ennemi infiltré dans l'organisation française, si, dès ce soir, il pourrait se blanchir définitivement aux yeux de ses supérieurs.

Cette aventure-ci avait commencé trente-six heures plus tôt. Trente-six heures assez mouvementées. Et voilà qu'elle allait s'achever, par une victoire totale ou par une défaite indéterminée… Il pensa à Constanzia. Quand tout serait fini, il la retrouverait. Elle viendrait vivre en France…

Il ouvrit toute grande la porte cochère et revint dans la cour. D'une main ferme, il prit le volant de la Rolls et mit le moteur en marche.

La voiture était déjà engagée sous la voûte lorsque trois hommes accoururent à sa rencontre : c'étaient les visiteurs de l'après-midi.

« C'est encore les électriciens, cria l'un d'eux. On a oublié un outil.

— La maison est ouverte. Reprenez ce qui est à vous ! » répondit Langelot.

Il était dans la rue lorsqu'il vit le gilet jaune, suivi d'un inspecteur en civil et de deux policiers en uniforme, arriver en trottinant.

« Qu'ils se débrouillent avec les faux électriciens ! » pensa Langelot.

Après un petit tour dans Paris pour se familiariser avec les commandes, il vint garer son Phantom V Long Wheel Base à l'entrée du musée Guimet.

Il était parfaitement calme. Il attendait les événements.

À 22 heures exactement, il vit deux silhouettes sortir de l'ombre. La première appartenait à Ivor, l'attaché d'ambassade ; l'autre était mince et frêle, une silhouette de femme : Constanzia.

Langelot sauta à bas de son siège, ouvrit la portière arrière tout en ôtant sa casquette. Son crâne dégarni brilla, étrangement violet sous un réverbère au néon.

Ivor et Constanzia montèrent. Sur un point au moins, le plan de Langelot avait raté : Constanzia l'avait vu avant que ses cheveux ne fussent repoussés.

« J'ai déjà vu ce chauffeur quelque part, remarqua Ivor. Chauffeur, Porte de Versailles, s'il vous plaît : au palais des Sports. »

Sans même un ronronnement, la Rolls démarra.

Pendant quelque temps, les passagers demeurèrent silencieux. Puis Ivor dit :

« Vous me paraissez bien nerveuse. Reprenez-vous en main.

Bientôt ce sera à vous de faire des opérations de contact. »

Dans le rétroviseur, Langelot jeta un coup d'œil au mince visage d'intellectuel fanatique…

« L'homme que nous allons voir n'est-il pas un tueur ? demanda Constanzia d'une voix blanche.

— C'est un professionnel du renseignement dans la pleine acception du terme, répondit Ivor. Oui, il a fait assassiner au gaz un informateur brûlé ; mais le renseignement, ma jeune camarade, n'est pas un métier pour enfants de chœur. »

Dans le rétroviseur, Langelot rencontrait par instants le visage angoissé des beaux yeux violets. Constanzia l'avait reconnu, il n'en doutait pas, mais elle n'avait garde de le montrer.

« Sera-ce celui que j'attends ? se demandait-il à chaque instant. Ou un autre… ? »

Il arrêta la Rolls devant le palais des Sports.

« Nous attendons encore un passager », dit Ivor dans l'interphone.

Un homme qui avait été adossé à un arbre s'avança vers la Rolls.

Le cœur de Langelot fit un bond dans sa poitrine :

« Je ne me suis pas trompé. »

Il se précipita pour ouvrir la portière.

L'homme monta.

« Pinocchio, dit Ivor, voici mon adjointe, Mlle Novy. Constanzia, voici Pinocchio.

— Ravi de vous connaître, mademoiselle. Oh ! ne vous reculez pas. J'ai de la place, en dépit des apparences. Dites-moi, Ivor, connaissez-vous ce chauffeur ? Je lui trouve un drôle d'air.

— Oui, oui, je l'ai déjà vu quelque part », répondit Ivor.

Langelot leva les yeux vers le rétroviseur. Il y rencontra, encadré par de grosses lunettes à monture carrée, le regard vigilant, astucieux, triomphant, d'une grenouille qui aurait réussi à se faire aussi grosse qu'un bœuf : le regard du capitaine Sourcier, de la Sécurité militaire.

15

« CHAUFFEUR, dit Ivor, conduisez-nous au Bois. Nous voulons respirer un peu d'air frais. Alors ? » demanda-t-il à Sourcier, après avoir – du moins le croyait-il – coupé l'interphone.

Le capitaine tapota la grosse serviette de cuir qu'il portait et cligna de l'œil. Ivor ricana de contentement.

« Ma jeune camarade, dit-il à Constanzia, Pinocchio est le meilleur agent que j'aie jamais eu. Il se fait payer rubis sur l'ongle, et il est passablement gourmand, mais, avec lui, on n'a jamais d'ennuis. Il occupe une situation assez importante dans les services de sécurité français. Comme cette situation ne lui permet pas de se procurer directement de renseignements scientifiques ou stratégiques intéressants, il a monté tout un petit réseau d'espionnage pour les obtenir. Qu'est-ce que vous dites de ça ? Et, dans l'affaire qui nous intéresse actuellement, il s'est arrangé pour se faire donner la mission d'enquêter sur des fuites qu'il avait lui-même organisées.

— Brillant, remarqua Constanzia.

— Pas si brillant que ça, protesta modestement Sourcier. Je suis déjà chargé de la sécurité des Invalides. Comme tel, je savais que le C.C.S.S. disposait de renseignements qui vous intéresseraient. D'où mon petit réseau. Quant à ma mission, il était normal qu'on me la confiât puisque j'étais sur place. Le tout était de trouver un suspect, et le jeune agent du S.N.I.F. me paraissait tout indiqué. Malheureusement, il a résolu de se défendre.

— Voulez-vous nous raconter ce qui s'est passé de ce côté-là ? demanda Ivor.

— Eh bien, le jeune Langelot, qui n'était pas le dernier des imbéciles, a commencé une petite contre-enquête personnelle, qui l'a conduit sur la trace d'Arthur et, finalement, il a abouti dans ma petite centrale d'espionnage. Quand je l'ai vu débarquer – je l'ai reconnu immédiatement, bien entendu –, je me suis demandé, je vous l'avoue, si ma carrière et notre fructueuse collaboration n'allaient pas bientôt être interrompues. Car le lascar m'avait reconnu aussi ! Heureusement, j'ai réussi à endormir sa méfiance. Je lui ai fait comprendre que l'opération qu'il venait de détecter avait été menée pour le bénéfice de mon service ; j'ai immédiatement promu lieutenant le chef de mes hommes de main ; j'ai fait introduire une feuille blanche à la place du document que je devais vous faire parvenir ; bref, le petit bleu du S.N.I.F. n'y a vu que du feu. J'ai même pensé un instant à le relâcher. Mais c'était trop risqué. Il serait allé rendre compte à ses chefs, et un certain capitaine Montferrand n'aurait pas tardé à découvrir le pot aux roses. Donc, pas de question : il fallait éliminer le petit indiscret. Mais je me suis dit alors : ce n'est pas tous les jours qu'on met la main sur un agent du S.N.I.F. qu'on peut se permettre d'interroger à fond, quitte à le liquider ensuite : cela peut intéresser l'ami Ivor… »

Sourcier, assis à côté de Constanzia, se pencha par-dessus elle, pour tapoter de la main le genou de l'attaché.

« J'ai donc immédiatement improvisé un scénario. Je fais ramener le jeune Langelot au S.N.I.F. par la moitié de mes hommes. Le garçon sera déjà démoralisé à l'idée qu'il s'est passablement ridiculisé en fourrant son nez dans les affaires de mon service. Voilà que l'autre moitié de mes hommes l'attaque, le cravate, et l'exporte à l'étranger. Il n'en faut pas plus généralement pour délier la langue d'un petit blanc-

bec de cette espèce.

— C'était un plan admirable, reconnut Ivor.

— Tout était au point. L'un des gardes du corps avait même mis une cartouche de travers dans son chargeur pour faire enrayer sa mitraillette. Le garçon, paraît-il, s'est défendu comme un beau diable, et il a fallu que l'un des pseudo-morts lui fasse un croche-pied pour qu'on en vienne à bout, mais enfin il vous a été livré s'imaginant qu'il partait pour une destination inconnue. La suite, je n'en suis plus responsable. J'ai vérifié ce que vous m'avez fait savoir : il semble bien qu'il ait été relevé déjà mort par police-secours. Qui lui a tiré dessus ? Vous ?

— Non, dit Ivor, rembruni. Il m'a bel et bien berné. C'est Constanzia qui l'a abattu.

— Mademoiselle, toutes mes félicitations, fit gravement Sourcier.

— Je ne les mérite pas, monsieur, répondit Constanzia. Il s'est pratiquement laissé faire.

— Très aimable à lui, commenta Sourcier.

— Et maintenant, Pinocchio – Ivor préférait changer de conversation –, qu'est-ce que c'est que cette histoire d'enregistrement ultra-secret ? »

Sourcier, avec un sourire rusé, tira un magnétophone à piles de sa grosse serviette.

« L'enregistrement est ici, dit-il. Vous allez l'entendre. Je le trouve curieux. Apparemment, tous les interlocuteurs sont fous. Ou, plus vraisemblablement, ils s'expriment en code. Êtes-vous certain que votre interphone est coupé ? – Chauffeur ! » appela-t-il pour vérifier.

Langelot n'eut garde de tourner la tête et Sourcier, satisfait, enfonça un bouton de son appareil.

« Professeur, j'ai reçu votre coup de téléphone et, comme vous le voyez, j'ai répondu : Présent », commença la voix du général de la Tour du Becq.

La Rolls suivait alors le chemin de ceinture du Lac inférieur. Langelot obliqua dans l'avenue de Saint-Cloud.

« Nos spécialistes ont même reçu la visite de deux ou trois savants anglo-saxons, dont une femme, disait Sourcier à mi-voix. Nous n'avons pas encore réussi à les identifier. Hé ! Chauffeur ! Restez donc dans le Bois. »

Il avait bien enclenché l'interphone, mais Langelot fit mine de n'avoir pas entendu.

« Où nous emmène-t-il, votre conducteur ? demanda le capitaine à Ivor.

— Je ne sais pas », dit l'attaché, qui se mit à cogner sur la vitre de séparation des compartiments.

Langelot crut bon de se retourner avec un sourire aimable, mais il n'en traversa pas moins la place de Colombie.

« Chauffeur ! Chauffeur ! criait Ivor.

— Ouvrons la vitre », dit Sourcier.

Mais la vitre était bloquée. La Rolls s'engageait dans l'avenue Henri-Martin.

Ivor et Sourcier échangèrent un coup d'œil par-dessus Constanzia. Sourcier essaya sa portière ; Ivor la sienne : elles ne s'ouvraient pas.

« Nous sommes trahis », dit calmement Sourcier.

Alors Langelot enfonça l'accélérateur, et, à toute force, se mit à actionner la magnifique trompe de bassetaille dont disposait son Phantom.

Ivor avait pâli. Frénétiquement, il agitait la poignée de sa portière. Sourcier, lui, baissa la vitre extérieure. Mais, quand même sa corpulence lui aurait permis de s'évader, il n'y fallait pas songer à l'allure à laquelle la Rolls remontait l'avenue Victor-Hugo, brûlant les feux rouges, dépassant les voitures par la droite, par la gauche, au hasard, et faisant du slalom entre les piétons sur les passages cloutés.

« Qu'allons-nous faire ? » demanda Ivor, épouvanté.

Sourcier le regarda avec mépris.

« Garder notre calme, d'abord, répliqua-t-il. Prenez exemple sur cette jeune fille. »

Constanzia, blême, renversée sur les coussins, ne pipait mot.

« La vitre », dit Sourcier.

Il tira un pistolet de sa poche intérieure et, de la crosse, heurta le verre. Langelot lui jeta un regard anxieux dans le rétroviseur. Sourcier s'offrit le luxe de lui sourire. La vitre se fendilla d'abord, puis vola en éclats.

Mais le S.N.I.F. n'était plus loin. Sur les chapeaux de roues, Langelot tourna dans la rue de Longchamp, poursuivi par les sifflements d'un agent de police et les coups de trompe d'une douzaine d'automobilistes.

Sourcier arma son pistolet.

« Ne le tuez pas ! cria hystériquement Ivor. Ce serait l'accident. Ou, alors, je vais d'abord saisir le volant. »

L'attaché se pencha sur le dossier du siège avant. Ses deux bras passèrent par-dessus les épaules de Langelot ; ses mains effleurèrent le volant. Langelot freina brutalement.

Le nez de l'attaché vint s'écraser sur le crâne de l'agent secret.

Langelot repartit de plus belle. Ivor retomba en arrière.

« Mon nez ! » geignait-il.

Un regard au rétroviseur. Constanzia, immobile ; Ivor, se frottant le nez ; Sourcier, solidement installé sur son siège, et s'apprêtant à viser.

« Le bulbe rachidien ? demanda froidement Constanzia.

— Non, répondit Sourcier. À cette vitesse, nous mourrions tous. Le contact. »

Oui, en effet, il lui suffirait de couper le contact d'un seul coup de feu, la Rolls s'arrêterait et la situation serait renversée.

Il tira. Une balle se planta dans le superbe tableau de bord en ronce de noyer, mais le contact ne fut pas interrompu.

« Encore cinquante mètres, et ce sera le S.N.I.F. ! » pensait Langelot.

Soudain, jaillissant d'une rue transversale, un car de police vint lui bloquer le passage. La sirène hurlait ; des policiers avaient bondi sur la chaussée.

Langelot freina sur place. S'il laissait la police intervenir, les espions réussiraient à s'évader : il n'en doutait pas.

Il passa en marche arrière et, cornant toujours, remonta la rue à toute allure en jouant les écrevisses.

Puis il jeta la Rolls dans une rue latérale, tandis que le car de police entreprenait de le poursuivre.

Sourcier visa encore une fois. Langelot pouvait voir le canon de son P. 08 et son sourire à peine tendu dans le rétroviseur. S'il coupait le contact, tout était perdu.

Soudain Constanzia se jeta sur lui et le mordit au poignet.

De stupéfaction, il lâcha son arme.

« Constanzia ! Que faites-vous ? » criait Ivor.

Langelot tourna dans une nouvelle rue. Un autre car de police venait à sa rencontre, mais il s'en moquait. À sa gauche, s'ouvrait l'entrée d'un garage souterrain : il s'y engagea à fond de train.

En spirale, la rampe familière tournait sur elle-même. Un tour, deux tours... Soudain, des lumières et un grand bruit de métal : comme une guillotine, la grille d'acier manœuvrée par l'adjudant Brahim venait de s'abattre derrière les intrus. Des Snifiens en armes accouraient, croyant à un assaut.

Langelot, sautant de son siège, se jeta à leur rencontre. Il ne se possédait plus de joie.

« J'ai les preuves ! criait-il. J'ai les preuves ! Une bande magnétique… »

Ivor se débattit entre les mains des Snifiens. Le capitaine Sourcier descendit sans se faire prier et remit son pistolet aux vainqueurs. Cela fait, il se tourna vers Langelot.

« Je vous ai reconnu, mais trop tard, prononça-t-il. Jeune homme, vous avez bien joué. Il n'est pas à la portée de n'importe qui de prendre au piège un vieux renard comme moi. Permettez-moi de vous poser une question. Quand avez-vous deviné ? »

Langelot regarda avec un mélange d'horreur et d'admiration cet homme si brillant, si rusé, qui avait trahi sa patrie pour de l'argent.

« Quand Ivor a commencé à m'interroger, répondit-il enfin, il s'est aussitôt intéressé à une certaine opération *Damoclès*, que j'avais inventée, et dont il était question dans mes papiers. Ces papiers, vous les aviez vus. Si vous travailliez pour Ivor, il était normal que vous le laissiez m'interroger sur les points importants. Mais si vous étiez simplement le capitaine Sourcier de la Sécurité militaire, cela devenait invraisemblable : vous ne pouviez pas me laisser partir sans essayer de vous renseigner sur cette opération dont vous n'aviez jamais entendu parler.

— Subtil », reconnut Sourcier en s'éloignant, encadré par deux hommes en armes.

Quant à Constanzia, elle descendit de voiture sans mot dire. Puis elle dévisagea longuement Langelot, qui n'avait plus sa casquette. Elle faisait un effort terrible sur elle-même pour garder son sang-froid.

« Je regrette la petite mèche blonde qui vous barrait le front, murmura-t-elle enfin du bout des lèvres. Elle vous allait bien.

— On l'arrête aussi, celle-là, mon lieutenant ? demanda l'adjudant Brahim en braquant sur la frêle Constanzia sa formidable paire de moustaches.

— Non, répondit Langelot en prenant Constanzia par le bras. Désormais Mlle Novy est sous la protection de la France. »

16

TARD DANS LA SOIRÉE, après avoir rendu compte des événements au capitaine Montferrand, Langelot téléphona à Choupette Roche-Verger. Ce fut le professeur qui lui répondit.

« Eh bien, je suis ravi d'apprendre que tout s'est passé au mieux, fit le savant distraitement. Avez-vous trouvé de nouvelles devinettes ? »

Épuisé, heureux, rétabli dans toutes ses prérogatives de fidèle agent du S.N.I.F., Langelot sourit au combiné d'un air béat.

« Des devinettes... Connaissez-vous celle-ci, monsieur le professeur ? Quelle différence y a-t-il entre un train et un café ?

— Oh ! Elle est vieille, celle-là ! Elle a une barbe longue comme ça ! ironisa le professeur Propergol. On prend le train quand il passe et le café quand il est passé, c'est bien connu.

— Pas du tout, répliqua Langelot, en souriant tout seul de son astuce. La différence c'est que dans un train, on peut prendre du café, mais que, dans un café, on ne peut pas prendre de train. »

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge.
Usine de La Flèche, le 24-03-1978.
1606-5 – Dépôt légal n° 5923,1er trimestre 1978.
20 – 01 – 3557 – 06
ISBN : 2 – 01 – 001031 – 0
Dépôt : mai 1970.

---

[1] La Sdèke : terme familier utilisé par les militaires pour désigner le S.D.E.C.E. (Service de documentation extérieure de contre-espionnage) , principal service secret français.

[2] Ministère des Armées.

[3] Présidence du Conseil.

[4] Voir *Langelot Agent Secret*.

[5] Voir *Langelot agent secret*.

[6] Voir *Langelot et les Espions*, *Langelot et le Satellite*, *Une offensive signée Langelot*.

[7] Voir *Langelot et les Espions*, *Une offensive signée Langelot*.

[8] Voir *Langelot et les Crocodiles*.